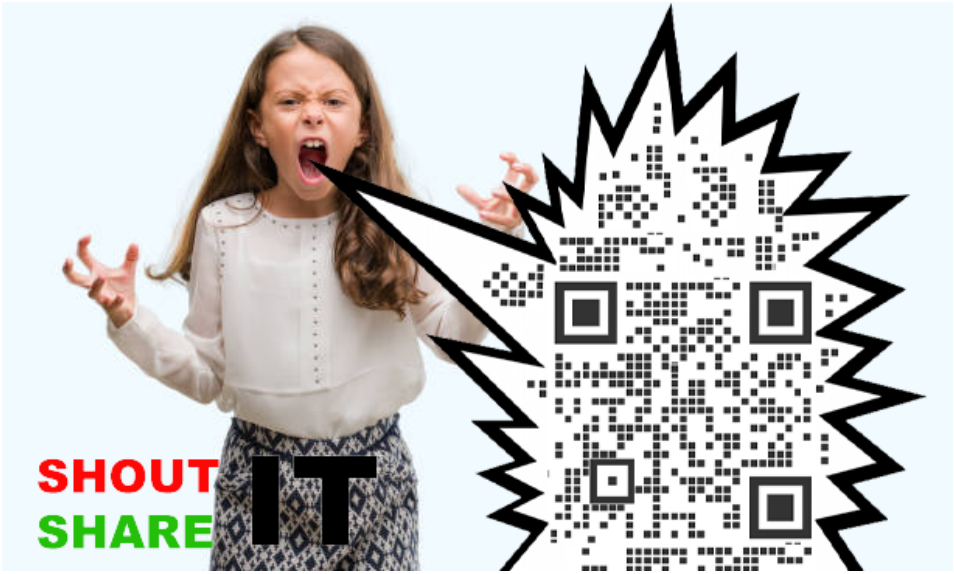
J'AI LU
PHILIP K. DICK
Coulez mes larmes, dit le policier
Science-fiction


SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Jason Taverner est un homme comblé : toutes les semaines, 30 millions de Fans regardent son show télévisé.

Mais il se réveille un matin dans une chambre d'hôtel sordide pour s'apercevoir que son identité s'est évanouie sans laisser de trace : même sa maîtresse, la belle Heather Hart, ne se souvient plus de lui.

Une situation pour le moins inconfortable, dans un Etat ultra-policier où tout défaut de papiers d'identité suffit à vous faire expédier dans un camp de travail…

Seulement voilà : ce n'est pas un homme comme les autres. Produit d'une expérience secrète, Taverner est un *six,* un mutant aux nerfs d'acier qui mènera une lutte sans merci, sous les yeux d'un *pol* sentimental, contre la folie où vient de basculer le monde…

- Philip K. Dick
  - PREMIÈRE PARTIE
    - 1
    - 2
    - 3
    - 4
    - 5
    - 6
  - DEUXIÈME PARTIE
    - 7
    - 8
    - 9
    - 10
    - 11
    - 12
    - 13
    - 14
    - 15
    - 16
    - 17
    - 18
    - 19
    - 20
  - TROISIÈME PARTIE
    - 21
    - 22
    - 23
    - 24

- 25
- 26
- 27
- QUATRIÈME PARTIE
- ÉPILOGUE

Philip K. Dick
Coulez mes larmes, dit le policier

PREMIÈRE PARTIE

Coulez, mes larmes, jaillissez de vos sources !
Banni à jamais, laissez-moi m'affliger.
Là où le noir oiseau de la nuit chante sa triste infamie,
Laissez-moi vivre, délaissé.

1

Le mardi 11 octobre 1988, le show Jason Taverner fut trop court de trente secondes. Le technicien posté derrière la vitre de plastique de la régie stoppa le générique de fin sur l'écran vidéo, puis fit signe à Jason Taverner qui, déjà, se préparait à quitter le plateau. Il tapota son poignet et montra sa bouche.

— Continuez à nous envoyer vos cartes et vos lettres d'encouragement, les amis, dit mielleusement Jason dans le micro. Et maintenant restez à l'antenne pour *Les aventures de Scotty, le chien extraordinaire*.

Le technicien sourit, Jason lui rendit son sourire. Après un déclic, l'image et le son furent coupés. Leur programme d'une heure de variétés, qui arrivait en deuxième position à l'indice d'écoute des meilleures émissions télévisées de l'année, était achevé. Tout s'était bien passé.

— Où avons-nous perdu une demi-minute ? demanda Jason à son invitée spéciale de la soirée, Heather Hart.

Cela l'intriguait. Il aimait chronométrer lui-même ses shows.

— Minou, ce n'est pas grave.

Heather Hart posa une main fraîche sur le front légèrement moite de Jason et caressa affectueusement la racine de ses cheveux blond cendré.

— Te rends-tu compte du pouvoir que tu as ? s'exclama Al Bliss, leur agent, en s'approchant de Taverner. (Trop près, comme toujours.) Trente millions de personnes t'ont vu remonter la fermeture de ta braguette, ce soir. C'est un record dans la catégorie.

— Je remonte ma braguette chaque semaine, répliqua Jason. C'est mon image de marque. Mais peut-être que tu ne suis pas le show ?

— Quand même ! Trente millions de gens ! (Des gouttes de sueur perlaient sur le visage rond et rubicond de Bliss.) Réfléchis à ça. Et puis il y a les royalties.

— Je serai mort avant que ce show ne me rapporte des royalties, Dieu merci, rétorqua sèchement Jason.

— Il y a de fortes chances pour que tu meures ce soir avec tous ces fans qui sont massés dehors, dit Heather. Ils attendent de te découper en petits carrés gros comme des timbres-poste.

— Il y a des fans à vous parmi eux, Miss Hart, fit Al Bliss d'une voix pantelante – on aurait cru un chien.

— Qu'ils aillent au diable ! s'écria Heather avec violence. Pourquoi ne s'en vont-ils pas ? Est-ce que ce n'est pas illégal ? On ne peut pas les accuser de délit de vagabondage ou je ne sais quoi ?

Jason lui prit la main et la serra énergiquement pour attirer son

attention. Elle s'était rembrunie. Il n'avait jamais compris l'aversion qu'elle éprouvait pour les fans. Pour lui, ils étaient le sang même de sa vie publique. Et cette vie publique, ce rôle d'animateur universellement connu qui était le sien était l'essence même de l'existence. Point à la ligne.

— Avec cette mentalité, tu ne devrais pas faire ce métier, dit-il à la jeune fille. Abandonne le showbiz.

Inscris-toi comme assistante sociale dans un camp de travail.

— Il y a aussi des gens dans les camps, répliqua sombrement Heather.

Deux gardes spéciaux de la police se frayèrent un chemin à coups d'épaule jusqu'à Jason Taverner et à Heather.

— On a dégagé le couloir du mieux possible, annonça le plus gros d'une voix sifflante. Allons-y, monsieur Taverner. N'attendons pas que le public du studio ait gagné les sorties latérales.

Il fit signe aux trois autres gardes, qui, aussitôt, se dirigèrent vers le passage encombré, étouffant, donnant sur la rue. Dehors était garée l'aéromobile Rolls dans toute sa coûteuse splendeur. Ses réacteurs de queue trépidaient paresseusement. Comme un cœur mécanique, songea Jason. Un cœur qui battait pour lui seul. Enfin, qui battait aussi, par extension, pour Heather.

Elle le méritait. Elle avait bien chanté, ce soir. Presque aussi bien que… Jason sourit intérieurement. Allons ! Il faut regarder les choses en face. On n'allume pas tous ces téléviseurs couleur tridimensionnels pour voir l'invité de la semaine. Des invités de la semaine, il y en a des milliers disséminés sur la surface de la Terre, plus quelques-uns dans les colonies martiennes. Si les gens allument leurs postes, c'est pour me voir, moi. Et je suis toujours là.

Jason Taverner n'avait jamais déçu ses fans – et il ne les décevrait jamais. Quoi que puisse penser Heather des siens.

— Tu ne les aimes pas parce que tu ne t'aimes pas toi-même, dit Jason tandis qu'ils se propulsaient tant bien que mal le long du couloir suffocant imprégné d'une odeur de sueur. Tu penses dans le secret de ton cœur qu'ils ont mauvais goût.

— Ils sont stupides, grommela Heather.

Elle poussa un juron à mi-voix quand sa grande capeline, arrachée de sa tête, disparut à tout jamais, engloutie dans le ventre de baleine des fans agglomérés.

— Ce sont des ordinaires, lui murmura Jason à l'oreille.

Ses lèvres étaient en partie noyées dans l'épaisse chevelure rousse d'Heather, cette célèbre cascade capillaire si largement et si adroitement copiée dans tous les salons de beauté de la Terre.

— Ne prononce pas ce mot, gronda-t-elle.

— Ce sont des ordinaires et ce sont des crétins. Parce que… (il lui

mordilla le lobe de l'oreille) parce que tel est le sort d'un ordinaire. N'est-ce pas ?

Elle soupira.

— Oh, mon Dieu ! Voyager à travers le vide à bord de l'aéromobile ! C'est à cela que j'aspire : un vide infini. Sans voix humaines, sans odeurs humaines, sans mâchoires humaines mastiquant de la gomme plastique en neuf couleurs iridescentes.

— Tu les détestes vraiment.

Elle approuva d'un coup de menton énergique.

— Oui. Et toi aussi. (Elle s'interrompit brusquement, se tournant pour lui faire front.) Tu sais que ta satanée voix est partie. Tu sais que tu vis sur tes jours de gloire que tu ne reverras plus jamais. (Elle lui sourit. D'un sourire chaleureux.) Est-ce que nous vieillissons ? demanda-t-elle sur le fond sonore des bredouillements et des couinements des fans. Ensemble ? Comme un mari et son épouse ?

— Les six ne vieillissent pas.

— Oh si ! Oh si, ils vieillissent ! (Elle tendit le bras et effleura les cheveux châtains et ondulés de Jason.) Depuis combien de temps est-ce que tu te teins, mon amour ? Un an ? Trois ans ?

— Monte dans l'aéro, lança-t-il brutalement, la poussant devant lui.

Ils sortirent du bâtiment et se retrouvèrent sur le pavé d'Hollywood Boulevard.

— Je monterai à condition que tu me sortes un *si* juste. Te rappelles-tu le jour où…

Il la fit monter à bras-le-corps dans le véhicule, s'engouffra à sa suite, se retourna pour aider Al Bliss à fermer la portière, et l'engin bondit dans le ciel nocturne, chargé d'orage. L'immense ciel lumineux de Los Angeles, aussi clair qu'en plein midi. Et c'est comme ça pour toi et moi, songea-t-il. Pour nous deux jusqu'à la fin des temps. Le ciel sera toujours comme ça parce que nous sommes des six. Tous les deux. Que les autres le sachent ou ne le sachent pas.

Et c'est faux, pensa-t-il amèrement, savourant l'humour sinistre de la situation. Le savoir qu'ils possédaient tous les deux sans partage. Parce qu'il fallait que ce soit ainsi. Parce que cela avait toujours été ainsi, même maintenant que les choses avaient si mal tourné. Aux yeux des ingénieurs, en tout cas.

Les grands caciques qui s'étaient trompés du tout au tout dans leurs prévisions. Quarante-cinq ans plus tôt, quarante-cinq merveilleuses années plus tôt, quand le monde était jeune et que les gouttes de pluie s'accrochaient encore aux cerisiers japonais de Washington aujourd'hui disparus. Et cette odeur de printemps entêtante qui était le signe de cette noble expérience. Pendant une courte période, tout au moins.

— Si on allait à Zurich ? proposa-t-il.

— Je suis trop fatiguée, répondit Heather. En plus, cet endroit ne me plaît pas.

— La maison ?

Il était incrédule. Heather l'avait choisie pour eux deux et, depuis des années, c'était là qu'ils se réfugiaient… surtout pour échapper aux fans qu'elle exécrait tellement.

Elle soupira.

— La maison, les montres suisses, le pain, les cailloux, la neige sur les collines…

— Les montagnes, corrigea-t-il avec hargne. Eh bien, merde ! J'irai sans toi.

— Tu n'as qu'à y emmener quelqu'un d'autre !

C'était bien simple, il ne comprenait pas.

— Tu veux vraiment que j'y aille avec quelqu'un d'autre ?

— Toi et ton magnétisme ! Ton charme ! Tu pourrais traîner n'importe quelle fille au monde dans ton grand lit de cuivre. Non pas que tu sois bien dangereux une fois dedans.

— Seigneur ! s'exclama-t-il avec écœurement. Ça recommence. Toujours les mêmes vieux griefs. Et ceux auxquels tu tiens le plus, ce sont des griefs imaginaires.

Pivotant pour lui faire face, Heather reprit avec véhémence :

— Tu sais comment tu es, même à ton âge. Tu es beau. Trente millions de gens te dévorent des yeux une fois par semaine pendant une heure. Ce n'est pas ta voix qui les intéresse, c'est ton incurable beauté physique.

— Je peux te renvoyer l'ascenseur, répondit-il sur un ton caustique.

Il était fatigué et avait soif de retrouver l'intimité et l'isolement de la zone résidentielle qui attendait silencieusement leur retour à Zurich. C'était comme si la maison voulait qu'ils restent. Pas pour une nuit, pas pour une semaine mais pour toujours.

— Je ne fais pas mon âge, répliqua Heather.

Il lui jeta un coup d'œil, l'étudiant de près. Une cataracte de cheveux cuivrés, une peau pâle semée de taches de rousseur, un nez romain, d'énormes yeux violets profondément enfoncés. Elle avait raison, elle ne faisait pas son âge. Évidemment, contrairement à lui, elle n'avait pas recours au réseau téléphonique trans-sex, encore que cela ne lui arrivât que très rarement. Aussi n'était-il pas intoxiqué et, dans son cas, il n'y avait eu ni déliquescence cérébrale ni vieillissement prématuré.

— Tu es une sacrée belle personne, reconnut-il à contrecœur.

— Et toi ?

La réplique était incapable de le désarçonner. Il savait qu'il avait

toujours son charisme, la force imprimée dans ses chromosomes, quarante-deux ans plus tôt. Effectivement, ses cheveux étaient presque tous gris et il se teignait. En outre, quelques rides étaient apparues, ici et là. Mais…

— Tant que j'aurai ma voix, tout sera parfait. J'aurai ce que je voudrai. Tu te trompes à mon sujet. C'est la faute de ton orgueil de six, de ta chère individualité, comme on dit. Bon… Si tu ne veux pas de Zurich, où veux-tu que nous allions ? Chez toi ? Chez moi ?

— Je veux t'épouser. Alors, ce ne sera plus ou chez toi ou chez moi, ce sera chez nous. J'abandonnerai la scène et j'aurai trois enfants qui te ressembleront tous.

— Même les filles ?

— Ce ne seront que des garçons.

Jason se pencha et lui piqua un baiser sur le bout du nez. Elle sourit, lui prit la main et la tapota affectueusement.

— Nous pouvons aller n'importe où, ce soir, dit-il de sa voix de basse, assurée, contrôlée et qui portait loin. (Presque une voix de père. En général, ça marchait avec Heather quand rien d'autre ne réussissait. À moins que je ne fiche le camp, pensa-t-il.)

C'était ce qu'elle redoutait. Parfois, quand ils se querellaient, surtout dans la maison de Zurich où personne ne pouvait les entendre ni intervenir, il avait vu la peur sur le visage d'Heather. L'idée d'être seule la terrorisait. Il le savait, elle le savait. La peur était partie intégrante de leur vie commune. Mais pas de leur vie publique. C'étaient d'authentiques artistes professionnels et, dans ce domaine, la raison primait. Aux pires moments où ils s'entre-déchiraient, ils faisaient un tout dans l'univers des spectateurs, des correspondants, des fans hurlants qui leur rendaient un culte. Même la haine à l'état pur ne pouvait changer cela.

Mais, n'importe comment, ils étaient désormais incapables de se haïr. Ils avaient trop en commun. Ils s'apportaient mutuellement beaucoup trop de choses. Le simple contact physique, comme dans l'aéromobile, suffisait à les rendre heureux. Pendant le temps que cela durait, au moins.

Jason plongea la main dans la poche intérieure de son veston de soie sur mesure – il n'existait peut-être que dix costumes semblables dans le monde entier – et en sortit une liasse de billets certifiés par le gouvernement. Un bon petit tas bien épais.

— Tu ne devrais pas garder autant de liquide sur toi, le gourmanda Heather du ton autoritaire, maternel, qui avait le don de l'horripiler.

— Avec ça (il agita la liasse) on peut aller dans n'importe quelle…

— À moins que quelque étudiant non enregistré échappé d'un

campus souterrain ne te tranche la main au ras du poignet et ne disparaisse avec elle et ton argent tape-à-l'œil. Tu as toujours été tape-à-l'œil. M'as-tu-vu et vulgaire. Regarde ta cravate. Mais regarde-la donc !

Elle avait haussé la voix et avait maintenant l'air vraiment furieux.

— La vie est courte. Et la prospérité encore plus.

Mais Jason remit la liasse dans sa poche et effaça du plat de la main la bosse qui déparait son complet par ailleurs impeccable.

— Je voulais t'offrir quelque chose avec ça.

En fait, cette idée lui était venue à l'instant. Ce qu'il avait envisagé de faire avec cet argent était un peu différent : son intention était de se rendre à Las Vegas et de jouer au black-jack. En tant que six, il gagnait toujours au black-jack. Il mettait tout le monde dans sa poche, même le banquier.

— Tu mens. Tu ne voulais rien m'offrir. Tu ne m'offres jamais rien, tu es trop égoïste, tu ne penses qu'à toi. Tu préfères ficher ton argent en l'air, te payer une blonde aux gros seins et aller au lit avec elle. Probablement chez nous, à Zurich, où je n'ai pas mis les pieds depuis quatre mois, je ne sais pas si tu es au courant. Je pourrais bien être enceinte.

Jason fut surpris que, de toutes les reparties possibles qui avaient pu lui venir à l'esprit, elle eût précisément choisi celle-là. Mais il y avait bien des choses en Heather qui lui échappaient. Elle gardait secrète une grande partie de sa personnalité. Comme avec ses fans.

Toutefois, au fil des années, il avait appris pas mal de faits concernant la jeune femme. Par exemple, il savait – et c'était aussi un secret bien gardé – qu'elle avait subi un avortement en 1982. Il savait qu'à une époque elle avait été illégalement mariée à un meneur étudiant responsable de communauté et qu'elle avait vécu un an dans les terriers de l'université de Columbia au milieu des étudiants barbus et puants cantonnés à vie sous terre grâce aux soins des pols et des nats. La police et la garde nationale qui bouclaient chaque campus les empêchaient de regagner la société, tels des rats noirs émergeant d'un navire qui fait eau.

Et il savait que, un an plus tôt, elle avait été arrêtée pour détention de drogue. Seule sa riche et influente famille avait pu la tirer de ce mauvais pas moyennant finance : une fois venue l'heure de la confrontation avec la police, sa fortune, son charisme et sa célébrité s'étaient révélés impuissants.

Ces mésaventures avaient laissé des cicatrices mais, maintenant, il n'y paraissait plus. Comme tous les six, elle avait d'énormes facultés de récupération. Ce don était conféré à tous les six. Parmi beaucoup d'autres choses. Des choses que Jason lui-même, à quarante-deux ans,

ne connaissait pas toutes. Il avait connu pas mal de péripéties, lui aussi. Essentiellement sous forme de cadavres. Les cadavres des autres artistes qu'il avait piétinés au cours de la longue ascension qui l'avait porté au pinacle.

— Ces cravates tape-à-l'œil… commença-t-il.

Mais le téléphone sonna. Il décrocha. C'était probablement Al Bliss qui l'appelait pour lui communiquer les indices d'écoute du show.

Ce n'était pas lui. Une voix féminine, stridente et aiguë, lui vrilla le tympan.

— Jason ?

— Oui. (Plaquant sa main sur le pavillon, il dit à Heather :) C'est Marilyn Mason. Pourquoi diable lui ai-je donné le numéro de l'aéromobile ?

— Qui est Marilyn Mason ?

— Je te l'expliquerai plus tard. (Il enchaîna.) Oui, mon petit, Jason en personne. Réincarné. Que se passe-t-il ? Tu as l'air d'être dans tous tes états. Serais-tu encore expulsée ? (Il lança à Heather un clin d'œil accompagné d'un sourire torve.)

— Débarrasse-toi d'elle, lui souffla-t-elle.

À nouveau, Jason obtura le microphone.

— C'est ce que je fais. J'essaye. Tu ne vois pas ? Allez, Marilyn, vide ton sac. Je suis là pour ça.

Marilyn Mason était depuis deux ans sa protégée, en quelque sorte. En tout cas, elle voulait être chanteuse – célèbre, riche, aimée – comme lui. Il l'avait remarquée un jour en se baladant dans le studio pendant une répétition. Un petit visage crispé et soucieux, des jambes courtes, une jupe qui l'était encore davantage – selon son habitude, il avait tout enregistré du premier coup d'œil. Et une semaine plus tard, il lui avait obtenu une audition avec un directeur artistique des Disques Columbia.

Si cette semaine-là avait été fertile en événements, cela n'avait pas grand-chose à voir avec la chansonnette.

— Il faut que je te voie, couina Marilyn d'une voix perçante. Sinon, je me tuerai et tu porteras la responsabilité de ma mort jusqu'à la fin de tes jours. Et je dirai à cette bonne femme, Heather Hart, que nous couchons ensemble depuis le début.

Jason soupira intérieurement. Bon Dieu, il était déjà terriblement fatigué, épuisé par le show où, une heure durant, il avait dû sourire, sourire, sourire.

— Je suis en route pour la Suisse où je dois passer le reste de la nuit, dit-il d'une voix ferme comme s'il parlait à une gosse hystérique.

D'ordinaire, quand Marilyn piquait une de ses crises inquisitoriales, quasi paranoïaques, cela marchait. Mais pas cette fois

naturellement.

— Il ne te faudra que cinq minutes pour faire le trajet dans ta Rolls d'un million de dollars, lui corna-t-elle aux oreilles. Je ne te retiendrai que cinq secondes. J'ai quelque chose de très important à te dire.

Elle est probablement enceinte, songea Jason. À un moment ou un autre, elle avait dû volontairement – ou peut-être involontairement – oublier de prendre sa pilule.

— Que veux-tu me dire en cinq secondes que je ne sache déjà ? répliqua-t-il sèchement. Dis-le-moi tout de suite.

— Je veux te voir ici, répondit Marilyn avec le total manque d'égards qui lui était habituel. Il faut que tu viennes. Il y a six mois que je ne t'ai pas vu et, pendant ce temps, j'ai beaucoup réfléchi à nous. Et en particulier à la dernière audition.

— OK, concéda-t-il, plein d'amertume et de ressentiment. (Lui qui avait essayé de fabriquer une carrière à cette fille dénuée de tout talent, voilà sa récompense ! Il raccrocha brutalement et se tourna vers Heather.) Je suis heureux pour toi que tu ne sois jamais tombée sur elle. C'est vraiment une…

— Pas de boniments ! Je ne suis pas « tombée sur elle » parce que tu t'es toujours débrouillé pour que ça ne se produise pas.

— Toujours est-il, continua-t-il en faisant faire demi-tour à l'aéromobile, toujours est-il que je lui ai fait avoir non pas une mais deux auditions et qu'elle s'est fait sacquer les deux fois. C'est moi qui serais cause de son échec. Tu vois le tableau ?

— A-t-elle de beaux nichons ?

— Le fait est. (Il sourit et Heather éclata de rire.) Tu connais mon point faible. Mais j'ai rempli mon contrat. Je lui ai obtenu une audition… et même deux. La dernière a eu lieu il y a six mois et je sais bien que, depuis, elle ne décolère pas. Je me demande ce qu'elle veut me raconter.

Il enclencha le module de contrôle pour que l'aéromobile mette le cap en pilotage automatique sur l'immeuble où habitait Marilyn et dont le toit constituait une aire d'atterrissage petite mais bien conçue.

— Elle est probablement amoureuse de toi, dit Heather tandis que Jason posait le véhicule à la verticale.

— Comme quarante millions d'autres filles, ajouta-t-il jovialement en faisant se déplier la passerelle.

Heather se carra confortablement dans le siège baquet.

— Ne reste pas trop longtemps. Sinon, je décolle sans toi.

— En me laissant avec Marilyn sur les bras ? (Ils s'esclaffèrent.) Je reviens tout de suite.

Il traversa la terrasse et appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Dès qu'il fut entré dans l'appartement, il comprit que Marilyn

était comme folle. Son visage crispé était grimaçant et son corps tellement recroquevillé sur lui-même qu'on aurait pu croire qu'elle essayait de s'auto-avaler. Et ses yeux ! Il n'y avait pas beaucoup de choses qui le troublaient chez les femmes. Mais, cette fois, il perdit contenance. Des yeux complètement ronds, à la pupille démesurée, qui le fouaillaient. Elle le regardait en silence, les bras croisés, dure et rigide comme un morceau de fer.

— Je t'écoute, dit Jason qui cherchait à prendre l'avantage.

D'habitude – pratiquement toujours en fait –, quand il avait affaire à une femme, il parvenait à être maître de la situation. En vérité, c'était même sa spécialité. Mais, aujourd'hui, il se sentait mal à l'aise. Elle ne disait toujours rien. Sa figure, sous le maquillage, était exsangue. Un véritable visage de cadavre.

— Tu veux une autre audition ? C'est ça ?

Marilyn fit signe que non.

— Bon. Dis-moi ce qu'il y a.

Il était las et embarrassé. Cependant, cela ne s'entendait pas dans sa voix. Il était beaucoup trop adroit, beaucoup trop expérimenté pour se trahir en lui laissant deviner sa gêne. Dans une confrontation avec une femme, il y a presque quatre-vingt-dix-neuf pour cent de bluff. Des deux côtés. Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on fait, c'est comment on le fait.

— J'ai quelque chose pour toi.

Marilyn fit demi-tour et disparut dans la cuisine. Il l'y suivit d'un pas nonchalant.

— Tu me reproches toujours le fiasco des deux…

Elle l'interrompit.

— Tiens…

Elle prit un sac en plastique sur l'évier, resta un moment immobile, la main levée, le visage toujours aussi pâle et rigide, les yeux exorbités, le regard fixe. Puis elle ouvrit le sac et, le balançant à bout de bras, revint prestement vers lui. Tout se passa trop vite. Instinctivement, Jason recula, mais trop tard et trop lentement. L'espèce d'éponge gélatineuse qu'était la callisto se colla à lui avec ses cinquante tubes suceurs s'ancrant dans sa poitrine. Déjà, il sentait les tubes sonder sa chair, son torse.

D'un bond, il ouvrit le placard supérieur, empoigna une bouteille de scotch à moitié pleine, en dévissa le bouchon d'une main maladroite et aspergea d'alcool la créature caoutchouteuse. Ses pensées étaient on ne peut plus lucides, transparentes. Sans paniquer, il resta immobile à inonder la chose de whisky.

Pendant quelques instants, rien ne se produisit. Jason réussit à garder son sang-froid, à ne pas succomber à la panique. Enfin la callisto se couvrit de pustules, se recroquevilla, se détacha de sa

poitrine et tomba à terre. Elle était morte.

Les jambes en coton, Jason s'assit à la table de la cuisine. Il se débattait contre la montée de l'inconscience. Quelques-uns des tubes suceurs étaient restés dans sa poitrine et ils étaient encore vivants.

— Pas mal, parvint-il à balbutier. Tu m'as presque eu, espèce de sale petite garce !

— Le presque est de trop, répondit Marilyn Mason d'une voix atone et dépourvue d'émotion. Il y a encore des tubes dans ta poitrine et tu le sais. Je le lis sur ton visage. Et ce n'est pas une bouteille de scotch qui les éjectera. Rien ne pourra t'en débarrasser.

Jason, alors, s'évanouit. Il vit vaguement le sol vert et gris monter à sa rencontre. Puis ce fut le vide. Un vide où il n'existait même pas.

Douleur.

Il ouvrit les yeux et, machinalement, se toucha la poitrine. Plus de costume de soie fait main : il portait une blouse d'hôpital en coton et était étendu à plat sur une civière.

— Seigneur ! dit-il d'une voix pâteuse tandis que les deux infirmiers l'entraînaient rapidement le long d'un couloir.

Heather Hart flottait au-dessus de lui, l'air angoissé, bouleversée mais en pleine possession d'elle-même, elle aussi.

— J'ai compris qu'il se passait quelque chose, dit-elle précipitamment au moment où les aides-soignants poussaient la civière dans une chambre. Je ne t'ai pas attendu dans l'aéromobile. Je suis descendue derrière toi.

— Tu pensais probablement nous trouver au lit tous les deux, répondit-il d'une voix vacillante.

— Le docteur a dit que quinze secondes plus tard, tu aurais succombé à ce qu'il appelle un viol somatique. C'est-à-dire la pénétration de cette chose en toi.

— Je l'ai tuée mais des suceurs sont restés. Il était trop tard.

— Je sais, le docteur me l'a expliqué. On t'opérera le plus vite possible. Ils réussiront peut-être à faire quelque chose si les tubes ne sont pas entrés trop profondément.

— J'ai réagi comme un chef, murmura Jason d'une voix éraillée. (Il ferma les yeux pour supporter la douleur.) Mais quand même pas assez vite. Pas tout à fait assez. (Rouvrant les yeux, il vit qu'Heather pleurait.) C'est si grave que ça ?

Il lui prit la main. Elle serra ses doigts et il sentit l'amour même d'Heather dans cette étreinte. Puis il n'y eut plus rien. Sauf la douleur. Rien d'autre que la douleur. Plus d'Heather, plus d'hôpital, plus d'infirmiers, plus de lumière. Et pas un son. C'était un instant d'éternité qui l'engloutissait complètement.

2

La lumière avait réapparu, transformant ses paupières closes en une aveuglante membrane rouge. Il ouvrit les yeux, souleva la tête pour regarder autour de lui, à la recherche d'Heather ou du médecin.

Personne. Il était seul dans la pièce. Une commode surmontée d'une glace fendillée, des murs gras auxquels étaient fixées d'affreuses appliques hors d'âge. Quelque part, à proximité, les braillements d'un poste de télé.

Ce n'était pas un hôpital.

Et Heather n'était pas auprès de lui ; son absence lui donnait un sentiment de vide total.

Bon Dieu ! Qu'est-ce qui est arrivé ?

Les élancements de sa poitrine s'étaient évanouis avec tant d'autres choses. D'une main qui tremblait, il repoussa la crasseuse couverture de laine, se dressa sur son séant et se gratta pensivement le front en s'efforçant de récupérer sa vitalité.

Il se rendit compte qu'il était dans une chambre d'hôtel. Un hôtel pouilleux et bon marché, un nid à punaises tout juste bon pour les pochards. Pas de rideaux aux fenêtres. Pas de salle d'eau. Une chambre semblable à celles qu'il avait connues bien des années auparavant, au début de sa carrière quand il était inconnu et n'avait pas d'argent. Jours sombres qu'il avait toujours de son mieux chassés de sa mémoire.

L'argent… Palpant ses vêtements, il constata qu'il n'avait plus sa chemise d'hôpital, mais portait à nouveau son costume de soie fait main, affreusement chiffonné. Et dans la poche de sa veste, la liasse de grosses coupures, l'argent qu'il avait eu l'intention de jouer à Las Vegas.

Au moins, il avait encore ça.

Il balaya la pièce du regard à la recherche d'un téléphone mais, bien entendu, il n'y en avait pas. Peut-être en trouverait-il un dans le hall. Mais qui appeler ? Heather ? Son agent, Al Bliss ? Mory Mann, le producteur du show ? Bill Wolfer, son avocat ? Tous les quatre, peut-être. Et le plus tôt serait le mieux.

Maladroitement, il réussit à se lever et, vacillant sur ses jambes, resta planté à proférer des jurons pour des raisons qui lui échappaient. Un instinct animal l'empêchait de tomber. Il banda son corps vigoureux de six, prêt à la bagarre. Mais il n'y avait pas d'adversaire en face de lui et cela l'effraya. Il y avait très longtemps qu'il n'avait éprouvé un tel sentiment de panique.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Il était incapable de le dire, il avait perdu la notion de la durée.

Il faisait jour. Avec un bruit geignard, des fusées montaient en chandelle à l'assaut des cieux derrière le carreau sale de la fenêtre. Il regarda sa montre. Dix heures et demie. Et alors ? Il aurait aussi bien pu rester inconscient pendant dix siècles. Une montre ne pouvait lui être d'aucun secours.

Mais il y avait le téléphone.

Il s'engagea dans le couloir poussiéreux, trouva l'escalier et, cramponné à la rampe, descendit marche par marche jusque dans le hall désert, déprimant avec ses antiques fauteuils au capitonnage mité.

Heureusement, il avait de la monnaie. Il glissa une pièce d'un dollar en or dans la fente et forma le numéro d'Al Bliss.

— Agence artistique Bliss.

C'était la voix d'Al.

— Écoute… je ne sais pas où je suis. Pour l'amour du ciel, viens me chercher. Il faut que tu me tires de là. Que tu m'amènes ailleurs. Tu comprends, Al ? Tu comprends ?

À l'autre bout du fil, silence. Enfin, d'une voix lointaine et détachée, Al Bliss demanda :

— À qui ai-je l'honneur ?

Jason se nomma sur un ton grinçant.

— Je ne vous connais pas, monsieur Jason Taverner, répondit Al Bliss de la même voix neutre et indifférente. Vous êtes sûr de ne pas vous être trompé de numéro ? À qui voulez-vous parler ?

— À toi. À toi, Al Bliss, mon agent. Que s'est-il passé à l'hôpital ? Comment se fait-il que je me retrouve ici ? Est-ce que tu le sais ? (Il se força à se maîtriser et la panique reflua ; il articula ses mots plus calmement.) Est-ce que tu peux joindre Heather de ma part ?

— Miss Hart ?

Al pouffa et se tut.

— Désormais, tu as cessé d'être mon agent, cria sauvagement Jason. En dépit de la situation, je résilie notre contrat.

Al Bliss lui pouffa de nouveau à l'oreille, puis, après un déclic, la ligne fut coupée.

Je tuerai ce fils de pute, enragea Jason. Je le réduirai en bouillie, ce petit salaud gras et chauve !

Qu'est-ce qu'il cherchait ? Je ne comprends pas. Pourquoi se dresse-t-il brusquement contre moi ? Qu'est-ce que je lui ai fait, nom de Dieu ? Depuis dix-neuf ans qu'il est mon ami et mon agent, c'est la première fois que ça se produit.

Je vais appeler Bill Wolfer. Il est toujours à son bureau ou en rendez-vous. Je vais tâcher de le joindre pour savoir ce que tout cela signifie.

Jason mit un second dollar dans la fente et composa de mémoire le numéro de l'avocat.

— Cabinet Wolfer et Blaine, bonjour, susurra la voix de la standardiste.

— Passez-moi Bill. Ici Jason Taverner. Vous me connaissez.

— Me Wolfer plaide aujourd'hui. Voulez-vous parler à Me Blaine ou préférez-vous que Me Wolfer vous rappelle un peu plus tard quand il rentrera ?

— Est-ce que vous savez qui je suis ? Est-ce que vous savez qui est Jason Taverner ? Est-ce que vous regardez la télé ?

Sa voix, échappant à son contrôle, se cassa et se fit aiguë. Au prix d'un gros effort, il recouvra son sang-froid, mais il ne pouvait empêcher ses mains de trembler. En fait, il tremblait de la tête aux pieds.

— Je regrette, monsieur Taverner, mais je ne peux vous répondre à la place de Me Wolfer ou…

— Est-ce que vous regardez la télé ? répéta Jason.

— Oui.

— Et vous n'avez pas entendu parler de moi ? Le show Jason Taverner, tous les mardis à vingt et une heures, ça ne vous dit rien ?

— Excusez-moi, monsieur Taverner, mais il faudrait que vous parliez directement à Me Wolfer.

Laissez-moi votre numéro. Je lui demanderai de vous rappeler dans la journée.

Il raccrocha.

Je suis fou, se dit-il. Ou c'est elle qui est folle. Elle et Al Bliss, ce fils de pute. Seigneur !

D'un pas mal assuré, il s'éloigna du téléphone, se laissa choir dans une des bergères défraîchies. C'était bon de s'asseoir. Fermant les yeux, il s'astreignit à respirer lentement et profondément. Et à réfléchir.

J'ai cinq mille dollars en grosses coupures du gouvernement. Donc, je ne suis pas complètement démuni.

Cette bestiole est sortie de ma poitrine, y compris ses tubes suceurs. Ils ont sans doute réussi à m'opérer, à l'hôpital. Au moins, je suis vivant. C'est déjà une consolation. Est-ce qu'il y a eu un trou dans le temps ? Si seulement j'avais un journal…

Un numéro du *Los Angeles Times* était posé sur un divan. Il regarda la date. 12 octobre 1988. Pas de trou dans le temps. C'était le lendemain de son show, le lendemain du jour où Marilyn l'avait expédié, mourant, à l'hôpital.

Une idée lui vint. Il feuilleta le journal jusqu'à ce qu'il eût trouvé la page des spectacles et variétés. Actuellement, il se produisait le soir dans le Salon persan du Hollywood Hilton – et cela depuis trois semaines. Sauf le mardi, bien sûr, à cause du show.

Le placard que le Hilton faisait régulièrement publier depuis trois

semaines n'était nulle part. Peut-être qu'ils l'ont changé de page, songea-t-il, déconcerté. Il passa donc toute la rubrique au peigne fin, annonce par annonce. Or sa photo paraissait régulièrement dans le journal ou un autre depuis dix ans. Sans interruption.

Je vais encore faire une tentative, décida-t-il. Je vais essayer Mory Mann.

Il sortit son portefeuille pour y chercher le bout de papier sur lequel il avait noté le numéro de Mory.

Son portefeuille était singulièrement mince.

Toutes ses pièces d'identité avaient disparu – les documents qui lui permettaient de rester vivant, de franchir les barrages des pols et des nats sans qu'on lui tire dessus ou qu'on l'envoie dans un camp de travail.

Je ne survivrai pas deux heures sans mes papiers d'identité, pensa-t-il. Je ne me risquerais pas à quitter le hall de cet hôtel sordide pour m'aventurer sur le trottoir. Ils me prendraient pour un étudiant ou un professeur échappé d'un campus et je passerais le reste de mon existence à travailler comme un esclave. Je suis ce qu'on appelle une non-personne.

La première chose à faire est de rester vivant. Au diable Jason Taverner, l'animateur public. On verra cela plus tard.

Il sentait ses puissants rouages de six se mettre déjà en branle dans son cerveau. Je ne suis pas comme les autres hommes, se dit-il. Je trouverai un moyen de sortir de ce pétrin, quel qu'il soit. D'une façon ou d'une autre.

Par exemple, avec tout l'argent que j'ai sur moi, je peux aller à Watts pour acheter de fausses cartes. Un jeu complet. D'après ce que j'ai entendu dire, il doit y avoir une centaine de petits faussaires qui vivotent de cette manière. Mais je n'aurais jamais imaginé que j'en serais réduit à avoir recours à ces gens-là. Moi, Jason Taverner, un présentateur chéri de trente millions de téléspectateurs. Mais les choses ne se passeront pas ainsi !

Sur ces trente millions de personnes, il y en a quand même bien une qui se souvient de moi. Si « se souvenir » est l'expression qui convient. Je m'exprime comme si un temps fou s'était écoulé, comme si j'étais un vieillard, une gloire passée qui rumine ses anciens succès. Eh bien, non ! Pas question de cela !

Retournant au téléphone, il chercha le numéro du centre de contrôle de l'état civil de l'Iowa. Cela lui coûta plusieurs dollars or mais, après une longue attente, il finit par l'obtenir.

— Je m'appelle Jason Taverner, dit-il au préposé. Je suis né le 16 décembre 1946 au Memorial Hospital de Chicago. Voudriez-vous me donner confirmation et me délivrer une copie de mon certificat de naissance ? J'en ai besoin pour une demande d'emploi.

— Oui, monsieur. (L'employé mit la ligne en attente ; Jason patienta. Il y eut un déclic.) M. Jason Taverner, né à Cook County le 16 décembre 1946 ?

— Oui.

— Il n'y a pas trace de naissance de cette personne à la date et au lieu indiqués. Êtes-vous absolument sûr de l'exactitude de ces données ?

— Vous me demandez si je connais mon nom, ma date et mon lieu de naissance ? (À nouveau, le contrôle de sa voix lui échappa mais, cette fois, il ne chercha même pas à se ressaisir. La panique le submergeait.) Merci.

Il raccrocha, secoué de violents tremblements. Son esprit tremblait tout comme son corps.

Je n'existe pas. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de Jason Taverner. Ma carrière, je m'en balance. Je ne veux qu'une chose : vivre. Si quelqu'un ou quelque chose désire effacer ma carrière, soit ! Qu'il ne se gêne pas. Mais me sera-t-il seulement permis d'exister ? D'ailleurs, suis-je même né ?

Quelque chose bougea dans sa poitrine et il songea avec horreur : ils n'ont pas extrait tous les suceurs. Il y en a qui continuent à se développer et à se nourrir de ma substance. Cette fichue salope de fille sans talent ! Je lui souhaite de finir sur le trottoir à vingt-cinq cents la passe. Après ce que j'ai fait pour elle, en lui décrochant ces deux auditions avec des directeurs artistiques. Mais merde – j'ai fini par me l'envoyer. Je suppose que nous sommes quittes.

De retour dans sa chambre, il s'étudia longuement devant le miroir piqué. Physiquement, il n'avait pas changé – sauf qu'il avait besoin d'un bon coup de rasoir. Pas vieilli. Pas une seule ride nouvelle. Pas un seul cheveu gris de plus. Des épaules et des biceps robustes. Toujours la même taille fine qui lui permettait de s'habiller mannequin.

Et c'est important pour son image de marque, se dit-il. Quel genre de costumes l'on peut porter, en particulier ces modèles près du corps. Je dois bien en avoir une cinquantaine, calcula-t-il. Enfin, j'avais. Où sont-ils à présent ? rêvassa-t-il. L'oiseau s'est envolé ; dans quel pré chante-t-il désormais ? Ou quelque chose d'approchant. Une réminiscence du passé, datant de l'école primaire. Oubliée jusqu'à cet instant. Étrange ce qui surnage dans l'esprit, lorsqu'on se trouve dans une situation inconnue et inquiétante. Parfois les pires trivialités imaginables.

Si le désir était un destrier, alors les mendiants voleraient. Une maxime de ce style, qui suffit à vous obséder.

Il se demanda combien il y avait de barrages de police entre ce misérable hôtel et le plus proche faussaire de Watts ? Dix ? Treize ?

Deux ? En ce qui me concerne, conclut-il, le premier sera le bon. Un contrôle imprévu par un véhicule de patrouille et une équipe de trois. Avec leur fichu matériel radio qui les relie au centre des données pol-nats de Kansas City, où ils conservent tous les dossiers.

Il remonta sa manche et examina son avant-bras. Oui, le matricule d'identité tatoué, la plaque d'immatriculation somatique qu'il garderait toute sa vie et qu'il emporterait dans le refuge de la tombe.

Alors ? Les pols et les nats du point de contrôle mobile transmettraient son numéro à Kansas City. Ensuite… Ensuite ? Son dossier y était-il toujours ? Ou avait-il disparu, lui aussi, comme son certificat de naissance ? Et s'il n'y était pas, qu'en déduiraient les bureaucrates pol-nats ?

Qu'il y avait eu une erreur technique. Quelqu'un n'avait pas classé les microfilms à leur place. Mais il sera trop tard. J'aurai déjà passé dix ans de ma vie à travailler de la pioche dans une carrière de Luna. Faute de retrouver mon dossier, ils considéreront que je suis un étudiant en cavale. Car il n'y a que les étudiants à ne pas avoir de dossiers pol-nats. Sauf quelques-uns. Ceux qui sont importants, les meneurs.

Je suis au bas de l'échelle. Et je ne peux même pas atteindre le premier barreau, celui de la simple existence physique. Moi qui avais hier une audience de trente millions de spectateurs. Je les retrouverai un jour. Mais c'est encore prématuré. Il y a d'autres priorités. Le seul principe d'existence avec lequel naît tout homme, je ne le possède plus. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Un six n'est pas un individu ordinaire. Aucun individu ordinaire n'aurait survécu ni physiquement ni psychologiquement à l'épreuve que j'ai subie – et je pense en particulier à l'incertitude. Quelles que soient les circonstances extérieures, un six doit toujours l'emporter. C'est là notre définition génétique.

Il ressortit de sa chambre et descendit se présenter à la réception. Un homme d'âge mûr, nanti d'une fine moustache, lisait un exemplaire de *Box Magazine*.

— Vous désirez ? demanda-t-il sans lever les yeux.

Jason sortit son paquet de billets et en posa un de cinq cents dollars sur le comptoir. L'employé jeta un coup d'œil, puis un second, les yeux écarquillés cette fois, après quoi il dévisagea Jason avec circonspection, l'air interrogateur.

— On m'a volé mes papiers, lui expliqua celui-ci. Ces cinq cents dollars sont à vous si vous me trouvez quelqu'un pour m'en faire d'autres. Si c'est oui, occupez-vous-en tout de suite. Je n'attendrai pas.

Pas question d'attendre pour se faire ramasser par un pol ou un nat, se dit-il, piégé ici dans ce petit hôtel miteux.

— Ou de se faire arrêter en sortant dans la rue, rajouta le réceptionniste. Je suis plus ou moins télépathe. Je vous accorde que cet hôtel n'est pas un établissement de grand luxe, mais il n'y a pas de cafards. Il nous est arrivé d'être infestés par des poux de sable de Mars mais ce n'est jamais allé plus loin. (Il empocha le billet.) Je vais vous conduire auprès de quelqu'un qui pourra vous rendre service. Vous êtes convaincu d'être une célébrité, ajouta-t-il après avoir scruté Jason avec attention. Que voulez-vous ? On reçoit toutes sortes de gens ici.

— Maintenant, rétorqua sèchement Jason. Ne perdons pas de temps.

— Tout de suite.

L'employé empoigna sa veste en plastique brillant.

3

Tout en conduisant son antique engin, poussif et bruyant, l'employé disait négligemment à Jason, assis à côté de lui :

— Je capte un tas de choses bizarres dans votre esprit.

— Laissez mon esprit tranquille, l'interrompit brutalement Jason, ulcéré.

Les télépathes curieux et inquisiteurs l'avaient toujours écœuré et celui-ci ne faisait pas exception à la règle.

— Laissez mon esprit tranquille et conduisez-moi auprès de la personne qui doit m'aider. Et, si vous tenez à la vie, je vous conseille de ne pas vous flanquer sur un barrage pol-nat.

— C'est une recommandation inutile, objecta l'employé d'une voix onctueuse. Je sais ce qui se passerait si on nous arrêtait. J'ai déjà fait ça bien des fois. Pour des étudiants. Mais vous n'êtes pas un étudiant. Vous êtes célèbre et vous êtes riche. Tout en n'étant ni célèbre ni riche. Tout en étant une non-personne. Légalement parlant, vous n'existez même pas.

L'homme éclata d'un petit rire ténu sans détourner les yeux du véhicule qui le précédait. Jason nota qu'il conduisait comme une vieille femme, les deux mains soudées au volant.

Ils étaient maintenant entrés dans les bas quartiers de Watts proprement dit. De minuscules et obscures boutiques bordant la rue encombrée, des poubelles débordantes, des fragments de bouteilles épars sur la chaussée, des enseignes délavées proclamant Coca-Cola en grosses lettres et, en dessous, le nom du dépositaire en petits caractères. À un carrefour, un vieux Noir traversa en boitillant, tâtonnant comme si l'âge l'avait rendu aveugle et, à cette vue, Jason se sentit bizarrement remué. C'est qu'il restait si peu de Noirs vivants depuis la fameuse loi Tidman sur la stérilisation adoptée par le Congrès pendant les jours tragiques de l'Insurrection. L'employé freina prudemment pour ne pas affoler le vieillard dont le costume brun chiffonné s'effrangeait. Manifestement, il était ému, lui aussi.

— Vous rendez-vous compte, dit-il à Jason, que si je le heurtais, je serais condamné à mort ?

— C'est normal.

— Ils sont comme les dernières grues couronnées, reprit l'employé en redémarrant maintenant que le vieux Noir avait atteint le trottoir sain et sauf. Il y a des milliers de lois pour les protéger. On n'a pas le droit de se moquer d'eux, on n'a pas le droit de leur flanquer un coup de poing sous peine d'être poursuivi pour agression avec dix ans de prison à la clé. Et pourtant, nous les tuons à petit feu. C'est ce que voulaient Tidman et, probablement, la majorité silencieuse mais… (il

fit un geste et, pour la première fois, lâcha son volant). Je regrette les gosses. Quand j'avais dix ans, je me rappelle, j'avais un petit copain noir. Justement, on jouait pas bien loin d'ici. À l'heure qu'il est, il a sûrement été stérilisé.

— Mais avant, il avait eu un enfant, lui fit observer Jason. Sa femme a dû rendre aux autorités leur bon de procréation après la naissance de leur premier et unique enfant. Mais, cet enfant, ils l'ont eu. La loi les y autorise et leur sécurité est garantie par une légion de règlements.

— Un enfant par couple. Comme ça, à chaque génération, la population noire diminue de moitié. C'est ingénieux. Il faut reconnaître que Tidman a résolu le problème racial.

— Il fallait bien faire quelque chose.

Jason, rigide sur son siège, examinait la rue, guettant le panneau indiquant un point de contrôle ou un barrage pol-nat. Il n'en voyait aucun, mais combien de temps allait encore durer le voyage ?

— Nous sommes presque arrivés, lui annonça tranquillement l'employé en lui jetant un coup d'œil à la dérobée. Je n'aime pas vos opinions racistes. Même si vous me donnez cinq cents dollars.

— Pour ma part, je trouve qu'il y a suffisamment de Noirs vivants.

— Et quand les derniers seront morts ?

— Puisque vous lisez dans mes pensées, je n'ai pas besoin de vous répondre.

— Bon Dieu ! s'exclama l'employé qui se concentra à nouveau sur sa conduite.

Il prit un tournant à angle droit et s'engagea dans une ruelle étroite bordée de portes de bois fermées et verrouillées. Ici, plus de panneaux. Rien qu'un silence de plomb et des monceaux d'anciens détritus.

— Qu'y a-t-il derrière ces portes ? s'enquit Jason.

— Des gens comme vous. Qui ne se montrent pas à découvert. Pourtant, il y a une différence : ils ne possèdent pas cinq cents dollars… et même beaucoup plus si je vous lis correctement.

— Ces fausses pièces d'identité me coûteront cher, répliqua aigrement Jason. Tout ce que j'ai, probablement.

— Elle ne vous écorchera pas, dit l'employé en garant son véhicule à cheval sur le trottoir du passage.

Jason regarda autour de lui. Un restaurant abandonné, condamné par des planches, les vitres brisées. À l'intérieur, il faisait noir. Le spectacle n'était pas encourageant mais, apparemment, c'était l'endroit. Il fallait se faire une raison compte tenu des circonstances. Il ne pouvait pas se permettre de jouer les délicats.

En outre, ils avaient évité tous les points de contrôle, tous les

barrages. Son guide avait su choisir l'itinéraire. Alors, somme toute, il n'avait vraiment pas à se plaindre.

Ils s'approchèrent de la porte démantibulée et béante de l'ancien restaurant sans échanger un mot, attentifs à ne pas s'accrocher aux clous rouillés pointant des planches de contre-plaqué apparemment installées pour boucher les fenêtres.

— Prenez ma main, dit l'employé, en tâtonnant dans la pénombre ambiante. Je connais le chemin et il fait noir. L'électricité est coupée depuis trois ans. On voulait faire évacuer les gens pour brûler l'îlot. Mais la plupart sont restés, ajouta-t-il.

Sa main était froide et moite. Il guida Jason à travers un labyrinthe de chaises et de tables entassées au petit bonheur, pleines de toiles d'araignées et de traînées de poussière grumeleuse.

Ils finirent par se retrouver face à un mur noir, massif. L'employé s'arrêta, lâcha la main de Jason et tripota quelque chose dans l'obscurité.

— Ça ne s'ouvre pas de ce côté, dit-il. Je signale simplement que nous sommes là.

Un pan de mur coulissa en grinçant. Derrière, l'obscurité était encore plus épaisse. C'était le même abandon.

— Avancez.

L'employé poussa Taverner. Un instant plus tard, le panneau se referma derrière eux.

Une lumière vacillante jaillit. Ébloui, Jason mit sa main en visière au-dessus de ses yeux et examina les lieux.

C'était un atelier. Petit mais encombré de machines apparemment complexes et très sophistiquées. Au fond, un établi. Des outils par centaines, tous soigneusement alignés le long des murs. Sous l'établi, d'énormes cartons, probablement remplis de différentes gammes de papiers. Enfin, une petite presse d'imprimerie électrique.

Et une fille qui, juchée sur un grand tabouret, alignait des caractères dans une matrice. Ses cheveux très blonds, longs et soyeux, flottaient sur ses épaules. Elle portait une blouse de travail en coton, des jeans et ses pieds minuscules étaient nus. À première vue, Jason lui donna quinze ou seize ans. Pour ainsi dire pas de poitrine mais de longues jambes fuselées. Il apprécia. Elle n'était pas maquillée et cela lui faisait un teint blanc pastel.

— Salut.

— Je vous laisse, dit l'employé. Je vais tâcher de ne pas dépenser mes cinq cents dollars d'un coup.

Il enfonça un bouton, le mur s'ouvrit. En même temps, les lumières s'éteignirent, plongeant à nouveau l'atelier dans l'obscurité.

— Je m'appelle Kathy, annonça la fille du haut de son perchoir.

— Et moi, Jason.

Le mur se referma et les lumières se rallumèrent. Elle était vraiment mignonne sauf qu'elle avait quelque chose de passif, de presque nonchalant. Comme si elle se moquait de tout et du reste. Était-ce de l'apathie ? Non. De la timidité… C'était l'explication.

— Vous lui avez donné cinq cents dollars pour qu'il vous conduise ici ? demanda Kathy avec étonnement en étudiant Jason d'un œil critique comme si elle s'efforçait de se faire une opinion de lui en fonction de son apparence extérieure.

— En général, mon costume n'est pas aussi fripé.

— Il est beau. C'est de la soie ?

— Oui.

— Vous êtes étudiant ? s'enquit Kathy qui continuait de le scruter. Non, vous n'êtes pas étudiant. Vous n'avez pas le teint cireux qu'on acquiert en vivant sous terre. Il ne reste donc qu'une autre possibilité.

— Que je sois un criminel désireux de changer d'identité avant de se faire épingler par les pols et les nats ?

— Êtes-vous un criminel ?

Elle avait demandé cela en toute candeur. C'était une simple question toute bête.

— Non.

Jason n'insista pas pour le moment. Peut-être plus tard.

— Vous ne pensez pas que beaucoup de nats sont des robots et non des êtres de chair et de sang ? Avec leurs masques à gaz, on ne sait pas trop.

— Je les déteste et ça me suffit, répondit Jason. Pas besoin de les regarder de plus près.

— Que vous faut-il comme pièces ? Un permis de conduire ? Une carte de police ? Un certificat de travail légal ?

— Tout. Y compris une carte de membre du syndicat des musiciens, section 12.

— Ah ! Vous êtes musicien ?

Elle le regarda soudain avec un certain intérêt.

— Je suis chanteur. Je passe tous les mardis à neuf heures à la télé. Vous avez peut-être vu mon programme. Le show Jason Taverner.

— Je n'ai plus de téléviseur. Aussi, je suis bien incapable de vous reconnaître. C'est amusant, ce métier ?

— Quelquefois. On rencontre des tas de gens du showbiz et, si on aime ça, c'est très sympathique.

J'ai constaté que ce sont presque toujours des types comme tout le monde. Ils ont leurs complexes, ils ne sont pas parfaits. La plupart sont très marrants. Aussi bien en face des caméras que dans la vie.

— Mon mari me disait sans cesse que je n'ai pas le sens de l'humour. Il trouvait toujours tout marrant. Même quand il a été

mobilisé chez les nats, il a trouvé ça marrant.

— Rigolait-il toujours quand il a eu fini son temps ?

— Il n'est pas revenu. Il a été tué lors d'une attaque-surprise lancée par les étudiants. Mais ça n'a pas été leur faute. Il s'est fait tirer dessus par un collègue.

— Combien me coûtera un jeu complet de pièces d'identité ? Je préférerais que vous me le disiez avant de commencer.

— Je demande aux gens ce qu'ils peuvent me donner, répondit Kathy en se penchant à nouveau sur la linotype. Pour vous, ce sera beaucoup parce que vous êtes riche. Vous avez donné cinq cents dollars à Eddy pour vous conduire ici et il y a votre costume. D'accord ? (Elle lui lança un bref coup d'œil.) À moins que je ne me trompe. Dites-le-moi.

— J'ai cinq mille dollars sur moi, dit Jason. Enfin, moins cinq cents. Je suis un artiste connu du monde entier. En dehors de mon show, je travaille un mois par an au Sands. En fait, je m'exhibe dans un grand nombre de clubs de première classe quand je peux les caser dans mon emploi du temps, déjà surchargé.

— Bigre ! Dommage que je n'aie jamais entendu parler de vous. J'aurais été impressionnée.

Jason se mit à rire.

— J'ai dit quelque chose d'idiot ? lui demanda timidement Kathy.

— Non. Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans. Presque vingt puisque mon anniversaire tombe en décembre. Quel âge me donniez-vous ?

— Environ seize ans.

Elle fit une moue enfantine et soupira :

— Tout le monde pense ça. C'est parce que je n'ai pas de seins. Si j'en avais, j'aurais l'air d'avoir vingt et un ans. Et vous, quel âge avez-vous ? (Elle cessa de tripoter ses caractères et le regarda d'un œil perçant.) Cinquante ans, je parie.

La fureur envahit Jason. Et une grande tristesse.

— J'ai l'impression de vous avoir vexé.

— J'ai quarante-deux ans, articula-t-il péniblement.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ? Je veux dire, c'est pareil…

— Si nous passions aux affaires sérieuses ? la coupa Jason. Donnez-moi de quoi écrire. Je vais vous indiquer ce qu'il faut mettre sur chaque document. Je tiens à ce que ce soit d'une parfaite exactitude. Je vous conseille de faire du bon travail.

— Je vous ai mis en colère en vous disant que vous aviez l'air d'avoir cinquante ans. En vous regardant avec plus d'attention, je reconnais que vous ne les faites pas. On vous donne la trentaine. (Elle lui tendit un crayon et du papier avec un sourire timide pour se faire pardonner.)

— N'en parlons plus.

Il lui tapota l'épaule.

— Je n'aime pas qu'on me touche, fit-elle en s'écartant.

Comme une biche aux abois, songea Taverner. Bizarre… Elle a peur qu'on l'effleure et pourtant, elle n'a pas peur de fabriquer de fausses pièces d'identité, un crime qui pourrait lui valoir vingt ans de prison. Peut-être personne n'a eu l'idée de lui dire que c'est illégal. Peut-être qu'elle ne s'en rend pas compte.

Une tache lumineuse et polychrome sur le mur attira son attention ; il s'en approcha pour l'examiner de près. C'était un manuscrit enluminé de l'époque médiévale. Une page, plus exactement. Une chose dont il avait entendu parler mais qu'il n'avait jamais eue sous les yeux jusqu'à aujourd'hui.

— Ça a de la valeur ?

— Si c'était un original authentique, ça représenterait des centaines de dollars. C'est moi qui l'ai fait, du temps où j'étais au lycée de la North American Aviation Inc. J'ai recopié dix fois l'original avant que ce soit parfait. J'aime bien la calligraphie. Déjà, quand j'étais gosse, ça me plaisait. C'est peut-être parce que mon père dessinait des couvertures de livres. Vous savez… des liseuses.

— Est-ce que cela pourrait tromper un musée ?

Kathy le dévisagea avec intensité et hocha la tête.

— On ne pourrait pas deviner la supercherie en analysant le papier ?

— C'est du parchemin d'époque. On emploie la même technique pour truquer les vieux cachets. Vous prenez un tampon périmé, vous effacez les caractères et… (Elle ménagea une pause.) Mais vous avez hâte que je me mette au travail.

— Oui.

Jason lui tendit la feuille sur laquelle il avait noté les renseignements exigés par les laissez-passer standard pol-nats, avec empreintes de pouces, photos et signatures holographiques, le tout n'excédant pas certaines dates d'expiration. Dans trois mois, il faudrait tout recommencer.

— Deux mille dollars, dit Kathy après avoir examiné la liste.

Il faillit lui demander si, pour le même prix, il devait coucher avec elle mais il se contenta de dire :

— Combien de temps vous faudra-t-il ? Quelques heures ou quelques jours ? S'il s'agit de quelques jours, qu'est-ce que je…

— Quelques heures.

Jason éprouva un intense soulagement.

— Asseyez-vous et tenez-moi compagnie, reprit Kathy en désignant du doigt un tabouret poussé dans un coin. Racontez-moi votre carrière de vedette à la télé. Tous les cadavres que vous avez

piétinés pour monter au sommet, ce doit être passionnant. Mais avez-vous atteint le sommet ?

— Oui. Seulement sans les cadavres. C'est un mythe. Il n'y a que le talent qui compte, et lui seul. Ce qu'on fait ou ce qu'on dit aux autres, qu'ils soient au-dessus ou au-dessous de vous, c'est sans importance. Et le travail. NBC ou CBS ne se bousculent pas au portillon pour vous apporter un contrat sur un plateau. Ce sont des hommes d'affaires expérimentés et coriaces. Surtout les directeurs artistiques. Ce sont eux qui décident avec qui ils vont signer. Je vous parle des disques. C'est par là qu'il faut commencer si l'on veut obtenir une audience nationale. Naturellement, on peut passer dans des clubs un peu partout jusqu'à ce que…

— Tenez, voici votre permis de conduire, l'interrompit Kathy en lui tendant avec précaution une petite carte noire. À présent je vais attaquer le livret militaire. C'est un peu plus compliqué à cause des photos de face et de profil, mais je peux faire ça ici.

Elle désigna un écran en face duquel était planté un trépied surmonté d'un appareil photo équipé d'un flash.

— Vous avez tout le matériel voulu, fit Jason en se postant immobile devant l'écran.

Il avait si souvent été photographié au cours de sa longue carrière qu'il savait toujours exactement où se mettre et quelle expression arborer. Mais il y avait apparemment quelque chose qui ne collait pas, cette fois. Kathy, la mine sévère, le toisait.

— Vous êtes trop éclairé, murmura-t-elle, à moitié pour elle-même. Vous rayonnez, en quelque sorte, et ça fait faux.

— Les épreuves pour la publicité… 18 x 24… papier glacé…

— Ce ne sont pas des photos de promotion. Celles-là doivent vous servir à éviter de passer le reste de votre vie dans un camp de travail. Ne souriez pas.

Jason obéit.

— Parfait.

Kathy sortit les photos de l'appareil et se dirigea vers l'établi en les agitant pour les faire sécher.

— Ces satanées photos animées et en relief qu'ils exigent pour les papiers militaires… cet appareil m'a coûté mille dollars et il ne me sert que pour ça. Mais c'est indispensable. (Elle le dévisagea.) Ça va vous coûter cher.

— Oui, acquiesça-t-il sans broncher.

Il le savait à l'avance.

Kathy s'affaira mais, au bout de quelques instants, elle se retourna brusquement :

— Qui êtes-vous en réalité ? Vous avez l'habitude de poser. Je l'ai remarqué. Vous vous êtes figé avec un sourire charmeur et l'œil vif de

circonstance.

— Je vous l'ai dit. Je suis Jason Taverner, l'animateur de télé. Je passe tous les mardis.

— Non. (Kathy secoua la tête.) Mais ça ne me regarde pas. Pardon. Je n'aurais pas dû vous poser la question. (Néanmoins, elle continua à le fixer avec une sorte d'exaspération.) Ça ne tient pas debout. Vous êtes une célébrité, c'est vrai. Votre façon de prendre la pose était un réflexe. Pourtant, vous n'êtes pas connu. Il n'existe pas de Jason Taverner qui compte, qui soit quelqu'un. Alors, qui êtes-vous ? Un homme qu'on photographie tout le temps et que personne n'a jamais vu ni entendu !

— J'agis comme agit toute célébrité dont personne n'a jamais entendu parler.

Elle écarquilla les yeux et se mit à rire.

— Je vois ! Vous êtes cool, vraiment cool. Il faudra que je me souvienne de ça. (Son attention revint aux documents qu'elle maquillait.) Je ne désire pas connaître les gens pour qui je fabrique des papiers, fit-elle, absorbée dans son travail. Mais… (elle leva la tête) j'aimerais vous connaître, vous. Vous êtes étrange. J'ai vu des tas de gens – peut-être des centaines – mais pas un seul comme vous. Vous voulez savoir ce que je pense ?

— Que je suis fou.

— Oui. Cliniquement, légalement… comme vous voudrez. Vous êtes un psychotique, qui souffre d'un dédoublement de personnalité. Monsieur Personne et Monsieur Tout-le-Monde. Comment avez-vous réussi à survivre jusqu'à maintenant ?

Jason ne répondit pas. Il ne pouvait pas lui expliquer.

— Très bien, murmura-t-elle.

Un par un, elle fabriqua avec autant d'adresse que d'efficacité tous les documents nécessaires.

Eddy, le réceptionniste, était tapi dans un coin, fumant un faux havane. Il n'avait rien à dire, rien à faire, mais il rôdait, poussé par d'obscurs motifs. J'aurais préféré qu'il ait foutu le camp, se dit Jason. J'aimerais parler encore un peu avec cette fille.

Brusquement, Kathy se laissa glisser à bas de son tabouret et lui indiqua une porte de bois à droite de l'établi.

— Venez avec moi. J'ai besoin de cinq signatures, chacune légèrement différente des autres, de sorte qu'il soit impossible de les superposer. C'est là où tant de documentalistes (elle sourit en ouvrant la porte)… c'est le nom que nous nous donnons… c'est là où tant d'entre nous bousillent le travail. Ils ne prennent qu'une seule signature et la transfèrent sur tous les documents. Vous comprenez ?

— Oui.

Jason pénétra derrière la jeune fille dans un petit cagibi qui

sentait le renfermé. Kathy tira la porte et, au bout d'un instant, déclara :

— Eddy est un mouchard de la police.

Il la regarda fixement.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? Pourquoi est-ce un mouchard ? Pour l'argent. Pour la même chose que moi.

— Le diable vous emporte ! s'écria Jason. (L'agrippant par le poignet, il la tira vers lui ; elle grimaça sous l'étreinte de ses doigts.) Et il est déjà en train de…

— Eddy n'a encore rien fait, haleta-t-elle en essayant de se libérer. Vous me faites mal. Allons… calmez-vous et je vais vous montrer.

Il la lâcha à regret. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il avait peur. Kathy alluma une petite lampe et posa trois documents falsifiés au milieu du rond de lumière.

— Il y a un point violet dans la marge de chacune de ces pièces, dit-elle en désignant un cercle coloré presque invisible. C'est un microémetteur. Ainsi, quand vous vous déplacez, vous émettez un bip toutes les cinq secondes. Ils recherchent les complots. Ils veulent avoir les gens qui sont avec vous.

— Je ne suis avec personne, objecta durement Jason.

— Mais ça, ils ne le savent pas. (Elle se massa le poignet avec une moue de petite fille boudeuse.) Je vous garantis que personne n'a jamais entendu dire que les vedettes de la télé avaient des réactions aussi rapides ! murmura-t-elle.

— Pourquoi m'expliquez-vous tout cela ? Après avoir fabriqué tous ces faux… ces…

— Je veux que vous vous en tiriez, répondit-elle en toute simplicité.

— Pourquoi ?

Jason était totalement dérouté.

— Pourquoi ? Vous avez une sorte de magnétisme. Je l'ai remarqué dès que vous êtes entré. Vous êtes… (elle chercha le mot)… vous êtes sexy. Même à votre âge.

— J'ai de la présence.

— Oui, approuva-t-elle. J'ai déjà vu ça chez les hommes publics, mais de loin, jamais à bout portant comme maintenant. Je comprends pourquoi vous vous imaginez être une vedette de la télé. Vous avez tout à fait l'air d'en être une.

— Comment ferai-je pour m'en tirer ? Allez-vous me le dire ? Ou cela coûte-t-il un peu plus cher ?

— Dieu que vous êtes cynique !

Jason éclata de rire et la prit à nouveau par le poignet.

— Mais je ne peux pas vous le reprocher, enchaîna-t-elle en

secouant la tête, les traits figés. Pour commencer, vous pouvez acheter Eddy. Cinq cents dollars de plus feront l'affaire. Moi, vous n'aurez pas besoin de m'acheter. À une condition, toutefois, et c'est sérieux : il faudra que vous restiez quelque temps avec moi. Vous avez quelque chose d'attirant. Comme un bon parfum. Vous m'excitez, or cela ne m'arrive jamais avec les hommes.

— Avec les femmes, alors ? releva-t-il perfidement, sans qu'elle parût entendre.

— C'est d'accord ? supplia-t-elle.

— Merde, je préfère partir.

Tendant le bras pour ouvrir la porte, il la bouscula et repassa dans l'atelier.

Elle se précipita sur ses talons et le rattrapa dans le désert crépusculaire du restaurant abandonné.

— On vous a déjà implanté un émetteur, lui dit-elle d'une voix saccadée, face à lui dans la pénombre.

— Ça m'étonnerait.

— C'est pourtant la vérité. C'est Eddy qui s'en est chargé.

— Foutaise !

Jason se dirigea vers la lueur filtrant de l'entrée déglinguée du restaurant. Kathy le suivit comme un herbivore au pied agile.

— Mais supposez que ce soit vrai, souffla-t-elle. C'est tout à fait possible !

Elle s'interposa entre Taverner et la porte, clé de la liberté, et, levant les bras comme pour esquiver un direct, elle ajouta en toute hâte :

— Restez avec moi une seule nuit. Couchez avec moi. D'accord, c'est tout, je vous le promets. Acceptez-vous pour une nuit ?

Une partie de mes capacités, de mes prétendues et fameuses capacités m'ont accompagné dans ce lieu étrange où je me trouve à présent, se dit Jason. Ce lieu où je n'existe qu'en vertu de faux papiers fabriqués par des indicateurs à la solde de la police. Incroyable. (Il frissonna.) Des cartes avec des microémetteurs incrustés en filigrane, dans le but de me livrer, moi ou n'importe qui, aux pols. Jusqu'à présent, je me suis plutôt mal débrouillé ici. Sauf que j'ai quelque chose d'attirant, comme elle dit. Seigneur ! Et c'est tout ce qui se dresse entre moi et le camp de travail.

— D'accord.

C'était apparemment la solution la plus sage… et de loin.

— Allez payer Eddy. Réglez cette question et qu'il s'en aille.

— Je me demandais pourquoi il continuait à traînailler dans le secteur. Flairait-il une rallonge ?

— Je suppose, dit Kathy.

— Votre coup est bien monté, commenta Jason en sortant son

argent. (La procédure normale. Et il était tombé dans le panneau.)

— Eddy est un psi, répliqua gaiement Kathy.

4

À deux blocs de là, au premier étage d'une maison de bois jadis blanc, Kathy disposait d'un studio avec un coin-cuisine conçu pour une seule personne.

Jason regarda autour de lui. C'était une chambre féminine : le petit lit étroit était recouvert d'une courtepointe tissée à la main, des rangs successifs de minuscules boules de fibre textile verte. Une tombe de soldat, songea-t-il morbidement en quadrillant la pièce, oppressé par son exiguïté.

Sur une table de rotin, un livre de Proust, *À la recherche du temps perdu.*

— Jusqu'où êtes-vous allée ?

— Jusqu'à *l'ombre des jeunes filles en fleur,* répondit Kathy en refermant la porte à double tour et en branchant une espèce de gadget électronique que Jason fut incapable d'identifier.

— Ce n'est pas très loin.

Elle enleva son imperméable en plastique.

— Et vous, où êtes-vous arrivé ? (Elle accrocha son manteau dans une penderie miniature, ramassant celui de Jason par la même occasion.)

— Je ne l'ai jamais lu, mais nous avons réalisé pour mon émission une dramatique inspirée d'un passage, je ne sais plus lequel. On a reçu beaucoup de lettres de félicitations, mais on n'a jamais recommencé. Avec ces choses marginales, il faut être prudent et y aller au compte-gouttes. Sinon, le reste de l'année, c'est la mort du petit cheval pour tout le monde, tous réseaux confondus.

Mal à l'aise, il déambulait dans la pièce, examinant un livre, une cassette, un micromag. Kathy avait même une poupée parlante. Comme une gosse. Elle n'était pas réellement une adulte. Curieux, il mit le mannequin en marche.

— Salut, déclara la poupée. Je suis Gai Gaétan et je suis exactement branché.

— Je ne connais aucun Gai Gaétan qui soit branché sur ma longueur d'onde. (Il fit mine de couper la mécanique mais la poupée protesta.) Je suis désolé, lui répondit Taverner, mais je te déconnecte, espèce d'affreux petit bonhomme.

— Mais je t'aime ! gémit Gai Gaétan d'une voix métallique.

Jason s'immobilisa, le doigt sur le bouton de contact.

— Eh bien, prouve-le. (À l'occasion de son show, il lui était arrivé de faire de la publicité pour ce genre de camelote. Qu'il détestait.) Donne-moi de l'argent.

— Je sais comment te faire retrouver identité, célébrité et

dextérité, annonça Gai Gaétan. Ça te va comme ouverture ?

— Bien sûr.

— Va voir ta petite amie, grésilla Gai Gaétan.

— De qui parles-tu ? demanda Jason sur la défensive.

— D'Heather Hart.

— J'ai hâte, émit Jason, pressant sa langue contre ses incisives. (Puis il pencha la tête.) Tu as d'autres conseils à me donner ?

— J'ai entendu parler d'Heather Hart, dit Kathy en sortant une bouteille de jus d'orange du compartiment frigidaire encastré dans la cloison.

Elle était aux trois quarts vide. La jeune fille la secoua et versa l'ersatz soluble qui moussait dans des gobelets en gélatine.

— Elle est belle avec ses longs cheveux roux. C'est vraiment votre amie ? Gaétan dit vrai ?

— Tout le monde sait que Gai Gaétan dit toujours la vérité.

— Oui, je crois que c'est vrai. (Kathy rajouta du mauvais gin – du Mountbatten's Privy Seal Finest dans son jus d'orange.) Gin-orange, lança-t-elle avec fierté.

— Non, merci, pas pour moi. Il est trop tôt.

Même si c'avait été du scotch B L. mis en bouteille en Écosse, songea-t-il. Quelle horrible petite chambre… Ça ne rapporte donc rien d'être une balance ou de fabriquer des faux papiers ? Est-elle vraiment une indicatrice, comme elle le prétend ? se demanda-t-il. Bizarre. Peut-être qu'elle fait les deux. Ou ni l'un ni l'autre.

— Interroge-moi ! gazouilla Gai Gaétan. Je devine que tu as quelque chose en tête, beau masque.

Jason ne releva pas l'apostrophe.

— Cette fille… commença-t-il.

Mais Kathy lui arracha brusquement la poupée des mains, les narines palpitantes et les yeux flamboyant d'indignation.

— Si vous vous figurez que vous allez questionner Gaétan sur moi ! s'exclama-t-elle, le sourcil circonflexe.

Tout à fait un oiseau sauvage qui se livre à une danse élaborée pour protéger son nid. Jason s'esclaffa.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? s'enquit Kathy.

— Ces mannequins parlants sont plus nuisibles qu'utiles. On devrait les interdire.

Il s'approcha de la tablette de télévision sur laquelle s'empilait le courrier, qu'il feuilleta distraitement. Il remarqua vaguement qu'aucune des factures n'avait été ouverte.

— C'est à moi, s'insurgea Kathy qui l'observait.

— Que de factures pour une jeune femme qui vit dans une simple garçonnière ! C'est chez Metter que vous achetez vos vêtements – ou Dieu sait quoi ? Intéressant !

— Je… je n'ai pas une taille courante.

— Et vous vous chaussez chez Sax Crombie ?

— Pour mon travail…

Mais Jason la coupa d'un geste sec.

— Cessez de vous payer ma tête, grinça-t-il.

— Regardez dans la penderie. Vous n'y verrez pas grand-chose. Rien qui sorte de l'ordinaire. Seulement, ce que j'ai est de bonne qualité. Je préfère avoir peu d'affaires… (Sa phrase resta en suspens.) Vous savez, reprit-elle timidement, plutôt que d'entasser de la camelote.

— Vous avez un autre appartement.

Elle encaissa le coup, clignant des yeux le temps de chercher la parade. Pour Jason, c'était suffisant.

— Allons-y, dit-il.

Il avait assez vu cette mesquine petite chambre.

— Ce n'est pas possible. Je le partage avec deux autres filles et on l'occupe chacune son tour. Aujourd'hui…

— Il est évident que vous n'avez pas cherché à m'impressionner.

Cela l'amusait mais, en même temps, l'irritait. Obscurément, il se sentait humilié.

— Je vous y amènerais avec plaisir si c'était mon jour. C'est justement pour ça que je garde ma chambre. Il faut que j'aie un endroit où aller quand ce n'est pas mon jour. Mon jour, c'est demain. Vendredi. À partir de midi.

Elle parlait avec une certaine exubérance comme si elle cherchait à le convaincre. Ce qui était probablement le cas, mais tout cela exaspérait Jason. Cette fille, l'existence qu'elle menait. Il avait à présent le sentiment d'être tombé dans un piège, entraîné contre son gré dans des abîmes qu'il n'avait jamais connus, même au début. Lors des mauvais jours. Et il détestait cela. Il mourait d'envie de s'en aller – tout de suite. Telle une bête aux abois.

— Ne me regardez pas comme ça, murmura Kathy en buvant une gorgée de sa mixture.

— Tu as ouvert la porte de la vie d'un coup de tête, ta grosse tête bien pleine, rêva-t-il tout haut. Et maintenant, on ne peut pas la refermer.

— D'où tirez-vous cela ? lui demanda Kathy.

— De mon expérience de la vie.

— Mais on dirait de la poésie.

— Si vous suiviez mon émission, vous sauriez qu'il m'arrive d'avoir des étincelles de ce style.

Kathy l'apprécia posément du regard.

— Je vais voir si vous êtes marqué dans le programme de télé.

Elle posa son verre et plongea dans les vieux journaux entassés

sur la table de rotin.

— Je ne suis même pas né. J'ai vérifié.

— Et votre émission n'est pas annoncée, dit Kathy en pliant le journal à la page des spectacles.

— Exact. Ainsi vous savez désormais tout ce qui me concerne. (Il tapota sa poche dans laquelle il avait rangé ses faux papiers.) Y compris ceci, sans oublier les micro-émetteurs, si c'est vrai.

— Rendez-les-moi. Je les enlèverai. Ça ne prendra qu'une seconde.

Elle tendit la main et il s'exécuta.

— Et si je ne vous les restituais pas ? Vous n'êtes pas inquiet ?

Jason répondit franchement :

— Non. Pas vraiment. Je ne suis plus capable de distinguer le bien du mal, le vrai du faux. Si vous voulez effacer ces petits points, allez-y. Si ça vous amuse…

Quelques instants plus tard, elle lui rendit les cartes avec son vaporeux sourire d'adolescente. Et devant sa jeunesse, devant l'éclat qu'elle irradiait, il s'exclama :

— Je me sens aussi vieux que ces ormes là-bas !

— Ça, c'est dans *Finnegans Wake,* lança-t-elle avec satisfaction. Au moment où les vieilles lavandières se confondent avec les arbres et les rochers dans le crépuscule.

— Vous avez lu *Finnegans Wake* ? s'étonna-t-il.

— J'ai vu le film. Quatre fois. J'aime Hazeltine. À mon avis, c'est le plus grand metteur en scène vivant.

— Je l'ai eu comme invité à mon show. Voulez-vous savoir ce qu'il est dans la vie réelle ?

— Non.

— Il vaudrait peut-être mieux que vous le sachiez.

— Non, répéta-t-elle en secouant la tête, un ton plus haut. Et je ne veux pas que vous me le disiez. D'accord ? Je crois ce que je veux croire. Vous, croyez ce que vous voulez. D'accord ?

— D'accord.

Il compatissait, ayant souvent pensé que la franchise était une vertu surestimée. Dans la plupart des cas, un mensonge dicté par la compassion était plus efficace et plus miséricordieux. Surtout entre les hommes et les femmes. En fait, chaque fois qu'une femme était impliquée.

Certes, Kathy n'était pas à proprement parler une femme, mais une adolescente. Aussi, ce genre de mensonge était-il encore plus nécessaire.

— C'est un érudit et un artiste, dit-il.

— Vraiment ?

Elle le regarda avec espoir.

— Oui.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Alors vous croyez, dit-il, sautant sur l'occasion, que j'ai connu Michael Hazeltine, le plus grand metteur en scène vivant, vous l'avez dit vous-même. Ainsi, vous croyez que je suis un six…

Il s'interrompit. Il n'avait pas eu l'intention de prononcer ces mots.

— Un six ? répéta Kathy en plissant le front comme si elle fouillait dans ses souvenirs. J'ai lu quelque chose là-dessus dans *Time*. Ne sont-ils pas tous morts à présent ? Le gouvernement ne les a-t-il pas tous rassemblés et exécutés après que leur chef… comment s'appelait-il déjà ? Teagarden… Oui, c'est bien ça… Willard Teagarden eut essayé de… comment dit-on ?… fomenter un coup d'État contre les nats fédéraux ? Il tenta de les dissoudre en tant qu'organisation paramutuelle illégale…

— Paramilitaire, rectifia Jason.

— Vous vous moquez absolument de ce que je raconte.

— Pas du tout.

Il était sincère. Il attendit. Comme Kathy gardait le silence, il s'écria :

— Terminez donc ce que vous disiez !

— Je crois, reprit Kathy, que ce sont les sept qui ont fait avorter l'affaire.

Les sept… C'était la première fois de sa vie que Jason entendait parler d'eux et rien n'aurait pu le stupéfier davantage. Heureusement que j'ai commis ce lapsus, se dit-il. Maintenant, j'ai vraiment appris quelque chose. Enfin… dans ce labyrinthe de confusions et de demi-réalité.

Une petite section du mur s'entrouvrit en grinçant et un chat noir et blanc, tout jeune, entra. Kathy, radieuse, le prit aussitôt dans ses bras.

— La philosophie de Dinman, dit Jason. Le chat médiateur.

C'était un concept qu'il connaissait bien. Il avait présenté Dinman aux téléspectateurs lors de l'un de ses shows spéciaux de l'automne.

— Non, je l'aime, c'est tout, répliqua Kathy, les yeux brillants, en lui présentant le chaton pour qu'il le regarde.

Jason caressa la tête de l'animal.

— Mais vous êtes persuadée que si une personne possède un animal, ça augmente son empathie.

— Fichez-moi la paix ! s'écria Kathy en pressant le chat contre son cou, comme fait une gamine de cinq ans avec son premier animal. Le fétiche de la classe : le cochon d'Inde communautaire. Il s'appelle Domenico.

— En l'honneur de Domenico Scarlatti ?

— Non, d'après le marché Domenico, en bas de la rue. Nous sommes passés devant en venant. Quand j'habite l'Appartement Mineur – cette chambre –, c'est là que je fais mes courses. Domenico Scarlatti, ce n'est pas un musicien ? Je crois avoir entendu parler de lui.

— C'est le professeur d'anglais du lycée Abraham-Lincoln.

— Oh !

Elle secoua distraitement le menton tout en berçant son chat.

— Je me moque de vous et c'est moche, dit Jason. Pardonnez-moi.

Elle le considéra d'un air grave et murmura :

— Je ne m'en serais pas rendu compte.

— C'est justement pour ça que c'est moche.

— Pourquoi ? Si je ne m'en rends pas compte ? Je veux dire, cela signifie que je ne suis qu'une gourde. N'est-ce pas ?

— Pas du tout. Vous êtes inexpérimentée, simplement. (Il calcula approximativement la différence d'âge.) Je suis deux fois plus vieux que vous et, depuis dix ans, j'ai eu l'occasion de coudoyer les célébrités les plus illustres de la Terre. De plus…

— De plus, vous êtes un six.

Elle n'avait pas oublié son lapsus. Bien sûr que non. Il pouvait lui raconter trente-six mille choses dont elle ne garderait plus aucun souvenir dix minutes plus tard, à l'exception du seul vrai lapsus. Ainsi va le monde. Il avait fini par se faire une raison en son temps. C'était l'apanage de l'âge qu'il avait, pas de celui de Kathy.

— Qu'est-ce que Domenico représente pour vous ? demanda-t-il, changeant de sujet (sans beaucoup de finesse, il en avait conscience, mais il continua). Qu'est-ce qu'il vous apporte que les êtres humains ne vous apportent pas ?

Elle fronça les sourcils, la mine songeuse.

— Il est toujours occupé, il a toujours quelque chose à faire. Poursuivre un cafard, par exemple. Il sait attraper les mouches à merveille. Il les mange avant qu'elles s'envolent. (Elle lui sourit gentiment.) Et je n'ai pas à me demander si je dois ou non le dénoncer à M. McNulty. M. McNulty est mon contact pol. Je lui donne les récepteurs correspondant aux micro-émetteurs… Les petits points que je vous ai montrés.

— Il vous paye ?

Elle fit signe que oui.

— Et pourtant, vous vivez comme ça ?

— Je… (La réponse eut du mal à sortir.) Je n'ai pas beaucoup de clients.

— Ne dites pas de bêtises. Vous vous défendez bien. Je vous ai regardée travailler. Vous avez de l'expérience.

— Disons un certain talent.

— Peut-être, mais un talent que vous avez développé.

— D'accord. Tout ce que je gagne va dans l'appartement que j'ai en ville. Mon Appartement Majeur.

Elle grinça des dents, n'appréciant pas d'être ainsi bousculée.

— Non.

Jason n'en croyait pas un mot.

— Mon mari est vivant, reprit Kathy après un silence. Il est dans un camp de travail en Alaska. J'essaye de l'en faire sortir en donnant des renseignements à M. McNulty. Dans un an… (Elle haussa les épaules. À présent, son expression était maussade. Introvertie.) Il m'a dit que Jack pourrait être libéré. Qu'il rentrerait.

Et tu envoies les autres dans les camps pour récupérer ton mari, songea Jason en son for intérieur. Le marché policier typique. C'est probablement la vérité.

— C'est tout bénéfice pour la police, fit-il tout haut. Ils relâchent un homme en échange de… À combien de types avez-vous collé des mouchards ? Quelques dizaines ? Quelques centaines ?

Elle réfléchit avant de répondre.

— Dans les cent cinquante.

— C'est mal.

— Vous croyez ? (Elle lui décocha un regard craintif en serrant très fort Domenico contre sa poitrine plate. Et puis, petit à petit, la colère s'empara d'elle. Cela se voyait sur sa physionomie, à la façon dont elle écrasait le chat contre sa cage thoracique.) Je m'en fous ! s'exclama-t-elle sur un ton farouche en secouant la tête. J'aime Jack et il m'aime. Il m'écrit tout le temps.

— De fausses lettres fabriquées par des gens à la solde des pols, lança-t-il avec cruauté.

Des larmes jaillirent des yeux de Kathy en quantité considérable, brouillant son regard.

— Vous croyez ? Il y a des moments où je le pense, moi aussi. Vous voulez les voir ? Est-ce que vous pourriez vous rendre compte si ce sont des faux ou pas ?

— Elles sont probablement authentiques. Il est à la fois plus économique et plus simple de le garder vivant et de le laisser écrire lui-même.

Comme il l'espérait, ces paroles apaisèrent Kathy dont les larmes se tarirent.

— Je n'avais pas pensé à ça.

Elle opina, mais son sourire ne revenait pas. Le regard pensif, l'air perdue, elle continuait de bercer le chaton noir et blanc. Jason reprit, plus prudemment cette fois :

— Si votre mari est vivant, croyez-vous que ce soit bien de

coucher avec d'autres hommes… comme moi ?

— Parfaitement ! Jack n'a jamais soulevé d'objections, même avant son arrestation. Et je suis sûre que, même maintenant, il n'y verrait pas davantage d'inconvénient. D'ailleurs, il m'a écrit à ce sujet. Il doit y avoir… voyons… six mois, peut-être. Je pourrais retrouver la lettre. Je les ai toutes microfilmées à l'atelier.

— Pourquoi ?

— Quelquefois, je les projette à mes clients. Afin qu'ils comprennent plus tard pour quelle raison je fais ce que je fais.

Cette fois, Jason ne savait plus ni ce qu'il éprouvait envers elle, ni ce qu'il aurait dû éprouver. Progressivement, au fil des années, elle s'était laissé embringuer dans un engrenage et la situation était devenue, maintenant, inextricable. Il ne voyait pas comment elle pourrait s'en sortir. Cela durait depuis trop longtemps. La règle était devenue immuable, et les graines du mal avaient germé.

— Vous ne pouvez plus faire marche arrière, dit-il. (C'était l'évidence et il savait qu'elle en était consciente.) Écoutez, continua-t-il d'une voix douce en la prenant par l'épaule (mais, comme tout à l'heure, elle se rétracta). Dites-leur que vous voulez qu'il soit immédiatement libéré et que vous ne vendrez plus personne.

— Si je leur disais, est-ce qu'ils le relâcheraient ?

— Essayez toujours.

Cela ne pourrait certainement faire aucun mal. Mais… il pouvait imaginer M. McNulty, l'air avec lequel il la regarderait. Elle était incapable de lui faire face. Personne n'est capable de faire face aux McNulty de ce monde. Sauf si quelque chose tourne étrangement de travers.

— Savez-vous ce que vous êtes ? fit Kathy. Quelqu'un de très bon. Vous comprenez ?

Jason haussa les épaules. Comme la plupart des vérités, c'était une question de point de vue. Peut-être était-il bon. Dans les circonstances présentes, tout au moins. Dans d'autres, il en allait différemment. Mais cela, Kathy l'ignorait.

— Asseyez-vous, caressez votre chat, buvez votre verre et ne pensez à rien. Contentez-vous d'être. Est-ce que vous pouvez ? Videz votre esprit un moment. Essayez.

Il alla lui chercher une chaise et elle s'assit docilement.

— Je fais cela tout le temps, dit-elle d'une voix creuse et terne.

— Mais négativement. Faites-le positivement.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans un but réel, pas seulement pour éviter d'avoir à affronter des vérités désagréables. Faites-le parce que vous aimez votre mari et que vous voulez qu'il revienne. Vous voulez que tout soit comme avant.

— Oui. Mais maintenant, je vous ai rencontré.

— Ce qui signifie ?

Jason y allait prudemment. La réaction de Kathy l'intriguait.

— Vous avez plus de magnétisme que Jack. Il est magnétique mais vous l'êtes beaucoup, beaucoup plus. Maintenant que je vous connais, peut-être que je ne pourrai plus aimer vraiment Jack. Mais vous ne pensez pas qu'on puisse aimer deux personnes également mais de façon différente ? Mon groupe thérapeutique dit que non, que je dois choisir, que c'est là un des aspects fondamentaux de la vie. Ce n'est pas la première fois, vous savez. J'ai rencontré plusieurs hommes plus magnétiques que Jack, mais aucun ne l'était autant que vous. À présent, je ne sais vraiment que faire. C'est très difficile de prendre une décision dans ce domaine, parce qu'on ne peut en parler à personne, personne ne comprend. On est livré à soi-même et il arrive parfois qu'on se trompe. Tenez… supposez que je vous préfère à Jack, qu'il revienne et que ça me laisse parfaitement froide. Que se passerait-il ? Quels seraient ses sentiments ? C'est important, mais les miens aussi sont importants. Si je vous préfère à lui, vous ou quelqu'un comme vous, il faudra que j'aille jusqu'au bout, comme notre groupe thérapeutique le dit. Vous savez que j'ai passé huit semaines dans une clinique psychiatrique ? L'Institut de Relations et d'Hygiène Mentale de Morningside, à Atherton. Ce sont mes parents qui ont payé. Ça leur a coûté une fortune parce que, je ne sais trop pourquoi, nous n'avions droit ni à l'assistance municipale, ni à l'aide fédérale. En tout cas j'ai appris des tas de choses sur mon propre compte et je me suis fait plein d'amis, là-bas. C'est à Morningside que j'ai rencontré la plupart des gens que je connais vraiment. Évidemment, au début, j'avais l'impression que c'étaient des personnes illustres comme Mickey Quinn ou Arlene Howe. Vous savez – des vedettes comme vous.

— Je connais Quinn et Howe. Vous n'avez pas perdu grand-chose.

Elle le dévisagea.

— Peut-être que vous n'êtes pas une célébrité. Peut-être que je suis retombée dans ma période hallucinatoire. On m'a prévenue que ça se produirait probablement. Tôt ou tard.

— Dans ce cas, je serais une de vos hallucinations. Essayez avec plus de force. Je ne me sens pas entièrement réel.

Elle éclata de rire, mais son humeur demeurait sombre.

— Ce serait drôle si je vous avais fabriqué, comme vous le dites. Alors, si je guérissais totalement, vous disparaîtriez.

— Non, je ne disparaîtrais pas, mais je cesserais d'être une célébrité.

— Vous avez déjà cessé. (Elle leva la tête et le considéra placidement.) C'est peut-être ça. Une célébrité dont personne n'a

jamais entendu parler. Je vous ai fabriqué, vous êtes un produit de mon imagination hallucinée et je suis en train de recouvrer mon équilibre mental.

— C'est une conception solipsiste de l'univers…

— Ne commencez pas. Vous savez que je n'ai pas la moindre idée de ce que veulent dire ces grands mots. Qui croyez-vous que je sois ? Je ne suis pas une personne illustre et puissante comme vous. Je suis seulement quelqu'un qui fait un travail terrible, odieux, qui envoie les gens en prison parce que j'aime plus Jack que tout le reste de l'humanité. Écoutez-moi… (Son ton s'était fait énergique et tranchant.) La seule chose qui m'a permis de guérir, c'était que j'aimais plus Jack que Mickey Quinn. Vous comprenez, je pensais que ce garçon qu'on appelait David était en réalité Mickey Quinn, que c'était un grand secret… Mickey Quinn avait perdu la raison, il était venu à la clinique pour être remis en état et personne ne devait le savoir parce que cela aurait détruit son image. Aussi prétendait-il s'appeler David. Mais moi, je savais. Ou, plus exactement, je croyais savoir. Et le Dr Scott disait qu'il fallait que je choisisse entre Jack et David ou entre Jack et Mickey Quinn puisque je croyais que c'était Mickey Quinn. J'ai choisi Jack. Et j'en suis sortie. Peut-être… (Elle agita la main. Son menton tremblait.) Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi il faut absolument que je croie que Jack compte plus que n'importe quoi, que n'importe qui… que des foules de n'importe qui. Vous comprenez ?

Il comprenait. Il acquiesça.

— Même des hommes comme vous, plus magnétiques que lui, ne peuvent m'arracher à Jack.

— Ce n'est nullement dans mes intentions.

Jason estimait politique de donner cette précision.

— Mais si ! À un certain niveau, c'est ce que vous voulez. C'est une compétition.

— Pour moi, vous n'êtes qu'une petite fille habitant une petite pièce dans une petite maison. Le monde entier m'appartient. Le monde et tous ses habitants.

— Sauf si vous êtes dans un camp de travail.

Jason fut bien obligé d'en convenir. Kathy avait la manie exaspérante d'enclouer les canons de la rhétorique.

— Vous commencez à comprendre un peu, n'est-ce pas ? À propos de Jack et de moi… pourquoi je peux coucher avec vous sans lui faire du tort pour autant. N'est-ce pas ? À Morningside, je voulais coucher avec David, mais Jack a compris. Il savait que j'étais obligée de le faire. Auriez-vous compris, vous ?

— Si vous étiez psychotique…

— Non, pas pour ça. Parce que mon destin était de coucher avec

Mickey Quinn. Il fallait en passer par là. J'accomplissais mon rôle cosmique. Vous comprenez ?

— Bien sûr, murmura Jason.

Kathy contempla son verre.

— Je crois que je suis ivre. Vous aviez raison, il est trop tôt pour boire ça. (Elle posa le verre à moitié vide.) Jack a compris. En tout cas, il me l'a dit. M'aurait-il menti ? Pour ne pas me perdre ? Parce que si je n'avais pas eu à choisir entre lui et Mickey Quinn… (Elle ménagea une pause.) Mais j'ai choisi Jack. Je le choisirai toujours. Pourtant, il fallait quand même que je couche avec David. Je veux dire avec Mickey Quinn.

Je suis tombé dans les pattes d'une créature particulièrement compliquée et détraquée, songea Jason Taverner. Autant et même plus qu'Heather Hart. Pire que tout ce que j'ai pu rencontrer en quarante-deux ans. Bon Dieu ! pensa-t-il avec pessimisme. Mais comment me défaire d'elle sans risquer de mettre la puce à l'oreille de M. McNulty ? Bon Dieu ! Peut-être que je n'y arriverai pas. Peut-être qu'elle s'amusera avec moi jusqu'à ce qu'elle en ait assez et qu'elle appellera alors les pols. Et je serai fait comme un rat.

— Vous ne croyez pas, dit-il à haute voix, qu'en quarante-deux ans et plus, j'ai eu l'occasion d'apprendre le fin mot de l'histoire ?

— C'est de moi que vous parlez ? fit-elle vivement.

Il acquiesça.

— Vous pensez que quand vous aurez couché avec moi, je vous balancerai aux pols ?

Pour l'heure, il n'était pas encore arrivé précisément à cette conclusion mais c'était l'idée générale. Aussi répondit-il avec circonspection :

— Je précise que vous avez appris à votre façon ingénue et innocente d'adolescente à utiliser les gens, ce qui, à mon sens, est très mal. Et une fois qu'on commence, on ne peut plus s'arrêter. Vous ne savez même pas ce que vous faites.

— Je ne vous dénoncerai jamais. Je vous aime.

— Il n'y a même pas cinq heures que nous nous connaissons.

— Mais je sais toujours quand j'aime.

Son timbre et son expression étaient énergiques et on ne peut plus solennels.

— Vous ne savez même pas qui je suis au juste.

— C'est vrai pour n'importe qui.

L'argument était irréfutable. Aussi Jason changea-t-il de tactique :

— Voyez-vous, vous êtes une curieuse combinaison de romantique naïve et… (Il s'interrompit. Le mot « perfide » lui était venu à l'esprit, mais il le repoussa…) et de calculatrice, de subtile manipulatrice.

Tu es une prostituée de l'esprit, continua-t-il en pensée. Et c'est ton esprit qui se prostitue devant n'importe qui et plus encore, bien que ton moi ne le reconnaîtrait jamais. Si tu l'admettais, tu dirais qu'on t'y a obligée. Oui, mais qui t'y a obligée ? Jack ? David ? Non, toi-même. Parce que tu veux deux hommes en même temps – et que tu les as. Pauvre Jack ! Pauvre malheureux qui pioche la merde dans un camp de travail d'Alaska dans l'attente que cette môme tordue te sauve la mise. Il faut que tu aies du souffle !

Ce soir-là, il dîna sans conviction avec Kathy dans une pizzeria du bloc voisin. Elle paraissait vaguement connaître le patron et les garçons. En tout cas, ils la saluèrent et elle leur répondit d'un air distrait comme si elle ne les entendait que d'une oreille ou, pensa Jason, comme si elle ne savait pas très bien qui elle était. Petite fille, où as-tu donc la tête ?

— Les lasagnes sont très bonnes, dit Kathy sans même regarder le menu.

À présent, elle semblait être très loin et s'éloignait toujours davantage de seconde en seconde. Jason sentait venir la crise mais, ne connaissant pas suffisamment sa compagne, il n'avait pas la moindre idée de la forme qu'elle prendrait. Et cela ne lui plaisait pas du tout.

— Quand vous perdez les pédales, que faites-vous ? demanda-t-il à Kathy à brûle-pourpoint dans l'espoir de la prendre au dépourvu.

— Oh ! Je me jette par terre et je hurle, répondit-elle d'une voix sans timbre. Ou bien je flanque des coups de pied à tous ceux qui essayent de m'arrêter, à tous ceux qui portent atteinte à ma liberté.

— Vous avez l'impression que c'est ce qui va se produire ?

Elle leva les yeux.

— Oui. (Son visage s'était transformé en un masque crispé et tourmenté, mais ses yeux étaient absolument secs. Cette fois, il n'y aurait pas de larmes.) Je n'ai pas pris mon médicament. Théoriquement, je dois avaler vingt milligrammes d'actozine par jour.

— Pourquoi ne le prenez-vous pas ?

Ils ne le prenaient jamais. Ce n'était pas la première fois qu'il constatait cette anomalie.

— Cela m'abrutit l'esprit, expliqua-t-elle en se caressant le nez de l'index comme s'il s'agissait d'un rituel complexe qu'il fallait accomplir avec une rigoureuse perfection.

— Mais s'il…

— Ils ne peuvent pas me trafiquer l'esprit, coupa Kathy. Je ne vais pas me laisser faire par les TE. Savez-vous ce qu'est un TE ?

— Vous venez de le dire. (Il parlait avec calme et lenteur, fixant toujours son attention sur elle… comme pour tâcher de la retenir et l'empêcher de divaguer.)

Les assiettes arrivèrent. Les pâtes étaient atroces.

— Est-ce que ce n'est pas merveilleusement et authentiquement italien ? s'enquit Kathy tout en enroulant avec dextérité les spaghetti sur sa fourchette.

— En effet, répondit Jason, la tête ailleurs.

— Vous pensez que je vais craquer et vous ne voulez pas être concerné.

— C'est exact.

— Eh bien, partez.

— Je… (Il hésita.) Vous m'êtes sympathique. Je veux être sûr que vous n'aurez pas de problèmes.

C'était un mensonge bénin, un de ceux qu'il approuvait. C'était préférable que de dire : parce que si je m'en vais, vingt secondes plus tard vous serez en train de téléphoner à M. McNulty. Ce qui était, en fait, sa conviction intime.

— Il n'y aura pas de problème. Ils me reconduiront chez moi.

D'un geste vague, elle désigna l'ensemble du restaurant, les clients, les garçons, la caissière, le cuisinier qui étouffait dans la cuisine surchauffée et mal ventilée, l'ivrogne installé au bar qui jouait avec son verre de bière Olympia.

— Vous ne prenez pas vos responsabilités, dit Jason après mûre réflexion, raisonnablement certain de faire ce qu'il fallait faire.

— Envers qui ? Je ne prends pas la responsabilité de votre vie, si c'est à cela que vous pensez. Ça, c'est votre affaire. Je n'ai pas à porter ce fardeau à votre place.

— Je parle de votre responsabilité en ce qui concerne les conséquences de vos actes sur autrui. Moralement, éthiquement, vous êtes à la dérive. Vous abordez ici ou là, puis vous replongez. Comme si de rien n'était. Abandonnant aux autres le soin de réparer les dégâts.

Dressant le cou, elle le regarda dans le blanc des yeux.

— Je vous ai causé du tort ? Je vous ai sauvé des pols – voilà ce que j'ai fait pour vous. Je n'aurais pas dû ?

Elle avait haussé le ton et le fouaillait impitoyablement d'un regard qui ne cillait pas, sa fourchette enrobée de spaghetti à la main.

Jason soupira. Il n'y avait rien à faire.

— Non, vous n'avez pas eu tort. Merci. Je vous suis reconnaissant.

En prononçant ces mots, il éprouva une haine incontrôlable à son égard. Pour l'avoir piégé de cette façon. Une mominette de dix-neuf ans, une ordinaire, prenant dans ses filets un six adulte… c'était tellement improbable que c'en était absurde et une partie de lui-même avait envie de s'esclaffer. Mais une partie seulement.

— Est-ce que vous réagissez à ma chaleur humaine ? lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Vous sentez mon amour qui se projette vers vous, n'est-ce pas ?

Écoutez… On l'entend presque. (Elle écouta attentivement.) Mon amour croît et c'est une tendre plante.

Jason fit signe au garçon et lui demanda avec brusquerie :

— Qu'est-ce que vous avez ? Seulement de la bière et du vin ?

— De l'herbe aussi, monsieur. Acapulco Gold, qualité extra. Et du très bon haschich.

— Mais pas d'alcool dur ?

— Non, monsieur.

D'un geste, Jason congédia le garçon.

— Vous le traitez comme un domestique.

— Ouais.

Il exhala un grognement, ferma les yeux et se frotta l'arête du nez. À tant faire, autant aller jusqu'au bout, maintenant. Somme toute, il avait réussi à provoquer son courroux.

— C'est un loufiat miteux et ce restaurant est une boîte miteuse. Partons.

— C'est dont ça, être une célébrité ? laissa tomber Kathy d'une voix amère. Je comprends. (Elle reposa doucement sa fourchette.)

— Qu'est-ce que vous croyez comprendre ? explosa-t-il. (Cette fois, c'en était fini de jouer les conciliateurs. Définitivement. Il se leva et mit son manteau.) Je pars.

— Oh mon Dieu ! murmura Kathy en fermant les yeux. (Sa bouche tordue formait un trou béant.) Oh, mon Dieu ! Non. Qu'avez-vous fait ? Savez-vous ce que vous avez fait ? Comprenez-vous vraiment ? Est-ce que vous vous rendez compte ?

Et subitement, les paupières toujours closes, les poings serrés, elle baissa la tête et se mit à hurler.

Jamais Jason n'avait entendu de tels cris ; il resta paralysé sur place. Ces hurlements, ce visage noué et défait… il en était tout assourdi, hébété. Ce sont des cris de psychotique, se dit-il. Issus de l'inconscient atavique. Du tréfonds de l'entité collective, par-delà la personne.

De le savoir n'arrangeait rien.

Le patron et deux garçons se précipitèrent, leurs menus encore à la main. Bizarrement, Jason enregistrait les détails. C'était comme si tout s'était figé, pétrifié avec ces cris. Les dîneurs levant leurs fourchettes, baissant leurs cuillers, mâchonnant. Tout s'était arrêté et il n'y avait plus que ce bruit affreux, horrible.

Et elle articulait des mots. Des mots orduriers, d'arrière-cour. Des mots brefs, destructeurs, qui injuriaient l'ensemble des clients, y compris Jason. Surtout lui.

Le patron, la moustache frémissante, fit signe aux garçons qui prirent Kathy à bras-le-corps, la soulevèrent par les épaules, puis, avec l'aval du chef, la traînèrent d'un bout à l'autre du restaurant et la

déposèrent dans la rue.

Jason régla l'addition et se précipita au-dehors.

Mais le patron l'arrêta devant la porte, la main tendue.

— Trois cents dollars, dit-il.

— Pourquoi ? Pour l'avoir éjectée ?

— Pour ne pas appeler les pols.

La mine sinistre, Jason paya.

Les serveurs avaient allongé Kathy par terre au bord du trottoir. Maintenant, elle était muette. Les yeux cachés derrière sa main, elle oscillait d'avant en arrière en remuant silencieusement les lèvres. Les garçons la surveillaient, essayant manifestement de deviner si elle créerait d'autres scandales. Finalement, leur décision une fois prise, ils réintégrèrent en vitesse l'établissement, abandonnant Jason Taverner et Kathy sous l'enseigne au néon blanche et rouge.

Jason se mit à genoux. Cette fois, quand il posa la main sur l'épaule de Kathy, elle ne se rétracta pas.

— Je suis désolé, dit-il (et il était sincère), d'avoir agi comme une brute.

Je t'ai accusée de bluffer, mais tu ne bluffais pas. D'accord. Tu as gagné. Je capitule. À partir de maintenant, ce sera comme tu voudras. À toi de choisir. Mais vite, pour l'amour du ciel ! Qu'on en finisse le plus rapidement possible.

Son intuition lui soufflait que cela ne tarderait pas.

5

Ensemble, main dans la main, ils déambulèrent dans les rues crépusculaires, passant devant les flaques de couleur dégoulinantes, scintillantes, flamboyantes, projetées par les enseignes lumineuses qui tourbillonnaient, palpitaient et clignotaient à qui mieux mieux. Ce type de quartier ne plaisait pas à Jason ; il en avait vu des millions pareils, disséminés sur toute la planète. C'était ce décor qu'il avait fui dans sa jeunesse, utilisant sa sixité comme moyen de s'en sortir. Et voilà qu'il y était revenu.

Il n'avait rien contre les gens. Ils étaient piégés, les ordinaires, malgré eux, et obligés de rester. Ils n'avaient pas inventé le système. Ils ne l'aimaient pas. Ils le supportaient alors que Jason avait pu s'en arracher. En réalité, il avait mauvaise conscience en voyant ces visages lugubres, ces bouches tombantes au pli amer.

— Oui, dit enfin Kathy, je crois que je suis vraiment en train de tomber amoureuse de vous. Mais c'est votre faute. C'est à cause du puissant champ magnétique que vous irradiez. Saviez-vous que je le vois ?

— Bigre ! fit-il machinalement.

— Il est violet foncé et velouté, poursuivit-elle en lui étreignant la main – et ses doigts avaient une force surprenante. Il est très intense. Et vous, est-ce que vous distinguez mon aura magnétique ?

— Non.

— C'est étonnant. Pourtant, j'aurais cru.

Elle paraissait calme maintenant ; après l'épisode explosif des cris, s'ensuivait une stabilité relative. Presque une structure de personnalité pseudo-épileptoïde, diagnostiqua-t-il. En s'accumulant jour après jour…

Mais Kathy brisa le fil de sa pensée :

— Mon aura à moi est d'un rouge éclatant. La couleur de la passion.

— Je vous en félicite.

Elle fit halte et se retourna pour le scruter, pour déchiffrer son expression. Jason espéra que celle-ci était suffisamment opaque.

— Vous m'en voulez d'avoir perdu mon self-control ? s'enquit-elle.

— Non.

— On dirait que vous êtes en colère. Je suis sûre que vous m'en voulez. Je suppose que seul Jack est capable de comprendre. Et Mickey.

— Mickey Quinn, fit pensivement Jason.

— C'est quelqu'un de remarquable, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Il aurait pu lui en dire long sur Quinn, mais c'aurait été inutile. Elle ne voulait pas vraiment savoir. Elle croyait qu'elle comprenait.

Que crois-tu encore, petite fille ? Par exemple, que crois-tu savoir de moi ? Aussi peu que tu en sais sur Mickey Quinn, sur Arlene Howe et sur tous les autres qui, pour toi, n'ont pas d'existence réelle. Songe à ce que je pourrais te dire si tu étais capable de m'écouter un instant. Seulement, tu n'en es pas capable. Ce que tu apprendrais t'effraierait. D'ailleurs, tu sais déjà tout !

— Qu'est-ce que ça fait comme effet d'avoir couché avec tant de gens illustres ?

Kathy s'arrêta pile.

— Vous pensez que j'ai couché avec eux parce qu'ils étaient connus ? Vous me prenez pour une CV, une collectionneuse de vedettes ? Est-ce vraiment l'opinion que vous avez de moi ?

Un vrai papier tue-mouches ! Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, elle le coinçait. Impossible de la battre à ce jeu.

— Je pense que vous avez eu une vie intéressante. Que vous êtes une personne intéressante.

— Et importante, ajouta Kathy.

— Oui. Importante également. Par certains aspects, vous êtes la personne la plus importante que j'aie jamais rencontrée. C'est passionnant !

— C'est vrai ?

— Oui, répondit-il avec énergie.

D'ailleurs, en un sens et de façon plus ou moins confuse, c'était effectivement vrai. Personne, pas même Heather, n'avait jamais réussi à l'embobiner aussi parfaitement. Ce qu'il découvrait lui était intolérable et, pourtant, il lui était impossible de retirer son épingle du jeu. Comme si, assis aux commandes de son aéromobile spécial et unique, il se trouvait en face d'un feu simultanément rouge, vert et orange. Aucune réaction raisonnable n'était possible. À cause de l'irrationalité de Kathy. Terrible puissance de l'illogisme, des archétypes émergeant des sinistres profondeurs de l'inconscient collectif qui les soudait l'un à l'autre, ainsi que tous les autres. Un nœud qui ne pourrait être défait tant qu'ils vivraient.

Pas étonnant s'il y a des gens – et même beaucoup – qui souhaitent la mort.

— Vous voulez voir un cosmostern ?

— Pourquoi pas ?

— Ils en donnent un bon au ciné douze. Ça se passe sur une planète du système de Bételgeuse qui ressemble beaucoup à la planète de Tarberg… dans le système de Proxima, vous savez. Seulement, elle est habitée par les mignons d'une entité invisible…

— Je l'ai vu.

En fait, l'année précédente, Jeff Pomeroy, qui tenait le rôle du capitaine, avait été l'invité de son show. On avait même passé une courte séquence : l'habituelle bande-annonce, une visite des studios de Pomeroy. Jason n'avait pas apprécié et il n'apprécierait sans doute pas davantage aujourd'hui. En plus, il détestait Jeff Pomeroy, à la ville aussi bien qu'à l'écran.

— Et ce n'était vraiment pas bon ? lui demanda Kathy avec confiance.

— En ce qui me concerne, répondit-il, je considère que Jeff Pomeroy est une vraie plaie. Lui et ses semblables. Ses imitateurs.

— Il a fait un stage à Morningside. Je n'ai pas eu l'occasion de le connaître, mais il y était.

— Je veux bien le croire.

Et il le croyait à moitié.

— Savez-vous ce qu'il m'a dit un jour ?

— Le connaissant, je parie qu'il…

— Il a dit que j'étais la personne la plus docile qu'il ait jamais rencontrée. Intéressant, n'est-ce pas ? Pourtant, il m'avait vue lors d'une de mes transes mystiques – vous savez, quand je me couche par terre et que je crie –, n'empêche qu'il a dit ça. Je trouve que c'est une personne très intuitive. Vraiment. Pas vous ?

— Si.

— Alors on retourne dans ma chambre pour baiser comme des lapins ? plaida Kathy.

Jason grogna de stupéfaction. Avait-elle vraiment dit cela ? Il se retourna pour essayer de déchiffrer son expression, mais ils se trouvaient pour le moment dans une zone obscure entre deux enseignes. Bon Dieu ! il faut absolument que je me tire de là ! Que je trouve un moyen de regagner mon univers !

— Ma franchise vous choque ?

— Non, répondit-il avec tristesse. La franchise ne me choque jamais. Quand on est une célébrité, on doit être capable de l'accepter. (Surtout celle-là, songea-t-il.) Toutes les formes de franchise. La vôtre plus que toute autre.

— Quelle est ma forme de franchise ?

— C'est la franchise franche.

— Alors, vous me comprenez.

— Oui. Absolument.

— Et vous ne me regardez pas de haut ? Comme quelqu'un de rien du tout qui mériterait d'être mort ?

— Non, vous êtes quelqu'un de très important. Et de très honnête, aussi. Une des personnes les plus honnêtes et les plus directes qu'il m'a été donné de rencontrer dans mon existence. Je vous le dis comme je

le pense. Je vous le jure devant Dieu.

Elle lui tapota amicalement le bras.

— Ne vous emballez pas comme ça. Laissez venir les choses naturellement.

— Ça vient tout naturellement, je vous le garantis.

— Tant mieux.

Son ton était joyeux. De toute évidence, il lui avait mis du baume au cœur. Elle était sûre de lui. Et c'était de cela que dépendait la vie de Jason. Mais était-ce bien vrai ? Ne capitulait-il pas devant son raisonnement pathologique ? Pour le moment, il ne le savait vraiment pas.

— Écoutez, dit-il, hésitant. Je vais vous dire quelque chose et je veux que vous m'écoutiez attentivement. Votre place est dans un cabanon pour fous criminels.

Le manque de réaction de Kathy fut effrayant, terrifiant. Elle ne dit rien.

— Et je veux mettre le maximum de distance entre vous et moi, ajouta-t-il.

D'une secousse, il libéra sa main de la sienne, fit demi-tour et s'éloigna dans la direction opposée. Ignorant Kathy, il se perdit dans la foule des ordinaires qui piétinaient sur le triste trottoir éclaboussé de néon de ce quartier miteux.

Il songea : je me suis débarrassé d'elle et, ce faisant, j'ai probablement signé mon arrêt de mort.

Que faire, maintenant ? (Il s'immobilisa et regarda tout autour de lui.) Est-ce que je trimbale un microémetteur sur moi comme elle le prétend ? Est-ce que je me trahis à chaque pas que je fais ? Gai Gaétan m'a conseillé de me mettre en quête d'Heather Hart. Et tout le monde sait au pays de la télé que Gai Gaétan ne se trompe jamais.

Mais vivrai-je assez longtemps pour joindre Heather Hart ? Et si je ne la joins pas, si j'ai un mouchard sur moi, n'entraînerai-je pas simplement sa mort ? Telle une épidémie aveugle. Et si Al Bliss ne me connaît pas, si Bill Wolfer ne me connaît pas, pourquoi Heather me connaîtrait-elle ? Mais Heather est une six. Comme moi. La seule avec moi. Cela fera peut-être la différence. S'il y a une différence.

Avisant une cabine publique, il s'y engouffra, ferma la porte pour ne pas être gêné par le vacarme de la circulation et glissa un quinque d'or dans la fente.

Heather Hart avait plusieurs numéros secrets. Certains pour ses affaires, d'autres pour des amis personnels et un pour… autant le dire carrément, pour ses amants. Naturellement, Jason connaissait ce fameux numéro, étant donné ce qu'il avait été pour Heather, et était encore, espérait-il.

L'écran s'éclaira. D'après le flou de l'image, il conclut qu'Heather

prenait la communication sur le vidéophone de son mobile.

— Salut, dit-il.

— Oui diable êtes-vous ? demanda Heather en mettant sa main en visière pour mieux le voir.

Ses yeux verts scintillaient, ses cheveux roux flamboyaient.

— Jason.

— Je ne connais pas de Jason. Comment avez-vous eu ce numéro ? (Le ton était angoissé mais rude en même temps.) Débarrassez ma ligne ! (Elle faisait les gros yeux sur l'écran.) Qui vous a donné ce numéro ? Je veux son nom.

— C'est toi qui me l'as donné, il y a six mois quand il t'a été affecté. La plus privée de tes lignes privées. C'est bien comme cela que tu l'appelais ?

— Qui vous a raconté cela ?

— Toi. Nous étions à Madrid. Toi pour des repérages d'extérieurs, moi en congé pour six jours. J'habitais à huit cents mètres de ton hôtel. Tu venais me retrouver dans ta Rolls aéromobile tous les jours, à trois heures de l'après-midi. Vrai ou faux ?

— Vous êtes un journaliste ? demanda Heather d'une voix qui chevrotait.

— Non. Je suis ton chevalier servant numéro un.

— Mon quoi ?

— Ton amant.

— Vous êtes un fan ? Vous êtes un fan ! Un de ces fichus fans tordus. Si vous ne raccrochez pas, je vous tue.

Le son et l'image moururent ; Heather avait coupé.

Jason mit un autre quinque dans la fente et refit le numéro.

— Encore ce fan tordu, répondit Heather, qui paraissait calmée. (À moins que ce ne fût de la résignation ?)

— Tu as une fausse dent. Quand tu es avec un de tes amants, tu la fixes à sa place dans ta bouche avec une résine époxyde spéciale que tu achètes chez Harney. Mais, avec moi, tu l'enlèves parfois pour la mettre dans un verre avec de la mousse du Dr Sloom. C'est ton dentifrice préféré. Tu dis toujours qu'il te rappelle l'époque où le Bromo Seltzer était légal, et non pas vendu au marché noir et fabriqué dans un laboratoire clandestin à partir des trois bromures que Bromo Seltzer a cessé d'utiliser depuis…

Heather l'interrompit :

— Où avez-vous péché cette information ?

Ses traits étaient crispés, sa voix sèche et directe. Et ce ton, Jason le reconnaissait. C'était celui qu'Heather employait avec les gens qu'elle détestait.

— Ne prends pas ce ton avec moi ! s'exclama-t-il avec colère. Ta fausse dent est une molaire. Tu l'appelles Andy. Vrai ou faux ?

— Un fan tordu qui sait tout ça ! Seigneur ! Mon cauchemar le plus atroce se réalise ! Quel est le nom de votre club ? Combien a-t-il d'adhérents ? D'où venez-vous ? Et comment fichtre vous êtes-vous procuré ces détails personnels touchant à ma vie privée que vous n'avez pas le droit de connaître, pour commencer ? Je veux dire que ce que vous faites est illégal. C'est une atteinte à la liberté individuelle. Si vous m'appelez encore, je vous lance les pols aux trousses.

Elle tendit la main pour raccrocher.

— Je suis un six, dit Jason.

— Un quoi ? Un six quoi ? Vous avez six jambes ? C'est ça ? Ou, plus vraisemblablement, six têtes ?

— Tu es une six, toi aussi. C'est cela qui nous lie depuis tout ce temps.

— Je vais mourir ! s'écria Heather, livide. (Même à la lueur diffuse du plafonnier de l'aéromobile, Jason remarquait qu'elle avait blêmi.) Combien vous faut-il pour me laisser en paix ? J'ai toujours su qu'un jour un fan tordu finirait par…

— Arrête de me traiter de fan tordu ! hurla Jason, prêt à mordre.

Cela le rendait fou furieux. L'expression évoluait en lui quelque chose de définitif, peut-être un oiseau cloué à terre.

— Que voulez-vous ? s'enquit Heather.

— Te voir chez Altrocci.

— Parce que vous êtes au courant de ça aussi ? Le seul endroit où je puisse aller sans être souillée par des tarés qui veulent me faire signer des menus qui ne leur appartiennent même pas. (Elle soupira avec peine.) Eh bien, c'est fini. Je ne vous verrai ni chez Altrocci ni ailleurs. Disparaissez de ma vie ou vous aurez affaire à mes pols privés et…

— Tu n'as qu'un seul pol privé, coupa Jason. Il a soixante-deux ans et il s'appelle Fred. Il a commencé sa carrière comme tireur d'élite dans la Milice du comté d'Orange. Connu pour avoir descendu les trublions étudiants de l'Université Fullerton, État de Californie. Il se défendait bien en ce temps-là, mais, aujourd'hui, on n'a plus rien à craindre de lui.

— Vraiment ?

— Tiens, je vais te dire quelque chose et tu essayeras d'expliquer comment je le sais. Te rappelles-tu Constance Ellar ?

— Oui, cette starlette insignifiante qui ressemblait à une Barbie Doll, sauf qu'elle avait la tête trop petite et qu'elle était si soufflée qu'on aurait dit qu'on l'avait gonflée avec une cartouche de gaz carbonique ? (Elle fit la moue.) Une vraie gourde.

— Oui. Une vraie gourde. C'est le mot exact. Tu te rappelles ce que nous lui avons fait à mon émission ? Sa première apparition

planétaire, parce que j'avais été obligé de la prendre comme bouche-trou. Tu te rappelles ce qu'on lui a fait, toi et moi ?

Silence. Il continua :

— Pour nous faire une fleur, parce qu'on l'acceptait dans le show, son agent a été d'accord pour qu'elle fasse une pub pour un petit annonceur. Comme on était curieux de savoir de quoi il s'agissait, on a ouvert le paquet avant qu'elle n'arrive. C'était une crème pour s'épiler les poils des jambes. Bon Dieu, Heather, tu dois sûrement…

— J'écoute.

— Alors, on a substitué au tube de crème une bombe déodorante d'hygiène intime sans toucher au conducteur qui disait simplement : « Démonstration du produit, l'utilisatrice exprimant sa satisfaction », et puis on s'est esquivé en attendant la suite.

— Vraiment ?

— Miss Ellar a fini par se montrer. Elle est entrée dans sa loge, a ouvert le sac et… quand j'y repense, je ne peux pas m'empêcher de me marrer. Elle est venue me voir, sérieuse comme un pape, et m'a dit : « Monsieur Taverner, je suis désolée de vous ennuyer avec cela mais, pour effectuer cette démonstration, je vais être forcée d'ôter ma jupe et ma culotte. Devant la caméra. – Et alors ? ai-je fait. Quel est le problème ? – J'aurais besoin d'une petite table pour poser mes vêtements, m'a-t-elle répondu. Je ne peux pas les laisser tomber par terre. Ça ne ferait pas bien. Je veux dire, je vais me pulvériser ce truc dans le vagin devant soixante millions de téléspectateurs, et quand on fait ça, on ne peut pas flanquer ses vêtements par terre ; ce n'est pas élégant. » Et elle l'aurait vraiment fait à l'antenne, si Al Bliss n'avait pas…

— Cette anecdote est de très mauvais goût.

— Tu as quand même rigolé comme une bossue. Cette gourde dont c'était la première apparition sérieuse sur les écrans était prête à y aller. « Démonstration du produit, l'utilisatrice manifestant sa satisf… »

Heather raccrocha.

Comment lui faire comprendre ? se demanda-t-il en grinçant des dents si farouchement qu'il faillit faire sauter un de ses plombages en argent. Il avait horreur de cette sensation : mordre un bout de plombage. Détruire son corps, inutilement… Ne voit-elle donc pas que, si je sais tout d'elle, ça a une signification importante ? Qui pourrait en savoir autant ? Seulement quelqu'un qui a été physiquement très intime avec elle pendant un certain temps. C'était l'évidence. Il ne pouvait pas y avoir d'autre explication. Et pourtant, elle avait dressé des défenses qu'il ne parvenait pas à forcer. Alors que ça lui sautait aux yeux. Ses yeux de six.

Derechef, il enfonça une autre pièce et recomposa le numéro.

— C'est encore moi, dit-il, quand, enfin, Heather eut décroché son téléphone portatif. Encore un détail que je connais : tu es incapable de ne pas répondre à une sonnerie de téléphone. C'est pour cela que tu as dix numéros privés, chacun correspondant à un besoin bien précis.

— J'en ai trois. Ce qui prouve que vous ne savez pas tout.

— Je voulais seulement dire…

— Combien voulez-vous ?

— J'en ai ma claque pour aujourd'hui, dit-il avec sincérité. Il n'est pas question que tu m'achètes parce que ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je veux… Écoute-moi, Heather… Je veux savoir pourquoi personne ne me connaît. Toi, en particulier. Et puisque tu es une six, tu devrais être capable de m'expliquer. Te souviens-tu de moi ? Regarde l'écran. Regarde !

Elle le fixait, un sourcil en accent circonflexe.

— Vous êtes jeune mais pas trop. Vous êtes séduisant. Votre voix est autoritaire, et vous n'avez aucun scrupule à me faire tourner en bourrique. Vous ressemblez exactement à un fan tordu, vous parlez, vous agissez en conséquence. OK. Satisfait ?

— Je suis dans un sale pétrin.

Il était parfaitement irrationnel de lui faire cet aveu puisqu'elle n'avait pas le moindre souvenir de lui. Mais, au fil des années, il avait pris l'habitude de lui confier ses ennuis – et de prêter une oreille attentive aux siens – et l'habitude n'était pas morte, elle ne tenait aucun compte de la réalité présente, elle fonctionnait sur l'élan acquis.

— Vous m'en voyez navrée.

— Personne ne se souvient de moi. Et je n'ai pas de certificat de naissance. Je ne suis pas né. Jamais. Naturellement, et par la force des choses, je n'ai pas de papiers sauf un jeu de fausses cartes que j'ai acheté à une indicatrice pour la somme de deux mille dollars. Plus mille pour le contact. Je les ai sur moi mais un micro-émetteur y a peut-être été incorporé. Malgré tout, je suis obligé de les avoir en poche. Tu sais pourquoi : même quand on est tout en haut de l'échelle, il faut tenir compte de la société telle qu'elle est. Hier, j'avais trente millions d'admirateurs qui auraient hurlé comme des putois si un pol ou un nat avait seulement fait mine de lever la main sur moi. Aujourd'hui, je suis sous la menace du CTF.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Camp de travail forcé. (Il lui jetait les mots à la figure, dans l'espoir de la coincer et de la mettre au pied du mur.) La vicieuse petite salope s'est arrangée pour que je l'emmène dans je ne sais quel minable restaurant rital et là, alors, elle s'est mise à hurler. Des cris d'hystérique. Elle m'a avoué s'être évadée de Morningside. Ça m'a coûté trois cents dollars de mieux et maintenant, va-t'en savoir ! Il est probable qu'elle a lâché les pols et les nats à mes trousses. Si ça se

trouve, ils sont en train d'espionner notre conversation, ajouta-t-il en poussant habilement d'un cran l'apitoiement sur soi-même.

— Dieu du ciel ! piailla Heather.

Et elle raccrocha.

Jason n'avait plus de pièces. Aussi dut-il renoncer. Au fond, cette allusion aux écoutes avait été idiote. N'importe qui aurait aussitôt coupé. Je me suis pris dans ma propre toile. Toujours le vieux piège des mots. En plein au milieu. Soigneusement aplati des deux côtés, aussi. Comme un gros anus artificiel.

Il poussa la porte de la cabine et se retrouva sur le trottoir nocturne encombré. Juste ici, songea-t-il avec aigreur, au cœur de Ville-Zone, où fourmillaient les indics de police. Un cadre du tonnerre, comme dans ce spot classique sur les muffins que nous étudiions à l'école, se dit-il.

Ce serait drôle s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Seulement, c'est sur moi que c'est tombé. Parce que la souffrance est réelle, et la mort aussi, et qu'elles rôdent de jour et de nuit dans les coulisses. Prêtes à fondre à tout instant.

Dommage que je n'aie pas pu enregistrer notre conversation au téléphone, sans compter ce que nous nous sommes dit, Kathy et moi. En vidéocassette couleur et tridimensionnelle, cela aurait fait une bonne séquence quelque part en fin d'émission puisque nous sommes parfois un peu courts. Parfois ? Mon œil ! En général, toujours. Pour le restant de mes jours.

Il avait déjà son intro : « Que peut-il arriver à un individu, un honnête citoyen qui n'a jamais eu affaire aux pols, un homme qui, un beau jour, perd ses papiers d'identité et se trouve confronté… » Etc. Ses trente millions de téléspectateurs seraient suspendus à ses lèvres parce que c'était la crainte secrète de chacun d'eux. « Un homme invisible et qui ne serait pourtant que trop visible, enchaînerait-il. Légalement invisible mais illégalement ostensible. Qu'adviendrait-il de cet homme s'il ne pouvait pas remplacer… » Bla-bla-bla. Et *tutti quanti*. Merde ! Rien de ce qu'il avait dit, rien de ce qui était arrivé ne passerait à l'antenne. Alors, laissons tomber. Un paumé de plus, voilà tout. Beaucoup sont appelés mais peu sont élus. C'est ça, être un pro. C'est ainsi que je règle mes affaires, publiques et privées. Arrête les frais et fais-toi la malle quand il le faut. C'était une autocitation, datant des jours glorieux où sa première émission mondiale avait été relayée par satellite.

Il faut que je trouve un autre faussaire, un qui ne soit pas à la solde des pols et qui me fera un nouveau jeu complet de pièces d'identité. Sans micro-émetteurs. Et, évidemment, j'ai besoin d'une arme.

Il aurait dû y penser quand il s'était réveillé dans cette chambre

d'hôtel. Plusieurs années auparavant, lorsque le syndicat Reynolds s'était mis en tête de casser le show, il avait appris à tirer et ne sortait plus sans son pistolet, un Barber's Hoop portant à trois kilomètres et dont la trajectoire balistique demeurait stable jusqu'aux derniers trois cents mètres.

La « transe mystique de Kathy », sa crise de hurlements. Sur la bande-son, une voix d'homme mûr dirait avec les cris en fond sonore : « C'est cela être psychopathe. Être psychopathe, c'est souffrir au-delà de… » etc., bla-bla-bla. Il aspira une profonde goulée d'air nocturne et froid, frissonna et, les mains dans les poches de son pantalon, se mêla aux passagers à la dérive sur la mer du trottoir.

Pour se retrouver derrière une file de dix personnes attendant devant un barrage de contrôle volant. Un pol en uniforme gris flânochait derrière la queue, veillant à ce que personne ne fasse demi-tour.

— Vous ne passez pas, l'ami ? demanda-t-il à Jason qui, machinalement, faisait mine de s'esquiver.

— Mais si… bien sûr.

— Eh bien, tant mieux, répondit jovialement le policier. Parce qu'on est là depuis huit heures du matin et qu'on n'a pas encore notre quota.

6

Les deux pols malabars qui s'occupaient de l'homme précédant Jason s'exclamèrent à l'unisson :

— Il n'y a pas plus d'une heure qu'elles ont été fabriquées. Ce n'est pas encore sec. Regardez… l'encre bave à la chaleur. Allez !

Ils hochèrent la tête. Quatre autres pols patibulaires empoignèrent le suspect et l'enfournèrent dans un fourgon aéromobile lugubrement peint en noir et gris, les couleurs de la police.

— À vous, lança allègrement l'un des deux malabars à l'adresse de Jason. On va voir de quand datent les vôtres.

— Ça remonte à pas mal d'années.

Taverner tendit au flic son portefeuille contenant ses sept cartes d'identité.

— Tu vas me graphier les signatures, ordonna le gradé à son collègue. Histoire de voir si elles se superposent.

Kathy avait eu raison.

— Ça colle, dit le pol en reposant sa caméra administrative. Elles ne se superposent pas. Mais on dirait que la carte militaire avait un émet que l'on a effacé. Et avec beaucoup d'habileté, si c'est le cas. Il faut une loupe pour s'en apercevoir.

Il mit en place un agrandisseur portatif qu'il alluma. Son éclat blanc révélait les moindres détails des fausses cartes.

— Tu vois ?

— Quand vous avez été démobilisé, demanda le garde à Jason, vous rappelez-vous s'il y avait un point électronique sur cette carte ?

Les deux policiers scrutaient Taverner en attendant sa réponse.

Que dire ?

— Je ne sais pas. Je ne sais même pas ce qu'est un… (« Micro-émetteur » faillit lui échapper, mais il se reprit juste à temps, du moins l'espérait-il.) Ni à quoi ressemble un point électronique.

— C'est un point, mon vieux, l'informa le plus jeune. Vous écoutez, oui ou non ? Est-ce que vous êtes sous drogue ? Regarde ! Sa carte de drogue… Il y a un an qu'elle n'a pas été tamponnée.

— Ça prouve que ses papiers ne sont pas maquillés, intervint l'un des patibulaires. Il faudrait être dingue pour porter faussement une infraction sur une carte d'identité.

— Eh oui, fit Jason.

Le gradé reprit la parole :

— D'ailleurs, ça ne nous regarde pas. (Il rendit ses papiers à Jason.) C'est avec son inspecteur des drogues qu'il aura à s'expliquer. Passez. (Sans ménagements, il poussa Jason à l'aide de sa matraque, tout en tendant la main pour prendre les papiers du suivant.)

— C'est tout ? demanda Taverner aux malabars.

Il n'arrivait pas à y croire. Demeure impassible, s'exhorta-t-il. Continue ton chemin.

Il s'éloigna.

Kathy sortit du puits d'ombre d'un réverbère hors de service et le frôla. Il se figea à ce contact. L'impression de se transformer soudain en bloc de glace. Et l'onde de froid partait de son cœur.

— Que pensez-vous de moi, maintenant ? lui demanda-t-elle. Du travail que j'ai fait pour vous ?

— Ça a marché, répondit-il laconiquement.

— Bien que vous m'ayez insultée et abandonnée, je ne vous dénoncerai pas. Mais il faut que vous passiez la nuit avec moi comme vous me l'avez promis. Vous comprenez ?

Force était à Jason d'admirer la jeune femme. En s'embusquant à proximité du point de contrôle, elle avait eu de visu la preuve que les documents de sa fabrication avaient abusé les pols. Aussi, d'un seul coup, la situation s'était modifiée. À présent, Jason avait une dette envers elle. Il n'était plus une malheureuse victime.

Elle avait moralement des droits sur lui. D'abord, le bâton : la menace de le livrer aux pols. Ensuite la carotte : les fausses cartes parfaitement imitées. Il était possédé, c'était un fait, et il devait l'admettre. Vis-à-vis d'elle et de lui-même.

— N'importe comment, je vous aurais sorti de leurs pattes. (Elle tendit le bras et désigna du doigt un point précis de sa manche.) J'ai un écusson d'identification de la police. On ne le voit qu'à l'agrandisseur. De toute façon, je ne peux pas me faire rafler par erreur. J'aurais dit…

Il l'interrompit brutalement :

— Pas un mot de plus là-dessus. Je ne veux plus entendre parler de ça. (Il s'écarta d'elle mais elle fondit sur lui avec l'adresse d'un rapace.)

— Vous voulez qu'on retourne à mon petit appartement ?

— Cette chambre miteuse ?

Il songea : à Malibu, j'ai une maison flottante. Huit chambres à coucher, six salles de bains pivotantes et un living quadridimensionnel avec plafond à l'infini. Et je dois passer mon temps comme ça à cause de quelque chose que je ne comprends pas et qui échappe à mon contrôle. À fréquenter des bas quartiers marginaux, des gargotes minables, des ateliers et des studios encore plus minables. Suis-je puni pour quelque chose que j'ignore ou que je ne me rappelle pas ? Mais non, il n'y a pas de justice distributive. Je le sais depuis longtemps. On n'est ni puni pour le mal qu'on a fait, ni récompensé pour le bien qu'on a fait. Au bout du compte, tout s'annule. Je n'ai peut-être rien appris d'autre mais, ça, je l'ai appris.

— Devinez ce que j'achèterai demain en priorité quand je ferai les commissions ? lui demanda Kathy. Des mouches mortes. Savez-vous pourquoi ?

— C'est bourré de protéines.

— Oui, mais ce n'est pas pour cette raison. Je ne les achète pas pour moi mais pour Bill, ma tortue. Toutes les semaines, je lui en prends un sac.

— Je n'ai pas vu de tortue chez vous.

— Elle est dans mon grand appartement. Vous ne pensiez quand même pas vraiment que j'achetais des mouches mortes pour mon usage personnel, n'est-ce pas ?

— *De gustibus non disputendum est*, cita-t-il.

— Voyons voir… Question goûts, on ne discute pas. C'est ça ?

— C'est ça. Autrement dit, si vous voulez manger des mouches mortes, ne vous gênez pas, mangez-en.

— Bill en mange. Il aime. Ce n'est qu'une petite tortue verte… pas un gros machin. Avez-vous déjà vu comment les tortues gobent les mouches qui flottent sur l'eau ? Ça a beau être petit, c'est terrible. La mouche est là et, une fraction de seconde plus tard, glop ! Elle est dans la tortue. (Kathy éclata de rire.) En train de se faire digérer. Il y a une leçon à tirer de ça.

— Laquelle ? (Il anticipa sa réponse.) Que, quand vous donnez un coup de croc, vous prenez tout ou rien, jamais une partie. C'est bien ça ?

— C'est bien ça.

— Alors, qu'avez-vous attrapé ? Tout ou rien ?

— Je… je ne sais pas. Mais c'est une bonne question. Je n'ai pas Jack. Mais peut-être que je ne veux plus de lui. Il y a si longtemps, maintenant. Je suppose que j'ai encore besoin de lui. Mais j'ai encore davantage besoin de vous.

— Et moi qui croyais que vous pouviez aimer deux hommes à la fois !

— J'ai dit ça ? (Elle médita tout en marchant.) J'entendais par là que c'est l'idéal mais que, dans la vie réelle, on ne peut que se rapprocher de cet idéal. Vous comprenez ? Est-ce que vous suivez ma pensée ?

— Non seulement je la suis, mais je vois où elle mène. Tant que je serai là, vous abandonnerez temporairement Jack et vous retournerez psychologiquement à lui quand je n'y serai plus. C'est ce qui se passe chaque fois ?

— Je ne l'abandonne jamais, répliqua-t-elle sèchement.

Ils n'ouvrirent plus la bouche avant d'atteindre le vieil immeuble dont le toit se hérissait d'une forêt d'antennes de télévisions désaffectées. Kathy farfouilla dans son sac, sortit sa clé, déverrouilla la

porte de sa chambre.

Les lampes étaient allumées dans la pièce. Et un homme d'un certain âge, cheveux et costume gris, était assis sur le divan décrépit. Corpulent, mais d'une netteté immaculée. Les joues parfaitement rasées. Pas une égratignure, pas de couperose, pas la moindre dissonance. Impeccable et astiqué. Pas un seul cheveu hors de l'alignement.

— M. McNulty, annonça Kathy d'une voix chevrotante.

L'homme se leva et tendit la main droite à Jason qui, automatiquement, tendit la sienne.

— Non, laissa tomber McNulty. Je ne vous serre pas la main, je veux voir vos papiers. Ceux qu'elle vous a fabriqués. Montrez-les-moi.

Sans un mot – il n'y avait rien à dire –, Jason lui remit son portefeuille.

— Ce n'est pas vous qui les avez fabriqués, dit McNulty après les avoir brièvement examinés. Ou alors vous avez fait de sacrés progrès.

— J'ai quelques-unes de ces cartes depuis des années, fit Jason.

— Tiens donc ! (McNulty lui rendit son portefeuille.) Qui lui a collé le micro-émetteur ? demanda-t-il à Kathy. Vous ? Ou Ed ?

— Ed.

— Voyons un peu. (McNulty toisa Jason comme s'il prenait des mesures pour son cercueil.) Un homme dans la quarantaine, élégant, habillé moderne. Des chaussures de prix… en vrai cuir. N'est-ce pas, monsieur Taverner ?

— C'est de la vache.

— D'après vos papiers, vous êtes musicien. De quel instrument jouez-vous ?

— Je chante.

— Eh bien, chantez-nous quelque chose.

— Allez vous faire foutre !

Jason réussit à contrôler sa respiration. L'expression correspondait au fond de sa pensée. Ni plus ni moins. McNulty se tourna vers Kathy.

— On ne peut pas l'accuser de ne rien avoir dans le ventre. Vous lui avez dit qui je suis ?

— Oui. En partie.

— Vous lui avez parlé de Jack ? Sachez qu'il n'y a pas de Jack, monsieur Taverner. Elle est persuadée du contraire mais ce n'est qu'une illusion psychopathique. Son mari est mort il y a trois ans dans un accident d'aéromobile. Il n'a jamais été dans un camp de travail.

— Jack est toujours vivant ! s'écria Kathy.

— Vous voyez ? Elle s'est admirablement ajustée au monde extérieur, exception faite de cette idée fixe. Elle ne s'en débarrassera jamais. Ça lui est indispensable pour son équilibre. (Il haussa les

épaules.) C'est parfaitement inoffensif et ça l'aide à tenir le coup. C'est pourquoi nous n'avons pas cherché à la guérir de cette obsession en recourant à la psychiatrie.

Kathy s'était mise à pleurer. Silencieusement. De grosses larmes qui glissaient le long de ses joues et s'écrasaient sur son chemisier, constellé par-ci par-là de taches humides, en forme de ronds sombres.

— Il va falloir que j'aie une conversation avec Ed Pracim, reprit McNulty. Pour lui demander pourquoi il vous a collé ce micro-émetteur. C'est un intuitif. Il a dû avoir une inspiration. (Il parut réfléchir.) N'oubliez pas que les pièces d'identité que vous avez sur vous sont les reproductions de documents authentiques entreposés dans différentes banques centrales de données, disséminées un peu partout sur la terre. Ces reproductions sont satisfaisantes, mais il est possible que l'idée me vienne de vérifier les originaux. Espérons qu'ils sont en aussi bon ordre que vos repros.

— Mais c'est une procédure tout à fait exceptionnelle, protesta faiblement Kathy. Statistiquement…

— Dans le cas qui nous occupe, je pense que ça vaut la peine d'essayer.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons le sentiment que vous ne nous livrez pas tout le monde. Il y a une demi-heure, ce M. Taverner a passé sans difficulté un point de contrôle volant. Nous l'avons suivi grâce au microémetteur. Et ses papiers m'ont l'air corrects. Mais Ed dit que…

— Ed boit.

— Seulement, nous pouvons lui faire confiance. (McNulty sourit d'un sourire professionnel radieux qui illumina le galetas comme un rayon de soleil.) Ce qui n'est pas vraiment le cas avec vous.

Jason sortit sa carte de démobilisation et passa le doigt sur la petite photo de profil quadridimensionnelle qui glapit d'une voix ténue : « Qu'y a-t-il, vieille bique ? »

— Comment ce document aurait-il pu être truqué ? C'était mon timbre de voix il y a dix ans quand j'étais chez les nats.

— J'en doute. (McNulty consulta sa montre.) Est-ce que nous vous devons quelque chose, Miss Nelson ? Ou sommes-nous à jour pour cette semaine ?

— Nous sommes à jour, répondit-elle avec effort. (Et elle ajouta, chuchotant presque, sur un ton vacillant :) Quand Jack sera libéré, vous ne pourrez plus compter sur moi.

— Pour vous, il ne sortira jamais, répondit allègrement McNulty.

Il lança un clin d'œil à Jason qui le lui rendit en double exemplaire. Taverner comprenait McNulty. Cet homme utilisait les faiblesses d'autrui et c'est probablement auprès de lui que Kathy avait appris la technique de manipulation dont Jason avait été victime.

Auprès de lui et de ses bizarres et joviaux compagnons.

Il comprenait maintenant pourquoi Kathy était devenue ce qu'elle était. La trahison constituait son pain quotidien et refuser de trahir, ce qui avait été le cas en ce qui le concernait, était un miracle. Il ne pouvait que s'en émerveiller et en être vaguement reconnaissant à la jeune femme.

L'État est fondé sur la trahison, songea-t-il. Quand j'étais une célébrité, j'étais hors du coup. Maintenant, je suis comme tout le monde. Je dois faire face à ce à quoi tout le monde a toujours dû faire face. Et ce à quoi j'ai eu à faire face autrefois et que j'ai volontairement oublié. Parce qu'il était trop démoralisant de croire… À une époque, j'avais le choix et j'ai pu choisir de ne pas croire.

McNulty posa une main replète, mouchetée de points rouges, sur l'épaule de Jason.

— Suivez-moi.

— Où ça ?

Il se rendit compte qu'il se rétractait exactement comme Kathy le faisait quand il la touchait. Encore quelque chose que lui avaient appris les McNulty.

— Vous n'avez rien à lui reprocher ! s'écria la jeune femme d'une voix rauque en serrant les poings.

— Nous ne l'accusons pas, rétorqua aimablement McNulty. Je veux juste avoir ses empreintes digitales, ses empreintes vocales, ses empreintes plantaires et un électro-encéphalogramme. Vous êtes d'accord, monsieur Tavern ?

— Je serais désolé de reprendre un policier… (Jason s'interrompit devant le coup d'œil que Kathy lui lança pour le mettre en garde et enchaîna :)… dans l'exercice de ses fonctions. Aussi, je suis prêt à vous suivre.

Peut-être Kathy avait-elle raison. Peut-être que l'erreur que le pol avait commise en prononçant son nom pouvait être exploitée ? Comment le savoir ? L'avenir le dirait.

— Monsieur Tavern, répéta nonchalamment McNulty en poussant Jason vers la porte. Un nom qui évoque des idées de bière, de chaleur, de confort, n'est-ce pas ? (Jetant un coup d'œil à Kathy, il répéta :) N'est-ce pas ?

— M. Tavern est un homme chaleureux, dit-elle entre ses dents.

La porte se referma derrière eux et McNulty le guida dans le couloir jusqu'à l'escalier qui empestait l'oignon et le graillon. Jason Taverner se retrouva au poste 469, perdu au milieu d'une foule d'hommes et de femmes qui piétinaient confusément, attendant, qui de rentrer, qui de sortir, attendant qu'on les renseignât ou qu'on leur dît ce qu'il fallait faire. McNulty avait épinglé un badge de couleur sur son revers. Seuls Dieu et la police savaient ce qu'il signifiait.

Manifestement, il signifiait quelque chose. Un policier en tenue, installé derrière un comptoir qui allait d'un mur à l'autre, lui fit signe d'approcher.

— Bon… L'inspecteur McNulty a commencé à remplir votre formulaire J-2. Jason Tavern. Adresse : 2048 Vine Street.

Où McNulty avait-il déniché cette adresse ? Vine Street… Brusquement, Jason réalisa que c'était celle de Kathy. Il avait admis comme établi qu'ils habitaient ensemble. Surmené comme l'étaient tous les pols, il avait choisi la solution réclamant le moins d'efforts. C'était une loi naturelle : tout objet – ou toute créature vivante – prend toujours le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre. Jason Taverner remplit le reste du formulaire.

— Mettez votre main dans cette fente, dit alors le policier en lui désignant la machine anthropométrique.

Jason s'exécuta.

— Maintenant, enlevez une chaussure. La gauche ou la droite, à votre gré. Votre chaussette aussi. Vous pouvez vous asseoir là.

Une section du comptoir coulissa, démasquant un portillon et une chaise.

— Merci.

Jason s'assit.

Après la prise d'empreinte plantaire, on lui fit prononcer une phrase clé pour l'empreinte vocale. Il se rassit. On lui apposa des électrodes en différents points du crâne. Un mètre de gribouillages jaillit de l'appareil. C'était son électro-encéphalogramme. La séance était terminée.

McNulty surgit, tout sémillant. L'éclat cru de la lampe faisait ressortir le bleuté de sa mâchoire et de sa lèvre supérieure.

— Où en sommes-nous en ce qui concerne M. Tavern ? demanda-t-il.

— Tout est en ordre. Nous sommes prêts à procéder à la recherche des antécédents.

— Bien. Je reste pour voir ce qui va sortir.

Le policier introduisit le formulaire qu'avait rempli Jason dans une fente, pianota sur des touches à lettres. Toutes vertes, remarqua machinalement Taverner. Et c'étaient des majuscules.

L'espèce d'entonnoir installé à l'extrémité du comptoir cracha une photocopie qui tomba dans une corbeille métallique. Le policier s'en saisit et lut :

— « Jason Tavern. Né à Kememmer, Wyoming. Trente-neuf ans. Mécanicien spécialiste des moteurs diesels. » (Il examina la photo.) Cette photo remonte à quinze ans.

— Pas d'antécédents judiciaires ? s'enquit McNulty.

— Inconnu des services de police.

— Il n'y a pas d'autre Jason Tavern enregistré au Pol-Dat ?

Le technicien appuya sur un bouton jaune et hocha négativement la tête.

— Bon. C'est lui. (McNulty détailla Jason.) Vous n'avez pas l'air d'un mécanicien spécialisé dans les diesels.

— J'ai changé de métier. Maintenant, je suis représentant. Je vends du matériel agricole. Vous voulez voir ma carte ?

Il bluffait. Au moment où il faisait mine d'enfoncer la main dans sa poche, McNulty secoua la tête.

Et voilà ! Avec leurs méthodes bureaucratiques, ils s'étaient trompés de dossier et ils étaient si pressés qu'ils ne s'en rendaient pas compte. Dieu merci ! L'immense et complexe appareil qui enserrait toute la planète dans ses mailles comportait un vice caché. Trop de gens et trop de machines. Un inspecteur pol avait fait la première erreur et celle-ci s'était propagée jusqu'au Pol-Dat, la centrale de données de Memphis, Tennessee. Même avec mes empreintes digitales, mes empreintes plantaires, mon empreinte vocale et mon E.E.G., ils seront incapables de la rectifier, se dit-il. Plus maintenant. Le formulaire a été enregistré.

— Je le boucle ? demanda le policier en tenue à McNulty.

— Pour quel motif ? Parce que c'est un mécano ? (Il assena à Jason une claque cordiale dans le dos.) Vous pouvez rentrer chez vous, monsieur Tavern, retrouver votre douce amie au visage d'ingénue, votre petite vierge.

Et, le sourire aux lèvres, McNulty se perdit dans la cohue humaine, anxieuse et désorientée.

— Vous pouvez disposer, monsieur Tavern, fit le policier en uniforme.

Jason acquiesça et sortit du poste pour se mêler à la population libre et indépendante qui déambulait dans les rues nocturnes.

Mais, au bout du compte, ils m'auront, songea-t-il. Ils compareront les empreintes. Et pourtant… si la photo a été prise il y a quinze ans, l'électro-encéphalogramme et l'empreinte vocale remontent peut-être à quinze ans, eux aussi. Seulement, il y avait les empreintes digitales et plantaires. Celles-là ne se modifiaient pas.

Si ça se trouve, ils se contenteront de flanquer la photocopie des archives au lacérateur et on n'en parlera plus. Et de transmettre les renseignements qu'ils m'ont extorqués à Memphis pour les intégrer à mon dossier administratif. Plus exactement au dossier de Jason Tavern.

Dieu merci, Jason Tavern, mécanicien spécialiste ès moteurs diesels, n'avait jamais été en infraction avec la loi, il n'avait jamais eu maille à partir ni avec les pols ni avec les nats. Félicitations à lui.

Un flipflap de la police, son projecteur rouge allumé, surgit dans

le ciel et ces mots tombèrent de son haut-parleur : « M. Jason Tavern est prié de retourner immédiatement au commissariat 469. C'est un ordre de la police. M. Jason Tavern… » L'engin continua de débiter sa litanie. Jason s'était pétrifié sur place. Ils avaient déjà découvert le pot aux roses. Cela ne leur avait pas demandé des semaines, des jours ni des heures. Il avait suffi de quelques minutes.

Taverner revint sur ses pas, gravit l'escalier de styraplex, franchit des portes commandées par des cellules photo-électriques, traversa la foule des malheureux qui tournaient en rond et se retrouva devant le policier en tenue auquel il avait eu affaire. McNulty était également présent. Les deux hommes conféraient, la mine sombre.

McNulty leva les yeux.

— Ah ! Revoilà M. Tavern. Que nous vaut l'honneur de cette nouvelle visite, monsieur Tavern ?

— Le flipflap de la police…

Mais McNulty l'interrompit :

— C'est un malentendu. Un ordre mal interprété. Mais puisque vous êtes ici… (McNulty retourna le document qu'il tenait de façon que Jason puisse voir la photo.) Vous ressembliez à cela, il y a quinze ans ?

— Je le suppose.

Un visage jaunâtre. La pomme d'Adam proéminente, des dents cariées, des yeux chassieux perdus dans le vague, des cheveux filasse et crêpelés tombant sur des oreilles en chou-fleur.

— Vous avez eu recours à la chirurgie esthétique ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Qui aimerait avoir une tête pareille ? rétorqua Jason.

— C'est donc pour ça que vous avez si belle allure. Un maintien aussi imposant, aussi… (il cherchait le mot)… autoritaire. On a peine à croire qu'avec ça (McNulty posa le doigt sur la photo), les chirurgiens ont réussi à faire ceci. (Il tapota amicalement le bras de Jason.) Mais où avez-vous trouvé l'argent ?

Tandis que parlait McNulty, Jason avait lu en diagonale les données consignées sur le document. Jason Tavern avait vu le jour à Cicaro, Illinois. Son père était tourneur, son grand-père possédait une chaîne de magasins d'équipements agricoles. Un coup de chance, compte tenu de ce que Taverner avait dit concernant sa prétendue profession.

— C'est Windslow qui me l'a donné. Excusez-moi, je l'appelle toujours comme ça en oubliant que les autres ne comprennent pas. (Sa formation professionnelle lui avait servi : il avait lu et assimilé la plupart des informations de la fiche pendant que McNulty discutait le coup.) C'était mon grand-père. Il avait beaucoup d'argent, et j'étais

son chouchou. Son seul et unique petit-fils, voyez-vous.

McNulty vérifia et opina.

— J'avais l'air d'un péquenot. Exactement ce que j'étais : un culterreux. Le plus que je pouvais espérer, c'était de trouver un emploi de réparateur de diesels. Et je visais plus haut. Alors, j'ai pris l'argent que Windslow m'avait laissé et je suis allé à Chicago.

— Oui, fit McNulty, acquiesçant toujours. Ça colle. Nous savons qu'une intervention de chirurgie plastique aussi radicale est possible et pour une somme relativement modique. Mais, en général, ces opérations ne sont effectuées que sur des non-personnes ou des évadés des camps de travail. Nous surveillons toutes les usines à greffes, comme nous les appelons.

— Mais regardez comme j'étais laid !

McNulty éclata d'un rire de gorge.

— Ça, pour être moche, vous étiez plutôt moche, monsieur Tavern. Bon… Excusez-nous du dérangement.

McNulty fit un geste et Jason se prépara une fois encore à traverser la cohue.

— Oh ! s'écria le pol en lui faisant signe de revenir. Encore une chose… (La voix, noyée par le bruit ambiant, ne parvint pas jusqu'à lui. Son sang se figea dans ses veines ; Jason revint sur ses pas.)

Une fois que quelqu'un est fiché, le dossier n'est jamais complètement classé, songea-t-il. On ne retrouve plus jamais l'anonymat. Il est capital de ne jamais se faire repérer. Malheureusement, je suis fiché, maintenant.

Le désespoir l'envahit. Ils jouaient au chat et à la souris avec lui pour mieux le briser. Jason sentait son cœur, son sang, ses organes vitaux accuser le coup. Même sa superbe physiologie de six avait des ratés.

— Qu'y a-t-il ?

McNulty tendit la main.

— Remettez-moi vos pièces d'identité. Je voudrais qu'on les étudie de plus près. Si tout est en règle, on vous les rendra après-demain.

— Mais, protesta Jason, si je tombe sur un contrôle volant…

— Nous allons vous donner un laissez-passer. (McNulty adressa un signe du menton à un policier ventripotent, plus âgé.) Prenez une photo quadri de lui et délivrez-lui un sauf-conduit omnibus.

— Entendu, inspecteur, répondit le sac de tripes en tendant une patte boudinée vers l'appareil photo.

Dix minutes plus tard, Jason Taverner se retrouva sur le trottoir crépusculaire, maintenant presque désert. Cette fois, il avait un laissez-passer en bonne et due forme, plus valable que toutes les pièces que Kathy aurait pu lui fabriquer. Sauf que le document serait périmé

au bout d'une semaine. Néanmoins…

Il avait une semaine de tranquillité devant lui. Après…

Il avait accompli l'impossible en troquant tout un jeu de fausses cartes contre un laissez-passer pol authentique. Il s'arrêta sous un lampadaire pour l'examiner. La notice d'expiration était holographique. Et il y avait de la place pour un chiffre supplémentaire. 7 *jours*. Je demanderai à Kathy de transformer le 7 en 75 ou en 97… ce qui sera le plus facile.

Brusquement, il lui vint à l'esprit que dès que le laboratoire aurait acquis la conviction que ses papiers d'identité étaient falsifiés, le numéro du laissez-passer, son nom, sa photo seraient transmis à tous les postes de contrôle de la police d'un bout à l'autre de la planète.

Mais, d'ici là, il était en sécurité.

DEUXIÈME PARTIE

À bas, vaines lumières, ne brillez plus !
Nulle nuit n'est assez noire pour ceux, désespérés,
Qui pleurent leur fortune perdue.
Seule la honte, à lumière sait révéler.

7

À l'heure où s'annonçaient les premiers gris du crépuscule, avant que l'activité de la nuit ne fleurît sur le ciment des trottoirs, le général de police Felix Buckman posa son opulent aéromobile de fonction sur le toit du bâtiment de l'Académie de police de Los Angeles. Il resta encore un moment à bord à lire les articles de première page de l'unique journal du soir, puis replia soigneusement ce dernier, le mit sur la banquette arrière, déverrouilla la portière et sortit.

C'était l'heure morte. L'équipe de jour commençait à vider les lieux, celle de nuit n'était pas encore arrivée.

L'heure qu'il aimait. Il avait alors l'impression que l'immense bâtiment lui appartenait. « *Et le monde s'abandonne à l'ombre et à moi* », songea-t-il, citant *l'Élégie* de Thomas Gray, son poète favori depuis l'enfance.

Grâce à son passe personnel, il ouvrit le sphincter express qui le parachuta rapidement au niveau quatorze, le sien. Là où il travaillait depuis qu'il avait l'âge d'homme, ou presque.

Des alignements de bureaux vides. Toutefois, tout au fond de la grande salle, un officier était encore là, laborieusement occupé à rédiger un rapport. Et, plantée devant le distributeur automatique, une femme policier buvait son café dans un gobelet Dixie.

— Bonsoir, fit Buckman.

Il ne la connaissait pas, mais cela n'avait pas d'importance, elle le connaissait, comme tous ceux du service.

— Bonsoir, monsieur Buckman.

Elle se redressa comme pour se mettre au garde-à-vous.

— Fatiguée ?

— Pardon, monsieur ?

— Rentrez chez vous.

Buckman passa devant elle, contourna la dernière rangée de bureaux, la file des cubes en métal gris sur lesquels se traitaient toutes les affaires concernant cette branche de la police de la Terre. La plupart étaient vides. Les policiers avaient terminé leurs tâches avant de s'en aller. Mais plusieurs papiers étaient posés sur le bureau 37. Voici quelqu'un qui a fait des heures supplémentaires, se dit Buckman. Et il se pencha pour lire la plaque identificatrice.

L'inspecteur McNulty, naturellement. Le prodige de l'Académie, formé sur le tas, ruminant toujours des conspirations et des vestiges de trahisons… Buckman sourit, s'assit dans le fauteuil pivotant et s'empara des papiers.

La photocopie d'un dossier caché dans les caves de la police. Qui s'était matérialisée à l'appel d'un fonctionnaire d'un zèle et d'un poids exagérés. L'inspecteur McNulty. Une petite note au crayon : « Taverner n'existe pas. »

Curieux, se dit le général en commençant à feuilleter le dossier.

— Bonsoir, monsieur Buckman.

C'était son adjoint, Herbert Maime, un garçon jeune et pointu, élégamment vêtu d'un costume civil, privilège qu'il partageait avec Buckman.

— Il semble que McNulty travaille sur le dossier de quelqu'un qui n'existe pas, lui dit ce dernier.

— Dans quel commissariat n'existe-t-il pas ?

Les deux hommes s'esclaffèrent. Ils n'aimaient pas particulièrement McNulty, mais la police grise avait besoin de gens comme lui. Tout serait parfait si les McNulty de l'Académie ne s'élevaient pas aux niveaux supérieurs de la hiérarchie. En tout cas, Buckman n'y était pour rien.

« Le sujet a faussement déclaré s'appeler Jason Taverner. Dossier erroné concernant Jason Tavern, de Kememmer, Wyoming, réparateur de moteurs diesels, a été communiqué. Le sujet a prétendu être Tavern et avoir subi opération de chirurgie esthétique. Pièces d'identité établies au nom de Taverner Jason mais pas d'antécédents correspondants. »

Intéressant, songea Buckman en continuant à lire les notes de McNulty. Absolument aucune trace de cet homme. Il alla jusqu'au bout :

« Bien habillé. Donne l'impression d'avoir de l'argent et peut-être assez d'influence pour avoir fait retirer son dossier du fichier central. Me suis informé de ses relations avec Katharine Nelson, contact pol dans le secteur. Sait-elle qui il est ? À tenté de le couvrir, mais le contact pol 1659BD a implanté un micro-émetteur sur le sujet. Ce dernier est actuellement dans un taxi, secteur N8823B, se dirigeant vers Las Vegas. Doit se présenter le 11/4 à 22 heures, heure de l'Académie. Prochain rapport à 14 h 40, heure de l'Académie. »

Katharine Nelson… Buckman l'avait rencontrée une fois à l'occasion d'un stage d'orientation des contacts pols. Elle ne livrait que les individus qu'elle n'aimait pas. Buckman éprouvait pour elle une bizarre admiration informulée. Après tout, s'il n'était pas intervenu, elle aurait été expédiée le 4 août 82 dans un camp de travail forcé en Colombie britannique.

— Passez-moi McNulty au vidéophone, ordonna-t-il à Herbert

Maime. Il serait bon que j'aie une petite conversation avec lui.

Quelques instants plus tard, Maime lui tendit l'appareil. Sur le petit écran gris apparut la tête de McNulty, aussi chiffonnée que son salon. Mesquins et négligés, l'un comme l'autre.

— Oui, monsieur Buckman, dit-il, tâchant d'accommoder son regard et de rectifier sa position malgré sa lassitude. (En dépit de la fatigue et de la dose de dope ingurgitée, McNulty savait exactement comment se comporter devant ses supérieurs.)

— Mettez-moi succinctement au courant de cette histoire Jason Taverner. Je suis perdu dans vos notes.

— Le sujet a loué une chambre d'hôtel au 453, Eye Street. À sondé le contact pol 1659BD, connu sous le nom d'Ed, pour lui demander de le mettre en rapport avec un faussaire. Ed lui a collé un micro-émetteur et il l'a conduit auprès du contact 1980 CC, Kathy.

— Katharine Nelson ?

— Oui, monsieur. De toute évidence, elle a fait un travail remarquable. Les tests préliminaires effectués par le laboratoire ont montré que les fausses cartes étaient presque parfaites. Elle voulait sûrement qu'il s'en tire.

— Vous avez vu Katharine Nelson ?

— Je les ai vus tous les deux chez elle. Ni l'un ni l'autre ne se sont montrés coopératifs. J'ai examiné les pièces d'identité du sujet mais…

— Elles avaient l'air authentiques.

— Oui, monsieur.

— Vous pensez toujours être capable de vous prononcer à l'œil ?

— Oui, monsieur Buckman. Le travail a été si bien exécuté que le sujet a pu passer un point de contrôle volant sans être inquiété.

— Il mérite d'être félicité.

— Je lui ai pris ses papiers, enchaîna McNulty, et lui ai fait délivrer un sauf-conduit renouvelable d'une validité de 7 jours. Puis je l'ai fait venir au commissariat 469 où j'ai mon bureau auxiliaire et j'ai réclamé son dossier. J'ai reçu celui de Jason Tavern. Le sujet m'a parlé en long et en large d'une opération de chirurgie plastique qu'il aurait subie. L'histoire paraissant plausible, nous l'avons laissé repartir. Non, attendez… je ne lui ai donné le laissez-passer qu'après.

— Bien, coupa Buckman. Mais qu'est-ce qu'il mijote ? Qui est-il ?

— Nous le suivons par le truchement du microémetteur et nous cherchons à trouver du matériel sur lui au fichier. Mais, comme vous avez pu le lire dans mes notes, je crois qu'il s'est débrouillé pour faire sortir son dossier de toutes les banques de données. Il est inconnu. Il faut croire qu'il n'existe pas puisque tout le monde a son dossier. Le moindre écolier le sait. C'est la loi, nous devons avoir un dossier sur tout un chacun.

— Mais nous n'avons pas le sien.

— Je sais, monsieur Buckman. Seulement, quand un dossier n'est pas là, c'est qu'il y a une raison. Ce n'est pas un hasard. Quelqu'un l'a chipé.

— Chipé, releva Buckman, amusé.

— Volé… détourné. (McNulty paraissait penaud.) Je commence tout juste à mettre le nez dans cette affaire, monsieur Buckman. J'en saurai davantage d'ici à vingt-quatre-heures. D'ailleurs, nous pouvons l'appréhender à tout moment. Je ne crois pas que ce soit important. C'est seulement un type riche et assez influent pour faire disparaître son dossier…

— Très bien. Allez vous coucher.

Buckman raccrocha et resta quelques instants immobile avant de s'éloigner, rêveur, en direction de ses bureaux personnels.

Sa sœur Alys dormait sur le divan de son bureau, vêtue, constata Felix Buckman avec un vif mécontentement, d'un pantalon noir moulant et d'une chemise d'homme en cuir. Elle avait de grands anneaux aux oreilles et, en guise de ceinture, une chaîne fermée par une boucle de fer ouvrée. Elle était manifestement en train de cuver sa drogue et, une fois encore, elle avait réussi à mettre la main sur une clé. Elle était coutumière du fait.

Buckman poussa un juron et referma la porte avant qu'Herb Maime ait eu le temps de la voir.

Alys bougea dans son sommeil. Son visage félin se plissa en une grimace d'irritation et elle se cacha les yeux derrière la main quand Buckman alluma la lampe fluorescente.

La prenant par les épaules dont il sentit sans plaisir les muscles durs, il la força à s'asseoir.

— Qu'est-ce que tu as pris, cette fois ? De la termaline ?

— Non, répondit-elle d'une voix pâteuse – comme de juste. De l'hydrosulfate d'exophénophrine. Brut. En sous-cutané.

Elle ouvrit les paupières et ses grands yeux clairs brillèrent de rage.

— Pourquoi viens-tu toujours ici ? gronda Buckman.

Qu'elle soit en pleine crise de fétichisme ou sous l'influence de la drogue – ou les deux –, à tous les coups elle échouait dans son bureau. Il ignorait pourquoi et elle ne le lui avait jamais dit. Un jour, elle avait seulement bafouillé quelque chose où il était question de « l'œil de la tempête », laissant entendre qu'au cœur des bâtiments de l'Académie de police, elle ne craignait pas de se faire arrêter. En raison de la position qu'occupait son frère, évidemment.

— Fétichiste ! lança-t-il, fou de colère. Nous traitons cent de tes semblables par jour avec vos vêtements de cuir, vos chaînes et vos godemichés.

Il soufflait comme un phoque et se rendait compte qu'il tremblait.

Alys bâilla, se leva et étira ses longs bras fuselés.

— Je suis contente que ce soit le soir, dit-elle sur un ton désinvolte en refermant les yeux. Je vais pouvoir rentrer me coucher.

— Et comment comptes-tu sortir d'ici ?

Mais il le savait fort bien. Toujours le même et immuable rituel : par le tube ascensionnel qu'on utilisait pour faire venir les prisonniers politiques au secret, et qui conduisait du bureau nord au toit et à l'aire d'atterrissage. C'était par là qu'Alys venait et repartait, sa clé tranquillement à la main.

— Un jour, un fonctionnaire utilisera le tube dans l'exercice de ses fonctions et tombera sur toi, prédit-il d'une voix sombre.

— Et qu'est-ce qu'il fera ? (Alys passa ses doigts dans ses cheveux gris coupés court.) M'obliger à réciter un acte de contrition ?

— Il suffit de voir ton air rassasié pour…

— Tout le monde sait que je suis ta sœur.

— On le sait parce que tu viens tout le temps ici pour une raison ou pour une autre – ou sans aucune raison.

Elle se jucha sur le bureau, les genoux repliés, et le considéra gravement.

— On dirait vraiment que ça te tracasse.

— Oui, ça me tracasse.

— Que je m'amène ici au risque de te faire perdre ton boulot ?

— Il ne saurait être question de ça. Il n'y a que cinq hommes au-dessus de moi, plus le directeur national. Tous te connaissent et ils ne peuvent rien. Aussi, fais ce que tu veux, ça m'est égal.

Sur ce, il sortit en trombe dans le sinistre couloir conduisant à l'appartement où il travaillait la plupart du temps en s'efforçant de ne pas la regarder.

— Mais tu as pris soin de fermer la porte pour qu'Herbert Blame, ou Marne, ou Maime, ou qui tu veux, ne me voie pas, lui dit-elle en le rejoignant.

— Tu es répugnante aux yeux d'un homme normal.

— Parce que Maime est normal ? Comment le sais-tu ? Tu te l'es fait ?

— Si tu ne fiches pas le camp d'ici, dit-il calmement, séparé d'elle par deux bureaux, je te fais descendre. Dieu m'en soit témoin !

Elle haussa ses épaules musculeuses et sourit.

— Rien ne te fait peur depuis qu'on t'a trafiqué le cerveau, dit Buckman d'un ton accusateur. Tu t'es systématiquement, délibérément, fait amputer de tous tes centres humains. Maintenant tu n'es qu'une… (Il avait du mal à trouver ses mots ; Alys lui coupait toujours ses moyens. Elle réussissait même à troubler sa capacité d'élocution.)… une machine à réflexes, reprit-il d'une voix étranglée, qui se chatouille perpétuellement, pareille à un rat de laboratoire. Tu

es branchée sur le nodule-jouissance de ton cerveau et tu pousses le bouton cinq mille fois par heure tous les jours de ton existence quand tu ne dors pas. Je me demande même pourquoi tu prends la peine de dormir. Pourquoi ne te titilles-tu pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

Il attendit mais Alys garda le silence.

— Un de ces jours, l'un de nous deux mourra, enchaîna-t-il.

— Ah ? fit-elle en haussant un délicat sourcil vert.

— Un de nous deux survivra à l'autre. Et il jubilera.

Le vidéophone du grand bureau grésilla. Machinalement, Buckman décrocha. Sur l'écran se forma le visage de McNulty, fripé, déformé par la défonce.

— Excusez-moi de vous ennuyer, général Buckman, mais le bureau vient de m'appeler. Il n'y a aucune trace, à Omaha, d'un certificat de naissance au nom de Jason Taverner.

— Eh bien, c'est un pseudonyme, répliqua patiemment Buckman.

— Nous avons pris ses empreintes digitales, vocales, plantaires et céphaliques. Nous les avons envoyées au central 1, la banque de données globale de Détroit. Aucune ne colle. Ces empreintes digitales, plantaires, vocales et céphaliques n'existent dans aucune banque de données de la Terre. McNulty se redressa péniblement et bredouilla sur un ton d'excuse : Jason Taverner n'existe pas.

8

Pour le moment, Jason Taverner n'avait pas envie de retourner auprès de Kathy. Et il préférait ne pas essayer de rappeler Heather Hart. Il tapota sa poche intérieure. Il avait toujours son argent et, grâce à son laissez-passer, il pouvait aller où cela lui chantait. Un sauf-conduit des pols était un passeport valable pour toute la planète. À moins qu'on ne le recherche, il pourrait voyager aussi loin qu'il voulait, même dans les régions restées à l'état de nature comme certaines îles du Pacifique Sud couvertes de jungle. Son argent lui permettrait de dénicher une zone vierge où on ne le retrouverait pas avant des mois.

Je dispose de trois atouts, songea-t-il. J'ai de l'argent, une bonne gueule et de la personnalité. Quatre, même : je suis aussi un six de quarante-deux ans.

Un appartement…

Mais si j'en loue un, le gérant de service prendra mes empreintes digitales, conformément à la loi : elles seront envoyées au Central Pol-Dat… et quand la police découvrira que mes papiers sont faux, je serai entre leurs mains. Donc, pas question.

Ce qu'il faut, c'est dénicher quelqu'un qui a déjà un appartement. À son nom et dont on a pris les empreintes.

C'est-à-dire lever une fille.

Mais où dégoter une fille répondant à ces spécificités ?

Il avait déjà la réponse sur le bout de la langue : dans une boîte chic. Le genre de boîtes où vont beaucoup de femmes… Avec un orchestre de trois hommes bien habillés, noirs de préférence, qui jouent du pseudo-jazz.

Mais est-ce que je suis assez élégant ? Il examina attentivement son complet de soie à la lumière d'une énorme enseigne AAMCO blanche et rouge. Ça allait à peu près, bien qu'il fût froissé. Enfin, dans la pénombre d'une boîte, on n'y verrait que du feu.

Il héla un aérotaxi qui l'emporta vers les quartiers moins mal famés dont il avait l'habitude. Enfin, tout du moins, au cours des dernières années de sa vie, de sa carrière. Depuis l'époque où il était arrivé au sommet de l'échelle.

Un club où je me suis déjà exhibé. Un club que je connaisse bien. Dont je connais le maître d'hôtel, la fille du vestiaire, la fleuriste… À moins qu'ils n'aient changé, eux aussi, comme moi.

Mais jusqu'à présent, il semblait que rien n'avait changé en dehors de lui. C'était sa situation qui avait changé, pas celle des autres.

Le Salon du Renard Bleu au Hayette Hotel de Reno. Il y avait joué

pas mal de fois. Il connaissait les lieux comme sa poche. Et le personnel.

— Reno, ordonna-t-il au taxi.

Le véhicule vira gracieusement à droite en faisant une ample courbe et accéléra. Ravi, Jason se laissait aller. Le couloir aérien était pratiquement désert et la vitesse maximale autorisée allait probablement jusqu'à vingt mille kilomètres/heure.

— Je voudrais téléphoner.

La cloison de gauche coulissa et un vidéophone dont le cordon entortillé faisait un chou baroque jaillit de la niche.

Jason composa le numéro du Renard Bleu qu'il savait par cœur. Au bout d'un instant, le déclic retentit et une voix aux sonorités graves dit :

— Ici le Renard Bleu où Freddy l'Hydrocéphale présente son numéro tous les soirs à vingt heures et à minuit. Trente dollars seulement et la maison fournit les filles pendant le spectacle. En quoi puis-je vous être utile ?

— C'est ce bon vieux Jumpy Mike ?

— Oui, lui-même. (Le vernis cérémonieux de la voix s'écailla.) À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Jumpy Mike avec un gloussement cordial.

Jason prit une profonde aspiration.

— Ici Jason Taverner.

Jumpy Mike parut déconcerté.

— Je suis désolé, monsieur Taverner, mais, actuellement, il m'est absolument impossible…

— Ça fait longtemps, l'interrompit Jason. Pouvez-vous me réserver une table proche de la scène ?

— Elles sont toutes retenues, monsieur Taverner, grasseya Jumpy Mike de sa voix d'obèse. Je suis vraiment navré.

— Vous n'avez pas une seule table ? À n'importe quel prix ?

— Je suis navré, monsieur Taverner, répéta l'autre sur un ton qui prenait ses distances. Nous n'en avons plus une seule. Rappelez-nous dans quinze jours.

Et le bon vieux Jumpy Mike raccrocha. Silence. Seigneur ! s'exclama Jason intérieurement.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-il à voix haute. Le diable l'emporte !

Il grinça des dents, déclenchant des ondes de douleur d'un bout à l'autre de son nerf trijumeau.

— On change de direction ? s'enquit le taxi en atonal.

— Allons à Las Vegas, bredouilla Jason.

Je vais essayer le Nellie Melba, aux Armes de Drake, décida-t-il. Il n'y avait pas longtemps, la chance lui avait souri, là-bas. C'était pendant qu'Heather Hart faisait une tournée en Suède. Un nombre

raisonnable de poupées raisonnablement distinguées y allaient pour jouer, boire et écouter les artistes. Il valait la peine de tenter le coup si le Renard Bleu et les autres boîtes du même cru lui étaient fermés. Après tout qu'avait-il à perdre ?

Une demi-heure plus tard le taxi le déposa sur la terrasse des Armes de Drake. Grelottant dans la nuit glaciale, Jason se dirigea vers le somptueux tapis de descente. Au bout de quelques instants, il émergea dans l'ambiance chaude, colorée, lumineuse et animée du Nellie Melba.

Il était sept heures et demie. Le premier spectacle n'allait pas tarder à commencer. Il jeta un coup d'œil au programme. Freddy l'Hydrocéphale faisait aussi son numéro ici mais écourté et pour un cachet inférieur. Peut-être qu'il se souviendra de moi. Probablement pas. Sûrement pas, réflexion faite. Aucune chance.

Si Heather Hart ne se souvenait pas de lui, personne d'autre ne s'en souviendrait.

Il s'installa sur le seul tabouret encore libre devant le bar et quand le barman le remarqua, il commanda un scotch-miel chaud. Une lamelle de beurre flottait à la surface du breuvage.

— Trois dollars, dit le barman.

— Vous n'aurez qu'à mettre ça sur ma…

Jason s'interrompit et sortit un billet de cinq dollars.

Ce fut alors qu'il la vit.

Elle était assise un peu plus loin. Il avait été son amant pas mal d'années auparavant et ne l'avait pas revue depuis une éternité. Mais elle a encore de l'allure, observa-t-il, bien qu'elle ait pris de la bouteille. Ruth Rae… Le vrai coup de veine !

Une chose à porter à son crédit : elle était assez intelligente pour éviter de trop bronzer. Rien ne vieillit autant la peau d'une femme que le bronzage et peu de femmes paraissent le savoir. À son âge – Ruth devait maintenant avoir trente-huit ou trente-neuf ans – le hâle aurait transformé son épiderme en une sorte de cuir parcheminé.

En outre, elle savait s'habiller et mettre en valeur sa superbe silhouette. Si seulement le temps n'avait pas pris autant de rendez-vous avec son visage… En tout cas, elle avait toujours de magnifiques cheveux noirs, remontés en chignon sur la nuque. Ses faux cils en plastique, autant de scintillantes balafres violettes sur ses joues, comme si elle avait été griffée par un tigre psychédélique.

Avec son sari bariolé, ses pieds nus – comme d'habitude, elle s'était débarrassée n'importe où de ses souliers à hauts talons – et sans lunettes, elle n'était franchement pas mal. Ruth Rae… Les vêtements qu'elle coud elle-même, les lunettes qu'elle ne met jamais quand il y a quelqu'un aux environs… sauf moi. Lit-elle toujours la Sélection du Livre du Mois ? Se passionne-t-elle encore pour ces interminables et

mornes romans sur les perversions sexuelles pratiquées dans d'étranges petites bourgades du Middle West apparemment normales ?

C'était l'une des caractéristiques de Ruth Rae : elle était obsédée par le sexe. Une année, il se rappelait qu'elle s'était envoyé soixante bonshommes, lui non compris : il avait tenté sa chance plus tôt, quand les statistiques étaient moins impressionnantes. Et elle avait toujours aimé la musique de Jason. Elle aimait les chanteurs sexy, les ballades pop et les guitares langoureuses jusqu'à l'indigestion. À une époque, elle avait fait installer dans son appartement de New York un gigantesque compact hi-fi et vivait quasiment cloîtrée, mangeant des sandwiches diététiques et buvant des boissons synthétiques visqueuses et glacées, fabriquées avec trois fois rien. Pendant quarante-huit heures d'affilée, elle écoutait l'un après l'autre les disques des Purple People, un groupe qu'il exécrait, quant à lui.

Comme, généralement parlant, elle avait un goût détestable, il était gêné de l'engouement qu'elle lui portait. Jamais il n'avait été capable de comprendre cette anomalie.

Que se rappelait-il encore d'elle ? Le breuvage jaune et gluant qu'elle ingurgitait tous les matins. De la vitamine E. Paradoxalement, cela paraissait produire un certain effet dans son cas : son énergie sexuelle augmentait à chaque cuillerée. Elle respirait littéralement la concupiscence.

Il se souvenait aussi qu'elle haïssait les animaux. Du coup, il repensa à Kathy et à son chat Domenico. Jamais ça ne pourrait coller entre Ruth et Kathy. Aucune importance : il n'y avait aucune raison pour qu'elles se rencontrent.

Se laissant glisser au bas de son tabouret, il alla se planter à côté d'elle, son verre à la main. Il n'espérait pas qu'elle le reconnaîtrait mais, autrefois, elle n'avait pas pu résister à son charme. Pourquoi en irait-il autrement aujourd'hui ? Question d'opportunité sexuelle, Ruth était imbattable.

— Bonsoir, dit-il.

Elle leva la tête et l'étudia d'un œil embrumé. Elle n'avait pas ses lunettes.

— Bonsoir, fit-elle d'une voix enrouée par l'alcool. Qui êtes-vous ?

— Nous nous sommes rencontrés il y a quelques années à New York. J'avais un petit rôle dans un épisode du Danseur Fantôme. Si je me souviens bien, vous étiez chargée des costumes.

— L'épisode où le Danseur Fantôme se fait attaquer par des pirates pédés échappés d'une autre dimension temporelle ? (Elle s'esclaffa, puis lui sourit.) Comment vous appelez-vous ? ajouta-t-elle en faisant tressauter ses nichons dûment corsetés.

— Jason Taverner.

— Vous vous souvenez de mon nom ?

— Oh oui ! Ruth Rae.

— Maintenant, c'est Ruth Gomen. Asseyez-vous. (Elle jeta un regard aux alentours. Il n'y avait pas de tabouret disponible.) Mettons-nous à cette table.

Elle descendit avec un grand luxe de précautions de son siège et se dirigea en donnant de la bande vers une table vide. Jason la prit par le bras pour l'aider. Finalement, après une période de navigation un peu tumultueuse, il la fit asseoir et s'installa tout contre elle.

— Vous êtes toujours aussi ravissante… commença-t-il, mais elle l'interrompit brutalement :

— Je suis une vieille peau. J'ai trente-neuf ans.

— Ce n'est pas tellement vieux. Moi, j'en ai quarante-deux.

— Pour un homme, c'est bien. Pas pour une femme. (Elle contempla d'un œil larmoyant son verre à moitié vide.) Vous savez ce que fait Bob ? Bob Gomen ? Il élève des chiens. De gros chiens bruyants et crâneurs, pleins de poils partout. Il y en a jusque dans le réfrigérateur. (Elle but distraitement une gorgée. Soudain, elle s'épanouit et se tourna vers Jason, pleine d'admiration.) Vous ne faites pas quarante-deux ans. Vous êtes im-pec-cable. Vous vouliez que je vous dise ce que je pense ? Vous devriez faire de la télé ou du cinéma.

— J'ai fait de la télé, lâcha prudemment Taverner. Un peu.

— Oh ! Des trucs comme *Le Danseur Fantôme ?* (Elle hocha la tête.) Eh bien, il faut le reconnaître, ça n'a pas été une réussite.

— Buvons quand même, fit Jason avec une ironie dissimulée.

Il avala une gorgée de son scotch-miel. Le beurre avait fondu.

— Il me semble que je me souviens de vous, reprit Ruth. Est-ce que vous ne vous faisiez pas construire une maison dans le Pacifique, à mille milles au large de l'Australie. C'était vous ?

— C'était moi, mentit Jason.

— Et vous aviez un aéro Rolls Royce ?

— Oui.

Cette fois, c'était vrai.

— Vous savez ce que je fais ici ? lui demanda Ruth en souriant. Devinez ! Je cherche à voir… à rencontrer Freddy l'Hydrocéphale. Je suis amoureuse de lui. (Elle émit un rire de gorge qui ramena Jason pas mal d'années en arrière.) Je n'arrête pas de lui envoyer des billets avec dessus : « Je vous aime. » Et il me répond : « Je tiens à ma tranquillité, j'ai des problèmes personnels. » Et c'est tapé à la machine !

Elle rit à nouveau et vida son verre.

— On remet ça ? proposa Jason en se levant à demi.

— Non. (Ruth Rae secoua la tête.) Je ne bois plus. Il y eut une période… (Elle s'interrompit, la mine sombre.)… Je me demande s'il vous est arrivé quelque chose de comparable. Je ne le pense pas, à

vous voir.

— Que vous est-il arrivé ?

— Je buvais tout le temps, répondit-elle en jouant avec son verre. Je commençais à neuf heures du matin. Et savez-vous le résultat ? Ça me vieillissait. J'avais l'air d'avoir cinquante ans. Quelle cochonnerie, l'alcool ! Tout ce que vous redoutez, il le réalise. À mon avis, la chopine est le plus grand ennemi de la vie. Vous ne croyez pas ?

— Je ne sais pas trop. La vie a des ennemis plus dangereux.

— C'est possible. Les camps de travail, par exemple. Savez-vous qu'ils ont essayé de m'y envoyer l'année dernière ? J'ai vraiment traversé une mauvaise passe. Je n'avais pas d'argent – Bob Gomen n'était pas encore entré dans ma vie. Je travaillais dans une société de crédit. Un jour, il y a eu un dépôt en liquide. Trois ou quatre billets de cinquante dollars. (Elle se tut, plongée dans ses souvenirs.) Bref, je les ai pris et j'ai jeté le récépissé et l'enveloppe dans l'incinérateur. Mais je me suis fait coincer. C'était un piège… un coup monté.

— Oh !

— Mais… il se trouve que j'avais une liaison avec mon patron. Les pols voulaient m'expédier dans un camp de travail en Géorgie où j'aurais été baisée à mort par les culs-terreux mais il m'a protégée. Je ne sais toujours pas comment il s'est débrouillé, mais on m'a relâchée. J'ai une dette de reconnaissance envers cet homme mais je ne le revois plus. On ne voit jamais les gens qui vous aiment vraiment et qui vous aident. On s'embringue toujours avec des étrangers.

— Me considérez-vous comme un étranger ? demanda Jason.

Il se rappelait encore une chose : Ruth Rae avait toujours un appartement incroyablement luxueux. Quel que fût son mari du moment, elle vivait sur un grand pied. Elle le dévisagea d'un air interrogateur.

— Non. Je vous considère comme un ami.

— Merci.

Il tendit le bras et serra sa main sèche qu'il garda une seconde dans la sienne, la lâchant exactement au moment voulu.

— C'était bon.

Elle lui sourit joyeusement, révélant des dents un peu trop longues.

Jason l'étudia, songeant qu'il la connaissait sur le bout des doigts.

— Vous habitez Las Vegas ?

— Nous habitons Baltimore, ce salaud de Bob et moi, mais j'ai conservé un pied-à-terre ici. Je m'y réfugie dans certaines circonstances, quand j'ai besoin de procéder à une remise en question fondamentale, etc.

Il ne s'était pas trompé. Certes, Ruth ne l'avait pas reconnu, mais il se souvenait d'elle de façon précise. Par exemple, elle avait toujours

eu la terreur que les hommes ne la trouvent pas séduisante. Dix ans avaient passé et, maintenant qu'elle était entrée dans le mauvais âge, cela ne devait sûrement pas s'être amélioré.

— Je vais acheter une petite bouteille de B L au bar et on ira la boire chez vous.

Jason prévoyait avec une absolue certitude la réaction de Ruth. D'abord l'affolement et la peur, et puis… banco !

Elle battit des paupières.

— Dieu du ciel ! Pour qui vous prenez-vous ?

— Pour quelqu'un qui vous connaît et qui a de la sympathie pour vous.

— Pourquoi ne pas rester ici ?

— Parce que nous ne pourrons pas nous connaître réellement ici.

— Pourquoi ?

Il savait exactement ce qu'il fallait répondre :

— À cause d'eux (Son geste embrassait tous les occupants de la salle.), n'est-ce pas ?

Elle acquiesça, une lueur de ravissement dans les prunelles, se leva en vacillant quelque peu sur ses jambes et murmura :

— Entendu. Allez chercher la bouteille et magnez-vous le train.

— J'y vais, dit-il en se dirigeant vers le bar.

Il ne trouva, en fait, que du Vat 69 qu'il dut payer cinquante dollars. Tous deux sortirent dans la nuit glaciale en quête d'un taxi. Quand il passa son bras autour de la taille svelte de Ruth et la serra contre lui, elle répondit conformément à son attente. Bizarre que je me souvienne si bien d'elle alors que tout se passe comme si elle ne m'avait jamais vu de sa vie. En tout cas, ça marche à mon avantage.

Un aérotaxi se posa devant eux. La portière coulissa en grinçant et Jason aida Ruth à monter.

— 301764, Hacienda Court, dit Ruth tandis que l'engin s'élevait en chandelle. Elle se tourna vers Jason et gémit : comment faites-vous pour m'imposer ainsi votre autorité ? Nous voici en route pour mon appartement – Seigneur ! j'espère que je n'ai pas perdu de nouveau cette fichue clé – alors que nous nous connaissons à peine. C'est vrai, vous dites que nous nous sommes rencontrés il y a plusieurs années mais je…

— Je voudrais rester chez vous quelques jours.

— Rien que ça ! (Elle le regarda avec effarement.) Mais qui êtes-vous ?

— Je crois que vous le savez, dit Jason en souriant intérieurement.

Ruth secoua lentement la tête.

— Ah… Je ne sais pas si vous pourrez rester plusieurs jours. Je ne sais même pas si je devrais vous faire venir chez moi. Rappelez-moi

votre nom ?

— Jason Taverner.

— Enfin, vous êtes beau garçon. Vous avez vraiment quarante-deux ans ? Vous en paraissez trente-cinq, tout au plus. Et je me flatte d'avoir l'œil pour deviner l'âge des hommes. Est-ce que vous prenez des vitamines E ?

— Toujours. (Il éclata de rire.) Excusez-moi mais les vitamines E sont liées au souvenir que je garde de vous.

— Si vous êtes au courant de ça, c'est que vous devez effectivement me connaître.

— Je sais ce qui vous fait le plus peur au monde.

Elle lui décocha un coup d'œil humide.

— Vraiment ? Comment cela ?

— Vous avez peur que…

— Je ne veux pas le savoir ! s'exclama-t-elle en se bouchant les oreilles.

— Je ne le dirai pas mais vous savez de quoi vous avez peur – et moi aussi. Je n'ai pas besoin d'être plus explicite.

— Bigre ! C'est épouvantable, absolument épouvantable. (Elle plissa les yeux pour mieux voir dans la pénombre de la cabine.) Vous n'êtes pas un pol, n'est-ce pas ?

— Diable non !

— Est-ce que vous êtes recherché par les pols ?

Jason sortit son sauf-conduit de sa poche et alluma son briquet pour qu'elle puisse lire.

— Je présume que vous n'avez pas d'ennuis avec ces salauds-là, admit-elle en le lui rendant. Moi, des années durant, j'ai eu maille à partir avec eux. Avez-vous remarqué qu'une fois qu'ils vous ont repéré…

— … ils ne vous oublient jamais, termina Jason.

— Parfaitement. (Elle se pelotonna contre lui.) Je me sens parfaitement en sécurité avec vous. Je veux dire que vous êtes puissant. Le saviez-vous ? Vous devez avoir un champ alpha de près de cent microvolts.

— Je suis un six.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je suis le produit d'une expérience génétique dont le but était de créer un être humain supérieur. Le projet a réussi. Inutile de vous dire que c'est archisecret. Je présume que vous n'en soufflerez mot à personne ?

— Fichtre non. Êtes-vous nombreux ?

— Pas mal, répondit-il, mystérieusement, satisfait d'être capable de si bien mener la conversation.

— Est-ce que vous dominez la planète ?

— Croyez-vous que je vous le dirais ?

— Non, probablement pas.

Elle acquiesça avec humilité, heureuse de sa situation d'infériorité acceptée. C'était toujours comme ça avec les hommes. Comme elle se sous-estimait, il lui suffisait qu'on tienne compte de sa présence.

Maintenant, ils se taisaient. Ruth, serrée contre lui, poussait de longs soupirs enroués, ponctués de minuscules hoquets bien féminins. Jason Taverner sourit intérieurement.

9

Le luxe de l'appartement de Ruth éberlua Jason Taverner. L'ensemble allait chercher dans les quatre cents dollars par jour au bas mot. Bob Gomen devait avoir du foin dans ses bottes.

— Ce n'était pas la peine d'acheter cette saleté de Vat 69, dit Ruth en accrochant le manteau de Jason et le sien dans une penderie qui s'ouvrit automatiquement. J'ai du bourbon, du Cutty Sark, du Hiram Walker…

— Disons que je me sens davantage en sécurité quand j'apporte ma gnôle personnelle.

— Voulez-vous que je vous mette un pornodisque ? (Elle tendit la main vers la somptueuse hi-fi dont les enceintes occupaient tout un mur du living en surélévation.) J'ai un nouvel album de Pat Sills qui vous branche bien.

Elle lui décocha un regard débordant d'espoir.

— J'ai horreur de Patty Sills et de Reuben Hank qui fait ses arrangements.

— Vous avez l'air d'être très ferré sur le monde merveilleux de la musique.

— J'ai quelques connaissances, disons.

— On a l'impression que vous savez tout. Se mettant à genoux, Ruth fouilla dans sa collection de disques. Et les Pearly Pears ? Ils viennent d'en sortir un qui fait un tabac inouï.

— Je déteste les Pearly Pears.

— Ah !… (Décontenancée, elle continua de farfouiller dans le tas.) Eh bien, choisissez vous-même. Regardez ce que j'ai et essayez de trouver quelque chose qui vous plaise.

Jason, dédaigneux, jeta son dévolu sur un folk-jazz de Peter Bailer qu'il lui tendit.

— Oui, il est formidable, mais je ne comprends pas tout à fait ses paroles. Je veux dire…

— Mettez-le et venez vous asseoir.

Il alla chercher deux verres dans la cuisine et les posa avec la bouteille de Vat 69 sur la grande table façon formica qui flottait au milieu du living.

— Je ne bois pas de scotch sec, s'excusa Ruth.

— Eh bien, allez vous chercher de la glace et de l'eau.

— Bien. (Docile, elle s'éloigna.) Vous ne voulez pas plutôt un lait-grenadine ? J'en ai mixé un tout à l'heure.

— Non.

Jason, assis sur le sofa en forme de haricot, faisait courir ses doigts sur la bordure dorée où étaient représentées des scènes de

l'enfance de Richard Nixon.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'en prenne un, moi ?

— Faites ce qui vous plaît.

Ruth sortit le shaker du réfrigérateur transparent, se servit son lait-grenadine et vint le rejoindre.

— J'ai déjà l'impression que je vous connais depuis longtemps, murmura-t-elle en prenant place à côté de Jason. Je veux dire que ça commence à me revenir.

— Vraiment ?

— Vous savez, pataugea-t-elle… vous et moi, isolés dans un appartement plein de distinction comme celui-ci… J'ai le sentiment que nous avons fait des centaines de fois le voyage. J'éprouve une…

— Buvez…

Ce qu'elle a vieilli ! songea-t-il. Ce visage, toutes ces rides, cette grande bouche tapageuse, ces sourcils épilés à la diable. Ses cils de plastique étaient collés comme des poils de pubis.

— Vous n'avez pas changé, vous savez.

— Merci.

Elle lui dédia un sourire ravi.

— Vous vous rappelez les nuits que nous avons passées ensemble ?

Elle tressaillit.

— Non, n'est-ce pas ?

Jason était content de lui. Voilà qui compensait le traitement que Kathy et Heather lui avaient infligé. L'occasion lui était maintenant offerte d'égaliser le score.

— Non, balbutia-t-elle tristement.

— Je me rappelle que, la dernière fois, vous avez bu des tequilas. Huit. Je m'en souviens parce que c'est moi qui ai dû vous les servir.

— C'est vrai, je marchais à la tequila, fit-elle, mortellement vexée en contemplant son verre. Mais c'est plein d'alcaloïdes qui fatiguent l'organisme. Saviez-vous que les vieux paysans mexicains qui boivent de la tequila toute leur vie manifestent au bout d'un certain temps des symptômes de… (Elle hésita, cherchant ses mots.)… de détérioration neurologique ?

— Non, je ne savais pas, mais je n'en suis pas autrement étonné.

— Nous avons vraiment été amant et maîtresse ? Nous avons fait l'amour ensemble ?

— Oui. Et comment ! Au moins cent cinquante fois sur une période de quatre ans et avec beaucoup d'esprit d'invention.

— Alors, sexuellement parlant, vous connaissez tout de moi ? dit Ruth avec effroi.

— Beaucoup d'eau a passé sous les ponts.

— Oui, c'est vrai. J'ai énormément appris depuis. D'hommes différents. Je ne veux pas dire qu'il y en a eu des masses… (Elle leva les bras.) J'ai connu des hommes comme vous, très puissants, très attractifs, très astucieux. Peut-être que c'étaient aussi des six.

— Peut-être.

— Est-ce que vous voulez…

— Oui.

Jason posa son verre et, tendant le bras, il prit le sein droit de Ruth à pleine main et, pinçant le mamelon entre le pouce et l'index, exerça en virtuose un mouvement de rotation dans le sens des aiguilles d'une montre. Ruth Rae fondit aussitôt à tel point que son lait-grenadine se mit à dégouliner sur son menton. Elle se jeta sur lui en poussant de drôles de petits cris.

C'était vrai, elle avait fait beaucoup de progrès depuis la dernière fois où il avait couché avec elle. Épuisé, étendu tout nu sur les couvertures du lit hydraulique, Jason se grattait un bouton éclos au bout du nez. Ruth Rae – ou plutôt M^me^ Ruth Gomen désormais – fumait une Pall-Mall, assise sur la moquette. Il y avait un bon moment que ni l'un ni l'autre n'avaient ouvert la bouche. Le silence régnait dans la pièce. – Elle est aussi pompée que moi, songea Jason. N'y a-t-il pas un principe de thermodynamique selon lequel la chaleur ne peut être détruite mais seulement transférée ? Mais il y a aussi l'entropie. Je sens le poids de l'entropie. Je me suis déchargé dans le vide et je ne retrouverai jamais ce que j'ai donné. C'est à sens unique. Oui, je suis sûr que c'est une des lois fondamentales de la thermodynamique.

— Est-ce que tu as une machine encyclopédique ? demanda-t-il à la femme.

— Hélas non !

Son visage de pruneau s'assombrit. De pruneau… Jason se rétracta. Ce n'était pas honnête. Son visage patiné. C'était plus exact.

— À quoi penses-tu ? lui demanda-t-il.

— Non, c'est à toi de me dire ce que tu penses. Que se passe-t-il dans ce gros cerveau archisecret de type conscience alpha ?

— Te souviens-tu d'une fille qui s'appelait Monica Buff ?

— Si je m'en souviens ? Elle a été ma belle-sœur pendant six ans. Dans l'intervalle, elle ne s'est pas une seule fois lavé les cheveux. Une tignasse à la chien, emmêlée et poisseuse, qui pendouillait autour de sa figure de papier mâché et tombait dans son cou sale.

— Je ne savais pas que tu la détestais.

— Mais c'était une voleuse, Jason ! Si on laissait traîner son sac, elle prenait tout ce qu'il y avait dedans. Pas seulement les billets, la monnaie aussi. Une cervelle de pie et une voix de corbeau quand elle parlait, ce qui, Dieu merci, était rare. Sais-tu qu'il arrivait à cette fille de passer six ou sept jours – et même une fois huit – sans prononcer

un mot ? Elle se recroquevillait dans un coin comme une araignée mutilée à gratter sa guitare à cinq dollars sans avoir jamais appris un seul accord. O. K., elle était mignonne dans le genre crasseux et négligé, je le reconnais. Pour ceux qui aiment les gros culs.

— Et comment faisait-elle pour survivre ?

Jason n'avait connu Monica Buff que brièvement et par l'intermédiaire de Ruth. Mais, pour courte qu'elle eût été, leur aventure avait été volcanique.

— En chapardant à l'étalage. Elle sortait avec ce grand cabas d'osier qu'elle avait rapporté de Baja. Elle fourrait la marchandise dedans et sortait tranquillement du magasin.

— Et elle ne s'est jamais fait prendre ?

— Si. On lui a flanqué une amende et son frère est venu apporter le blé. Et elle a recommencé à faire Shrewsbury Avenue, à Boston, pieds nus – je n'exagère pas – à piquer toutes les pêches dans les épiceries. Elle passait dix heures par jour à faire son shopping, comme elle disait. (Le regard de Ruth se fit flamboyant.) Sais-tu ce qu'elle faisait aussi sans s'être jamais fait pincer pour ça ? (Ruth baissa la voix.) Elle ravitaillait les étudiants évadés.

— Et on ne l'a jamais épinglée ?

Ravitailler ou héberger un étudiant en cavale, c'était deux ans de travaux forcés la première fois. Cinq en cas de récidive.

— Non. Jamais. Si elle craignait une opération de vérification, elle se dépêchait de téléphoner au centre pol pour raconter que quelqu'un essayait de forcer sa porte. Elle s'arrangeait pour vider son étudiant, l'enfermait dehors et quand les pols arrivaient, ils le trouvaient en train de tambouriner à la porte. Exactement comme elle l'avait dit. Alors, ils l'embarquaient et elle n'était pas inquiétée. (Ruth gloussa de rire.) Je l'ai entendue une fois appeler le Central Pol. À la façon dont elle racontait les choses, le type…

— Monica a été ma fiancée pendant trois semaines. Il y a approximativement cinq ans.

— Est-ce que tu l'as vue se laver une seule fois la tête pendant ce temps ?

— Non, reconnut-il.

— Et elle ne portait pas de slip. Comment un type aussi beau garçon que toi peut-il avoir une liaison avec une freak aussi moche, maigre et sale que Monica Buff ? Impossible de l'amener quelque part, elle empestait. Elle ne se baignait jamais.

— Hébéphrénie, laissa tomber Jason.

Ruth opina.

— Oui, c'est ce qu'on a diagnostiqué. Je ne sais pas si tu es au courant mais, finalement, elle a disparu au cours de l'une de ses tournées, et elle n'est jamais revenue. On ne l'a pas revue. Elle est

probablement morte, à l'heure qu'il est. Sans avoir lâché le panier qu'elle avait rapporté de Baja. Ce voyage au Mexique, ça a été le grand moment de sa vie. Figure-toi qu'elle s'était baignée pour l'occasion. Et je l'avais coiffée – après lui avoir lavé les cheveux une demi-douzaine de fois. Qu'est-ce que tu lui trouvais ? Comment pouvais-tu la supporter ?

— J'aimais son sens de l'humour.

— Il est vrai que Monica était un vrai clown. Tout l'amusait. Je me rappelle qu'une fois elle est entrée à la maison avec une grosse pastèque – probablement volée – dans son cabas. Quand elle l'a sortie, la pastèque lui a échappé des mains – tu sais comme elle était maladroite – et s'est transformée en marmelade dans la chute. Monica a ri au point d'en attraper des convulsions.

Ruth fit une grimace dégoûtée.

— J'aimais les sequins dont elle avait décoré le couvercle de la cuvette des cabinets dans son appartement de Santa Monica.

— C'est moi qui les avais collés. Pendant ce temps, elle était plantée, le regard perdu dans le vide, à parler des soucoupes volantes.

— Des soucoupes volantes, répéta-t-il.

Il se rappelait. Un jour, Monica lui avait déclaré avec le plus grand sérieux que la musique des sphères était produite par les soucoupes volantes qui entraient en collision, surtout la nuit. C'est vers trois heures du matin, quand on est réveillé, qu'on les entend le mieux, avait-elle précisé.

— Elle était bonne au lit ? s'enquit Ruth.

— Elle était vierge.

— Quoi ? Tu veux dire que tu ne l'as jamais tringlée ? Que personne ne lui avait fait sauter sa bande de garantie ? (Ruth le dévisagea en écarquillant les yeux.) Allons donc ! Tu parles d'une liaison ! Du néant sublimé ! Peut-être que c'est elle qui n'a pas voulu de toi, mais ça m'étonnerait. Elle était comme une chatte en chaleur.

— En fait, elle était meilleure que toi au lit.

— Ça non plus, je ne le crois pas.

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Qu'elle était frigide à soixante-quinze pour cent et que c'était une chienne en rut pour le reste. Elle avait un faible pour les collégiens.

— J'en doute.

Pourtant, il avait entendu dire cela de Monica. Ce qu'il aimait surtout chez cette dernière, c'était la faculté qu'elle avait de voir le monde d'un point de vue original, inédit. Selon une perspective toute personnelle. Les choses les plus simples l'intriguaient et l'amusaient. Elle était capable de rester des heures à regarder raser un building au laser. Et elle revenait tout placidement, couverte de poussière de

plâtre. Ce qui, comme disait Ruth, n'était pas pour elle un inconvénient majeur.

Entraîné par Monica, il avait régressé avec bonheur. Ils étaient des enfants retardés, ils allaient au zoo, à Luna Park, ils exploraient le château de la sorcière, ils se rendaient dans tous les terrains de jeux, tous les parcs à l'usage des bambins. Monica adorait les petits. En ce temps-là, en tout cas. Dieu seul savait quelles avaient pu être ses inclinations ultérieures.

— Je pensais que tu pourrais peut-être me dire comment la retrouver, reprit-il.

— Aujourd'hui, ou elle se balance d'arbre en arbre, ou elle est morte. Elle faisait partie des rares personnes que je connaissais qui s'étaient grillé la cervelle avec autre chose que des stups. Elle se défonçait à l'eau du robinet. Pouah !

— Je n'ai jamais réussi à me rappeler la marque du drôle de vieux flipflap qu'elle conduisait. Ce devait être une antiquité et probablement…

— Oui, il appartenait originellement à un étudiant qui l'avait gonflé pour elle, dit Ruth avec irritation. Mais est-il indispensable de parler de Monica Buff ? Monica et son carton rempli de dessins à l'encre qu'elle montrait à tout le monde. Des animaux. Des crapauds fumant le cigare et jouant aux échecs.

Ruth fit la moue.

— Je reconnais que ce n'était pas une artiste.

— Mais ce carton et ces crapauds étaient sa justification dans l'existence. Ils expliquaient pourquoi elle ne se lavait pas les cheveux et ne se baignait pas. Tu savais qu'elle était analphabète ?

— Tu veux dire qu'elle avait de la difficulté à lire ? demanda Jason, surpris.

— Non, elle ne savait pas lire. Elle a grandi du côté de Big Sur, au sud de San Francisco. Son père avait fichu le camp. Ils touchaient l'assistance et vivaient dans une communauté. Il n'y avait pas de véritable école. Les adultes passaient leur temps à ne rien faire sinon à rouler des joints et elle n'a jamais appris à lire.

— Je ne peux pas le croire.

— Qu'est-ce que tu ne peux pas croire ? Que tu couchais avec une fille qui ne savait ni lire ni écrire, qui ne se lavait pas ? Que cherches-tu exactement chez une femme, Jason ? Quelque chose d'humain – ou de non humain ?

Il s'esclaffa.

— Je vais te resservir, dit Ruth.

Elle se leva péniblement et, tout en se frottant le bas-ventre, s'approcha d'une démarche mal assurée de la table sur laquelle trônaient les bouteilles au milieu d'écorces de citron, de morceaux de

sucre et de glaçons à demi fondus. Elle adressa à Jason un béat sourire de myope. Au moins, maintenant, une partie des couleurs qui lui bariolaient la figure étaient effacées. Dans le demi-jour, sa bouche évoquait un foie mûr. Écœuré, Jason repoussa la comparaison. Qu'avait-il contre elle ? Elle ne lui avait jamais fait de mal. En fait, elle lui sauvait la vie en lui permettant de vivre chez elle.

Je suppose que c'est vrai : elle est trop vieille, trop ridée. Elle doit teindre ses cheveux, ils sont ternes. De vieux cheveux. Aucun rapport avec ceux de Kathy, par exemple. Des cheveux qui ont l'air de cheveux, en tout cas.

Ce n'était pas juste de comparer Ruth à une fille de dix-neuf ans. Ou même à Monica Buff. Mais la comparaison s'imposait à son esprit, l'empêchant de se sentir attiré par Ruth Rae. Si bonne – du moins, si expérimentée – fût-elle au lit.

Je l'utilise comme Kathy m'a utilisé. Comme McNulty utilise Kathy.

McNulty… Et si j'avais un micro-émetteur sur moi ?

Jason Taverner s'empara précipitamment de ses vêtements et s'engouffra dans la salle de bains. Là, assis sur le bord de la baignoire, il se mit en devoir de les inspecter les uns après les autres.

Il lui fallut une demi-heure mais il finit par le repérer. Pourtant, il était tout petit. Il le jeta dans les toilettes, tira la chasse et, bouleversé, regagna la chambre.

Ainsi, après tout, ils savent où je suis. Je ne peux plus rester. Et j'ai mis Ruth Rae en danger pour rien.

— Attends, dit-il à voix haute.

— Oui ?

Ruth s'adossa avec lassitude au mur de la salle d'eau, les bras croisés sous les seins.

— Les micro-émetteurs ne donnent que des localisations approximatives. À moins qu'un intercepteur branché sur leurs signaux ne les détecte. Jusqu'à présent…

Comment savoir ? Après tout, McNulty avait attendu Jason chez Kathy, mais était-il venu parce qu'il était remonté jusqu'au micro-émetteur ou parce qu'il savait que Kathy habitait là ? Tourneboulé par trop d'angoisse, de sexe et de scotch, Jason n'arrivait pas à se souvenir. Assis sur le rebord de la baignoire, il se grattait le front en réfléchissant de toutes ses forces pour se remémorer les termes exacts qui avaient été prononcés quand Kathy et lui s'étaient trouvés face à face avec McNulty en rentrant.

Ed… Ils ont dit qu'Ed m'avait collé un micro-émetteur. Donc le micro-émetteur m'avait localisé. Mais…

Peut-être, cependant, que l'émetteur avait seulement indiqué une zone imprécise et que les pols avaient supposé – à juste titre – qu'il se

trouvait dans la piaule de Kathy.

— Bon Dieu ! dit-il à Ruth d'une voix blanche, j'espère que les pols ne vont pas rappliquer chez toi à cause de moi. Ce serait un comble ! (Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées.) Tu n'aurais pas un café super chaud ?

— Je vais brancher la plaque chauffante.

Vêtue en tout et pour tout d'un bracelet d'esclave, Ruth trottina pieds nus jusqu'à la cuisine. Quelques instants plus tard, elle revint avec un énorme gobelet en plastique portant l'inscription : « les routiers sont sympas. » Il le lui prit des mains, avala d'un trait le café bouillant.

— Dommage que tu n'aimes ni les chiens ni les chats, dit-il, songeant à Domenico.

— Il est interdit d'avoir des animaux dans les appartements de ce standing. Ils pissent sur la moquette. Cela revient si cher que ça ne vaut pas le coup.

— Écoute… Je vais te dire quelque chose de très important. Essaye de comprendre. D'accord ?

— D'accord.

Elle le regarda, la mine grave, et se lissa les cheveux.

— Je suis l'une des plus grandes vedettes mondiales de la télé.

Les yeux bovins de Ruth s'écarquillèrent.

— Sans blague ?

— Mais, brusquement, personne n'a jamais entendu parler de moi. Je n'existe pas. Je n'ai même pas de certificat de naissance.

— Peut-être que tu l'as perdu ?

— Non, il n'existe pas.

— C'est peut-être ta mère qui l'a perdu.

— Avant ma naissance, laissa-t-il tomber d'une voix aigre.

— Ou alors, c'est que nous sommes dans un monde parallèle au tien dans le temps et dans l'espace. Et… bref, tu es passé d'une façon ou d'une autre de l'univers où tu étais illustre à celui-ci où tu n'es rien du tout. Tu crois que c'est possible ?

Il la dévisagea et Ruth recula avec appréhension comme si elle s'attendait à des coups de sa part.

— Ça n'existe pas ! s'exclama-t-il sur un ton farouche.

— Mais je ne vois pas comment autrement…

— Ce serait trop facile.

— Que veux-tu dire par là ?

— Évidemment, ça expliquerait tout, tu as raison. Mais je ne peux pas accepter ce genre d'explications. C'est comme ces romans de science-fiction à la gomme de Philip K. Dick qui faisaient mes délices quand j'étais gosse. Heureusement, on a fini par l'avoir. (Il termina sa tasse, l'air sombre, se leva et alla reprendre du café dans la cuisine.) Il

faut que je m'en aille, dit-il en revenant, les mains vides, dans la salle de bains. Grâce au micro-récepteur, ils ont repéré mes coordonnées. Je ne peux pas te faire ça.

— Il faut accepter le risque. Reste. (Elle s'approcha de lui, visiblement angoissée.) Ne t'en va pas. Ça me donnerait l'impression que je t'ai fait une vacherie.

— Je ne veux pas rester plus longtemps. D'ailleurs, tu es trop vieille.

Elle le regarda, bouche bée, grotesque comme une poupée de chiffon que l'on aurait piétinée. Soudain, elle se précipita dans la cuisine.

Pourquoi lui avoir dit ça ? s'interrogea Jason. La tension, mes peurs. Il fit mine de la suivre. Mais Ruth réapparut dans l'entrée, tenant à la main une écuelle de céramique, avec, inscrit dessus : « Souvenir de knotts berry farm. » Elle se rua en avant et la lui assena sur le crâne, ses lèvres se tordant comme des larves à peine écloses. Au dernier moment, Jason réussit à parer le coup en levant le bras gauche. L'écuelle se brisa en trois morceaux tandis que le sang jaillissait de son coude. Il regarda tour à tour la plaie, les fragments de l'écuelle et Ruth.

— Pardon, fit-elle dans un souffle.

Sa voix était presque inaudible. Les larves de serpents se tordaient toujours, de consternation cette fois.

— Pardon, dit à son tour Jason.

— Je vais te mettre un sparadrap. (Elle se dirigea vers la salle de bains.)

— Non, je m'en vais. L'entaille est propre. Aucun risque d'infection.

— Pourquoi m'as-tu dit ça ? lui demanda-t-elle d'une voix rauque.

— À cause de ma propre appréhension de la vieillesse. Parce qu'ils m'auront à l'usure, du moins ce qui reste de moi. Il ne me reste pratiquement plus d'énergie. Même pour un orgasme.

— Tu y es bien arrivé.

— Le chant du cygne, conclut-il en passant dans le cabinet de toilette pour nettoyer son bras ensanglanté.

Il laissa couler l'eau froide sur sa blessure jusqu'à ce que le sang se coagule. Cinq minutes ? Cinquante ? Impossible à dire. Il restait planté sur place, le coude sous le robinet. Ruth Rae était partie Dieu sait où. Probablement le dénoncer aux pols. Il était trop las pour s'en préoccuper.

Merde, après ce que je lui ai dit, je ne peux pas le lui reprocher.

10

— Si, Jason Taverner existe, dit le général de police Felix Buckman en secouant sèchement la tête. Il s'est débrouillé pour faire sortir des matrices toutes les données le concernant. (Il médita.) Vous êtes sûr de pouvoir lui mettre la main dessus, s'il le faut ?

— Vous me posez une devinette, monsieur Buckman, répondit McNulty. Il a trouvé le microémetteur et l'a fait disparaître. Aussi, nous ne savons pas s'il est encore à Las Vegas. S'il est intelligent, il a filé en vitesse. Ce qui est certainement le cas.

— Je préfère que vous reveniez ici. S'il a pu escamoter comme ça ses données de base entreposées dans les fichiers, c'est qu'il est mêlé à quelque chose d'important. Connaissez-vous ses coordonnées de façon précise ?

— On l'a repéré dans l'un des quatre-vingt-cinq appartements formant une aile d'un coûteux et élégant complexe de six cents unités situé dans le West Fireflash District, la Résidence Copperfield II.

— Demandez donc à Las Vegas de fouiller ces quatre-vingt-cinq appartements, jusqu'à ce qu'on le retrouve. Et, quand vous l'aurez, expédiez-le-moi aussitôt. Mais je tiens quand même à ce que vous retourniez au bureau. Prenez deux amphés, faites une croix sur votre défonce de flippé et amenez-vous.

— Bien, monsieur Buckman, dit McNulty avec une grimace et une note douloureuse dans la voix.

— Vous ne croyez pas que nous le retrouverons à Las Vegas ?

— Non, monsieur.

— Peut-être que si. Maintenant qu'il est débarrassé de l'émetteur, il est possible qu'il se sente en sécurité.

— Je me permettrai de ne pas partager votre opinion. Quand il s'est aperçu qu'on lui avait collé un mouchard, il a compris qu'il avait été pisté jusqu'à West Fireflash et il a décampé. En toute hâte.

— C'est en effet ce qu'il aurait fait s'il avait agi rationnellement. Mais les gens n'agissent pas rationnellement. Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué, McNulty, mais la plupart d'entre eux ont des réactions incohérentes.

Ce qui, ajouta Buckman dans son for intérieur, leur rend probablement service. De toute façon, leurs faits et gestes sont moins prévisibles.

— J'ai remarqué… commença McNulty.

Buckman l'interrompit.

— Soyez à votre bureau dans une demi-heure. (Il raccrocha.)

Le côté guindé et pédant de McNulty, ainsi que le brouillard léthargique dû à sa dose du soir avaient le don d'irriter Buckman.

— Un homme qui s'est rayé de l'existence, murmura Alys à qui rien n'avait échappé. Y a-t-il eu des précédents ?

— Non. Et il n'y en aura pas davantage cette fois. Il a forcément négligé un micro document secondaire qui se trouve dans quelque coin obscur. Nous continuerons à chercher jusqu'à ce que nous mettions la main dessus. Tôt ou tard, nous découvrirons une empreinte vocale ou un tracé EEG, et nous saurons alors qui il est en réalité.

— Peut-être est-il exactement ce qu'il prétend être, dit Alys qui étudiait les notes grotesques de McNulty. « Le sujet appartient au syndicat des musiciens. Déclare être chanteur. Peut-être qu'une empreinte vocale permettrait de… »

— Sors de ce bureau.

— Ce n'est qu'une simple conjecture, mais peut-être qu'il a enregistré le nouveau pornodisque *Go Down, Moses*, ce tube qui…

— Écoute-moi… Rentre à la maison. Regarde dans le tiroir central de mon bureau en érable. Tu y trouveras dans une pochette transparente un exemplaire à peine oblitéré et parfaitement centré du un dollar noir émis par le U.S. Trans-Mississippi. Je l'ai acquis pour ma collection, mais je t'en fais cadeau. J'en trouverai un autre. Mais va-t'en, va-t'en. Prends ce foutu timbre. Mets l'album dans ton coffre et ne le regarde plus jamais. Contente-toi de l'avoir et laisse-moi travailler tranquille. Ça te va ?

— Seigneur ! s'exclama Alys, l'œil brillant. Où l'as-tu déniché ?

— C'est un prisonnier politique condamné aux travaux forcés qui me l'a donné. En échange de sa liberté. J'ai estimé que c'était un marché équitable. Ce n'est pas ton avis ?

— La plus belle émission qu'aucun pays ait jamais faite dans les annales !

— Tu le veux ?

— Oui. (Alys ouvrit la porte du bureau.) À demain. Mais ce n'est pas parce que tu me fais ce cadeau que je pars. Je veux rentrer, prendre une douche, me changer et dormir quelques heures. D'un autre côté, si tu veux vraiment…

— Je veux.

Et Buckman ajouta en pensée : parce que tu m'épouvantes, parce que j'ai viscéralement, ontologiquement peur de toi et de tous tes actes, même de ta complaisance à partir. Oui, j'ai même peur de ça.

Pourquoi ? se demanda-t-il tout en la suivant des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers le tube ascensionnel conduisant aux prisons secrètes qui s'ouvrait au fond du bureau. Enfant, j'avais déjà peur d'elle. Parce que, sans doute, d'une façon fondamentale qui m'échappe, elle ne se plie pas aux règles. Nous avons tous des règles. Pas les mêmes, mais nous suivons tous certaines règles. Par exemple,

on ne tue pas quelqu'un qui vient de vous faire une faveur. Dans ce cas, même un État policier observe cette règle. Même nous. Et on ne détruit pas délibérément des objets que nous considérons comme précieux. Mais Alys est capable de rentrer à la maison, de chercher le un dollar noir et de le brûler avec sa cigarette. Je le sais. Et pourtant, je le lui ai donné. Parce que j'espère encore qu'elle finira un jour ou l'autre par lancer ses billes comme tout le monde.

Mais cela n'arrivera jamais.

Et si je lui fais cadeau du un dollar noir, c'est simplement que j'espère l'enjôler, la tenter, pour qu'elle en revienne aux règles que nous comprenons. Aux règles que tous les autres appliquent. J'essaye de la soudoyer et c'est une perte de temps – pour ne parler que du temps. Je le sais et elle le sait. Oui, elle va probablement brûler ce un dollar noir, le timbre le plus merveilleux qui ait jamais été émis. Ce trésor philatélique que je n'ai jamais vu proposer par les marchands au cours de mon existence. Même dans les ventes. Et ce soir, quand je rentrerai, elle me fera voir les cendres. Peut-être aura-t-elle conservé un coin intact pour bien me prouver qu'elle l'a détruit.

Et je la croirai sur parole. Et j'aurai encore plus peur.

Maussade, le général Buckman ouvrit le troisième tiroir de son imposant bureau et introduisit une bobine dans son petit magnétophone. Les airs de Dowland pour quatre voix… Debout, il écouta le chant qu'il préférait à tous ceux du *Second Livre du Luth*.

> … À présent abandonné et délaissé,
> Je soupire et je pleure et me pâme et je meurs
> Dans une détresse sans fin, une mortelle douleur.

Le premier compositeur à avoir écrit de la musique abstraite, songea-t-il en changeant de cassette. C'était maintenant le *Lachrimae Antiquae Pavana*. De là découlaient les derniers quatuors de Beethoven. Et tout le reste. Sauf Wagner.

Buckman détestait Wagner et ses semblables, comme Berlioz, qui avaient fait reculer la musique de trois siècles. Jusqu'à ce que Karlheinz Stockhausen l'eût modernisée avec son *Gesang der Jüglinge*.

Debout devant le bureau, il posa un moment le regard sur la récente photo quadri de Jason Taverner. Le cliché pris par Katharine Nelson. Un sacré bel homme, se dit-il. Presque une apparence de professionnel. C'est normal, c'est un chanteur. Il est dans le showbiz.

Effleurant l'hologramme, il s'entendit dire : « Et alors, vieille bique ? » Buckman sourit et reporta son attention sur la *Pavane*, dont il se répéta intérieurement le premier vers : *Coulez, mes larmes…*

Est-ce que j'ai vraiment le karma du pol ? Pour aimer de telles paroles, une telle musique ? Oui, je suis un merveilleux pol parce que

je ne pense pas comme un pol. Je ne pense pas comme McNulty, par exemple, qui sera jusqu'à la fin de sa vie un… quelle était donc cette expression ? Un cochon. Je ne pense pas comme tous les gens que nous essayons d'appréhender, mais comme les gens *importants* que nous essayons d'appréhender. Comme cet homme, ce Jason Taverner. Mon inspiration, une intuition irrationnelle mais admirablement fonctionnelle, me dit qu'il est toujours à Las Vegas. C'est ici que nous l'épinglerons, pas là où le croit McNulty. Parce que, rationnellement et logiquement, il cherche ailleurs, plus loin.

Je suis comme Byron qui combattait pour la liberté, qui a donné sa vie à la Grèce. Sauf que je ne me bats pas pour la liberté, mais pour une société cohérente.

Est-ce bien vrai ? Est-ce pour cela que je fais ce que je fais ? Pour créer un ordre, une structure, une harmonie ? Des règles. Oui, les règles ont une importance énorme pour moi, c'est la raison pour laquelle Alys constitue une menace, la raison pour laquelle je peux m'arranger avec n'importe qui sauf avec elle.

Grâce au ciel, tout le monde ne lui ressemble pas. Grâce au ciel, elle est unique en son genre.

Il enclencha la touche de l'interphone.

— Herb, voulez-vous venir un instant, s'il vous plaît ?

Herbert Maime entra avec un paquet de cartes perforées. Il avait l'air harassé.

— Je vous propose un pari, Herb, dit Buckman. Est-ce que Jason Taverner est à Las Vegas ?

— Pourquoi vous tracasser pour des questions aussi foireuses et insignifiantes ? C'est du ressort de McNulty, pas du vôtre.

Buckman s'assit et se mit à composer des variations chromatiques sur son vidéophone ; il restituait les drapeaux de diverses nations disparues.

— Regardez ce que cet homme a fait. Il a réussi à extraire toutes les données le concernant de l'ensemble des fichiers de la planète, de la Lune et des colonies martiennes… McNulty a poussé son enquête jusque-là. Songez un instant à ce que pareille entreprise a nécessité. Des sommes énormes. Des pots-de-vin astronomiques. Si Taverner a déboursé tant de blé, c'est que l'enjeu est considérable. Les influences ? Même conclusion : il a pas mal de pouvoir et nous devons le considérer comme un personnage important. Ce qui me turlupine le plus, c'est de savoir qui il représente. À mon avis, il y a quelque part sur la terre un groupe qui le soutient. Mais comment ? Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. D'accord ils ont effacé toutes ses archives personnelles. Jason Taverner est l'homme qui n'existe pas. Mais, ayant fait ça, qu'ont-ils obtenu ?

Herbert réfléchit.

— Je ne comprends pas, reprit Buckman. Cela n'a pas de sens. Mais s'ils ont pris cette peine, cela doit signifier quelque chose. Autrement, ils n'auraient pas fait tant de dépenses. Dépenses d'argent, de temps, d'influence. Les trois, peut-être. Sans compter des efforts gigantesques.

— Je vois, dit Herb en hochant la tête.

— Parfois, continua le général, on pêche un gros poisson en appâtant avec un petit. On ne sait jamais d'avance. Le prochain goujon qu'on attrapera conduira-t-il à quelque chose d'énorme ou bien… (Il haussa les épaules.)… juste à du menu fretin bon pour le vivier concentrationnaire ? Ce qu'est peut-être Jason, après tout. Il se peut que je fasse entièrement fausse route. Mais ça m'intéresse.

— Dommage pour Taverner, commenta Herb.

— En effet, acquiesça Buckman. Maintenant, examinons les faits. (Il s'interrompit le temps de lâcher un pet silencieux.) Taverner s'est rendu chez une faussaire ordinaire, opérant derrière la façade d'un restaurant abandonné. Comme il n'avait pas de contact, Dieu merci, il est passé par l'intermédiaire du réceptionniste de l'hôtel où il était descendu. Conclusion : il avait désespérément besoin de pièces d'identité. D'accord, mais alors où sont passés ses puissants soutiens ? Pourquoi, ayant pu faire tout le reste, ont-ils été incapables de lui fournir de faux papiers en béton ? Bon Dieu ! Ils l'ont lâché dans la rue, au beau milieu de la faune urbaine, droit dans les pattes d'un informateur de police, compromettant ainsi toute l'opération !

— Oui, il y a quelque chose qui ne colle pas.

— Bon. Quelque chose s'est détraqué. Le voilà brusquement parachuté en pleine ville sans papiers. Il n'avait sur lui que ceux fabriqués par Kathy Nelson. Comment en est-il arrivé là ? Comment les autres se sont-ils débrouillés pour rater leur coup, l'obligeant à se procurer par tous les moyens de fausses cartes d'identité, parce que autrement il n'aurait jamais pu s'aventurer hors de chez lui ? Vous voyez mon point de vue ?

— Mais c'est ce qui nous permet d'intervenir.

— Pardon ? (Buckman baissa le volume du magnétophone.)

— S'ils ne commettaient pas de telles erreurs, nous n'aurions pas l'ombre d'une chance. Ils resteraient une entité métaphysique, ni vue ni connue. Les faux pas de ce genre sont pour nous pain bénit. Je ne vois pas en quoi il est important de connaître le pourquoi de l'erreur ; ce qui compte, ce sont les faits. Or, nous devrions pavoiser.

C'est ce que je fais, songea Buckman qui se pencha en avant et composa le numéro du bureau de McNulty. Pas de réponse. McNulty n'était pas encore arrivé. Buckman consulta sa montre. Encore un quart d'heure environ.

Il forma le numéro du grand Central Bleu.

— Où en est l'opération lancée dans le quartier de Fireflash à Las Vegas ? demanda-t-il aux préposées qui, juchées sur de hauts tabourets, déplaçaient des maquettes en plastique sur le maître plan à l'aide de longues baguettes. La recherche d'un individu prétendant s'appeler Jason Taverner.

L'opératrice enfonça avec dextérité différentes touches. Il y eut un bourdonnement suivi d'un déclic.

— Je vous mets en communication avec l'officier responsable.

Un type en uniforme, l'air stupidement placide, apparut sur la vidéo de Buckman.

— À vos ordres, général Buckman.

— Avez-vous appréhendé Taverner ?

— Pas encore. Nous avons visité une trentaine de logements.

— Dès que vous le tiendrez, prévenez-moi par la ligne directe, lui intima-t-il.

(Il donna le code à son crétin d'interlocuteur et raccrocha, vaguement démoralisé.)

— Ça prend du temps, dit Herbert.

— Comme pour faire de la bonne bière, murmura Buckman, le regard perdu dans le vide, le cerveau tournant à plein régime, mais en rond.

— Vous et vos intuitions jungiennes ! Parce que c'est ce que vous êtes selon la topologie de Jung, général Buckman : une personnalité intuitive et raisonnante dont l'intuition est la principale modalité et le raisonnement…

— Conneries !

Buckman roula en boule le brouillon de McNulty et le jeta dans le lacérateur.

— Vous n'avez pas lu Jung ? lui demanda Herbert.

— Bien sûr que si. À Berkeley, pour passer mon diplôme… Tout le département de criminologie devait lire Jung. J'ai appris tout ce que vous avez appris et beaucoup plus. (Il se rendait compte que l'irritation perçait dans sa voix et cela l'agaçait.) Ils opèrent probablement comme des éboueurs, en faisant un boucan d'enfer… Taverner les entendra monter bien avant qu'ils n'arrivent à l'appartement où il se cache.

— Pensez-vous qu'on cravatera quelqu'un avec lui ? Quelqu'un qui est son supérieur dans…

— Il ne sera pas en compagnie de quelqu'un d'aussi important alors que ses papiers lui ont été retirés au commissariat, et qu'il sait que nous sommes à ses trousses. Je ne m'attends pas que nous mettions la main sur qui que ce soit en dehors de Taverner.

— Je vous propose un pari.

— Allez-y.

— Je vous parie cinq quinques d'or que, quand vous l'aurez, vous n'aurez rien.

Buckman, surpris, sursauta. Cela ressemblait fort à sa propre intuition : pas de faits, pas de données de base. Rien que des présomptions.

— Vous êtes d'accord pour parier ?

— Je vais vous dire ce que je vais faire. (Buckman sortit son portefeuille et compta l'argent qu'il contenait.) Je vous parie mille dollars-papier que l'arrestation de Taverner nous ouvrira la porte d'une combine plus importante que toutes celles que nous avons jamais eu à connaître.

— Je ne parie pas de pareilles sommes.

— Vous pensez que j'ai raison ?

Le vidéophone grésilla. Buckman décrocha. Le visage imbécile de l'officier de Las Vegas se forma sur l'écran.

— Les thermo-radex décèlent la présence d'un individu de sexe masculin dont le poids, la taille et la morphologie correspondent à ceux de Taverner. Il se trouve dans l'un des appartements qui restent encore à visiter. Nous approchons avec beaucoup de précautions en évacuant les autres logements à mesure que nous progressons.

— Ne le tuez pas.

— N'ayez crainte, monsieur Buckman.

— Restez en ligne, ordonna Buckman. À partir de maintenant, je veux suivre cette affaire en direct.

— Entendu, général Buckman. Buckman se tourna vers Herbert Maime.

— Ils l'ont déjà épinglé.

Il sourit et émit un gloussement ravi.

11

Quand Jason Taverner alla dans la chambre chercher des vêtements, Ruth Rae, assise tout habillée sur le lit saccagé et encore chaud, fumait dans la pénombre une de ses cigarettes de tabac. La grisaille de la nuit filtrait à travers les fenêtres et la braise rougeoyait d'un éclat nerveux, incandescent.

— Ces trucs te tueront, lui dit-il. S'ils ont rationné les gens à un paquet par semaine, il y a une raison.

— Va te faire foutre ! répondit Ruth qui continua à fumer.

— Mais tu les trouves au marché noir.

Une fois, il l'avait accompagnée acheter une cartouche. Même compte tenu de ses revenus, le prix l'avait affolé. Mais Ruth n'avait pas sourcillé. Manifestement, elle s'y attendait et connaissait le prix de son vice.

— Je les trouve. (Elle écrasa la cigarette encore beaucoup trop longue dans un cendrier en céramique en forme de haricot.)

— Quel gaspillage !

— Est-ce que tu aimais Monica Buff ?

— Bien sûr.

— Je ne comprends pas comment tu pouvais.

— Il existe différentes sortes d'amour.

— Et de quelle sorte était le vôtre ?

— Un amour et des relations sexuelles sans complications. Amour et sexe en parties égales. Mais le sexe peut exister sans l'amour.

Comme avec toi, ajouta-t-il intérieurement. Mais sans le dire tout haut. Il ne voulait pas attirer l'attention de Ruth sur son vide. Parce que c'était inoffensif. À son avis, le sexe seul n'avait rien de rédhibitoire.

— Et il y a l'amour sans le sexe, dit Ruth.

— Comme l'amour de la patrie ?

Après tout, une patrie, ça ne se baise pas.

— Non. Comme l'amour entre deux hommes.

— L'amour homosexuel.

— Ce n'est pas ça que je veux dire. L'amour sans le sexe, rien de plus.

— En voilà un drôle d'amour !

Cela ne lui paraissait pas particulièrement séduisant. Une forme de pédérastie sublimée, en quelque sorte.

— Je l'ai connu. Avec une fille que j'ai rencontrée à… Non, ce n'était pas à Reno. C'était à Lake Tahoe. Elle avait fait un mauvais mariage et était complètement brisée. Elle avait perdu toute confiance en elle. Elle se considérait comme responsable de cet échec. Je l'ai

trouvée assise devant une table en train de boire des russes noirs – et tu sais que c'est un peu raide.

— Un excellent moyen de se saouler rapidement.

— Elle n'était pas ivre. Simplement, elle était là, à boire en contemplant la table, le front dans la main. À croire que sa tête serait tombée sans quelque chose pour la maintenir. Alors je… Enfin, j'étais pompette… Je me suis assise à côté d'elle et je me suis mise à causer. Elle avait désespérément besoin de quelqu'un à qui parler, à qui tout raconter.

— Tu t'es sans doute vue toi-même à travers elle.

— Probablement. Telle que j'étais après mon treizième mariage. Je me détruisais de mes propres mains. C'était terrible qu'elle soit là, exactement comme moi autrefois. Et j'avais besoin de lui parler. C'est ce que je me suis dit et c'était vrai. Alors, on a causé pendant des heures et, tandis qu'elle se couvrait de boue, j'ai commencé à éprouver un sentiment bizarre… (Elle fit un geste.)

— Un sentiment d'identification ?

— Peut-être. Non, c'était plus fort que ça. D'appréciation. Je l'appréciais, elle et ce qu'elle avait dans la tête, son espace intérieur. Possible qu'identification soit le mot juste. Je ne sais pas. C'était il y a longtemps.

— Il y a aussi l'amour paternel. L'amour protecteur envers une autre personne, généralement plus jeune. C'est peut-être ce que tu ressentais. Et il y a… (Jason se remémora son bref – et horrible – interlude avec Kathy. Cela pouvait-il être qualifié de rapports amoureux ? Non, mais le sexe avait été présent, une sorte de sexe maléfique qui planait, prêt à le happer.)… l'amour loupé, l'amour tordu, l'amour névrotique. Le sexe, plus exactement. Je veux dire le sexe.

— Tu n'arrêtes pas de mélanger les deux. Rien d'étonnant à ce que tu ne puisses concevoir la forme supérieure de l'amour, l'amour que je ressentais pour Terri, la fille de Tahoe. L'amour qui s'élève au-dessus du particularisme et des contingences et…

— L'amour antagoniste, l'interrompit Jason qui continuait de suivre le fil de ses pensées. (L'amour que j'ai… ou que j'avais pour Heather. Comme les amants de *La Bohème* qui se querellent tout le temps.) Le syndrome de Mimi et de Rodolphe. S'aimer, se battre et s'aimer simultanément, mais le plus souvent à tour de rôle.

— Tiens ! Tu commences à parler d'amour et tu termines en parlant sexe. En vérité, tu es terriblement déboussolé.

— Il y a également l'amour contre nature.

Une forme d'amour dont Jason avait eu l'occasion d'être témoin et qui l'avait effrayé.

— Le sexe sans amour, l'amour sans le sexe, l'amour paternel,

l'amour universel, sublime et transcendé, l'amour contre nature… Cela fait cinq types d'amours. Il doit y en avoir davantage.

— Le pire de tous : des rapports excluant et le sexe et l'amour.

Le néant total. Un six ne pouvait le supporter. Un six devait s'imbriquer aux éléments émotionnels des autres et les assimiler. Un six ne pouvait tolérer un instant cette espèce de froideur du drogué. Il ne pouvait s'associer à un insecte, à un esprit court-circuité qui sonne le creux et qui regarde à travers des yeux morts où rien ne se reflète. À une entité détruite, déshumanisée, qui se nourrit constamment d'elle-même, qui absorbe la vie des autres, qui dévore sa chaleur. On avait eu raison, il y avait quelques années, d'adopter une loi instituant la peine de mort pour réprimer cet abus. Il n'avait eu que trop souvent l'occasion de voir de ses yeux ce que l'héroïnomanie faisait à des êtres qui avaient été jadis des gens normaux. Et ces êtres avides continuaient d'aller et venir, imitant de leur mieux ce qu'ils avaient à tout jamais perdu.

— J'ai connu un drôle de genre d'amour à une époque, dit Ruth. J'étais terriblement attirée par les étrangers, aussi bien les hommes que les femmes. J'avais envie de les prendre dans mes bras et qu'ils me prennent dans les leurs. J'avais physiquement besoin de me pelotonner contre eux. Pas les gens que je connaissais… uniquement ceux que je ne connaissais pas. Ceux que je croisais au supermarché, dans la rue, partout. Finalement, j'ai serré dans mes bras une vieille dame qui se trouvait devant moi un jour où je faisais la queue. Et puis, au bout d'un certain temps, ça m'a passé, définitivement. Mais je crois que cela m'a changée. Je n'ai plus envie d'embrasser les étrangers, mais je ne me sens plus loin d'eux. Je suis capable de m'entendre avec les inconnus comme si c'étaient mes amis.

— Et ça vaut le coup ? lui demanda Jason avec amusement.

— Je suis sortie de ma coquille, répliqua-t-elle gravement. C'est grâce à cela que je me suis ouverte, que je suis devenue comme je suis maintenant. Quand tu m'as abordée dans le bar, j'avais beau ne t'avoir jamais vu auparavant, il m'a été facile de lier conversation avec toi. Et j'ai l'impression que c'est pareil pour toi.

— Je n'ai jamais éprouvé le désir de faire des mamours au premier venu sans discrimination, sans savoir de qui il s'agit, de quel sexe il est.

— C'était presque une sorte d'amour mystique, fit songeusement Ruth. Comme si le premier venu pouvait être le Christ.

— Mais ce n'est jamais lui.

— L'amour ultime, c'est l'amour transcendant de l'homme pour l'homme. De l'être humain pour l'être humain. Même si tu es incapable de le ressentir, ce qui est probablement le cas, quelqu'un d'autre peut le ressentir à ta place un jour ou l'autre. Cela peut arriver

et tu peux ne jamais le savoir.

— Cela me paraît irréaliste.

— Parce que c'est extrêmement rare. Mais une fois qu'on a connu… Tu saurais ce que je veux dire si cela t'était arrivé. C'est ce qui s'est passé à Tahoe avec cette pauvre petite qui était là à boire verre sur verre, abandonnée par un type… Oui, c'est ce que j'ai ressenti en la voyant. (Ruth resta quelques instants silencieuse, le visage plissé.) Je crois que, depuis, quand j'aime, j'aime tout le monde. Je peux aimer une personne plus que les autres mais, en général, ça déborde. On s'élève d'un cran. On est au-dessus de la peur et de la haine. De la haine surtout. La peur… Je ne crois pas. Parce que j'ai toujours peur. Très peur.

Elle dévisagea sombrement Jason planté devant le lit dans la pénombre. Les ténèbres de l'amour en allées. Du sexe, plutôt, comme Ruth l'avait souligné.

— Et l'amour de Dieu ? L'amour religieux ?

— L'amour d'une créature humaine pour une autre créature humaine est de nature religieuse.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas de base rationnelle, il n'est pas fondé sur un rapport matériel, c'est une intuition. Comme une vision religieuse. C'est tout ce que je peux te dire : c'est une compréhension mystique et respectueuse de l'autre, où l'on ne réclame rien pour soi. De tous les autres par extension. Quelqu'un devrait écrire un livre là-dessus. La montée progressive de l'amour. Ça s'appellerait *l'Amour ascendant.* Tu crois que les gens comprendraient ?

— Bien sûr.

— Tu ne comprends pas, toi. Si ça t'arrivait, tu ne t'en rendrais pas compte. Par exemple, tu te moques de savoir ce que j'éprouve pour toi. J'éprouve… (Elle hésita.) Mais je suis libre d'éprouver ce que je veux pour toi et de le dire. C'est permis. Seulement, si j'étais un homme…

— Ce serait de l'homosexualité.

— Il est triste que l'on considère que l'amour d'un homme pour un autre soit homosexuel. Les hommes ne peuvent pas se serrer dans leurs bras alors que, pour les femmes, c'est permis. Il est triste, par exemple, que les hommes ne puissent pas pleurer. Ça aussi, c'est affreux.

— C'est une chose que l'on apprend toujours aux petits garçons : les hommes ne doivent pas pleurer.

— C'est triste. Terriblement, atrocement triste. Les hommes sont intérieurement aliénés et aliénés les uns des autres. Ne crois-tu pas que s'ils pouvaient… pleurer pour un autre homme, aimer de cette façon, surmonter des siècles d'inhibition, une vie de répression… ne

serait-ce qu'un instant… Comme ce serait merveilleux ! Sensationnel ! Triompher ne serait-ce qu'un instant de tout ce qui vous a été inculqué, de tout ce qu'on vous a seriné au fil des années. Comme disait saint Paul : « Je vous révélerai un mystère. Tous ne dormiront pas… » Quelle est la suite ? « Nous serons transformés. En un clin d'œil… » Merde, je ne me rappelle pas la suite…

Mais je me rappelle le début : « Je vous révélerai un mystère. Tous ne dormiront pas… » Mais pourquoi est-ce que je ne me rappelle pas ? s'exclama-t-elle avec fureur. C'est la seule partie de la Bible que je ne flanque pas aux orties. « Car cet homme corruptible doit atteindre l'incorruption et ce mortel doit accéder à l'immortalité. » C'est tout ce dont je me souviens. (Elle s'abreuva d'injures à mi-voix. Jason voyait sa bouche s'ouvrir et se fermer dans l'ombre.) Pourquoi ai-je appris ce passage par cœur ? Pour pouvoir le réciter aux gens dans une occasion comme aujourd'hui. Et je ne m'en souviens plus.

— Je n'avais jamais rencontré quelqu'un capable de citer la Bible. En vérité, je n'avais encore jamais vu de chrétien.

Ruth le contempla fixement.

— Mais nous sommes tous des chrétiens.

— Non. Aujourd'hui, c'est fini, ça. Cela appartenait à un autre monde. Un monde mort. Comme de pleurer pour un homme. Ça aussi, c'est mort.

— Cela n'a jamais été. Cela n'a jamais existé. Mais cela peut arriver. N'importe quand. Je ne crois pas que cela t'arrivera à toi. Je ne voudrais pas que tu le prennes mal mais… Non, cela ne t'arrivera pas. En aucune circonstance.

— Je le croirai quand je le verrai.

— Tu ne le verras jamais.

— Alors, je ne le croirai jamais.

— Et sais-tu pourquoi, Jason Taverner ? Parce que tu es seul dans l'univers. Tu étais sûrement un enfant unique parce que ton univers se limite à toi et à ce que tu peux t'approprier. C'est du moins l'impression que tu me fais. Tu es un captateur. Un consommateur.

— Merde ! Tout récemment encore, dans mon show à la télé…

Il laissa sa phrase en suspens.

— Ton show à la télé ?

Elle continuait de le jauger, la tête penchée comme un fox-terrier. Visiblement, ce détail la fascinait.

— Le show télévisé auquel je participais. Autrefois.

— Tu étais un raté ?

— Je me défendais bien. Question d'habitude.

— Tu me rappelles un garçon que je connaissais et qui pressentait ce que pressentaient les autres. Je veux dire que tu as de belles idées mais qu'elles arrivent trop tard. La réalité a changé avant que tu l'aies

remarqué. Tu es toujours un peu à la bourre. Comme une lune rétrograde.

— Merci.

— Quand on a l'âge que nous avons, il faut s'accrocher à quelqu'un de très jeune, dans les dix-neuf ou vingt ans. Pour garder le contact avec les perspectives des jeunes, épouser leur rythme, leur cadence et leur espace intérieur, pour s'imprégner de leur vitalité.

— Ça, c'est ton truc.

Jason n'ignorait pas le goût de Ruth Rae pour les fruits verts. Des dizaines de jeunots étaient passés par son lit au cours des années.

— Leur sens du temps est différent. Ils…

— J'ai quarante-deux ans et je ne suis pas vieux.

— Tu as tout à fait raison. Pour un homme, ce n'est pas vieux. Bien sûr, à dix-neuf ans, on est persuadé du contraire. « N'aie jamais confiance en quelqu'un qui a plus de vingt ans. » Combien de fois ai-je entendu cette formule ? Et quand ils disent cela, ils le pensent. Nous vivons jusqu'à… combien ? Quatre-vingt-dix ans à peu près. C'est le chiffre que donnent les savants pour notre génération. En conséquence de quoi, on est jeune les deux neuvièmes de notre existence. Et puis, pouf ! C'est comme une bougie qui se consume. Une flamme qui s'éteint. On bascule dans la sénilité.

— Je ne vivrai pas au point d'être sénile.

— C'est la qualité de la vie, pas la…

— C'est juste, opina Jason. (Il avait toujours eu le sentiment que, grâce à Dieu, il ne vivrait pas assez longtemps pour devenir vieux. Et il en était heureux. Il n'avait aucun désir de continuer à vivre comme Churchill avec son cigare, à regarder année après année, décennie après décennie, la mort perchée sur son ventre, battant des ailes.) Pas la quantité, acheva-t-il à la place de Ruth.

— Tu as peut-être raison. Mais j'ai l'impression… (Elle bâilla et s'étira.) On dit que les passions s'estompent quand on vieillit mais, toi, tu es plus du type alpha. On peut être plus détaché, prendre du champ et regarder les jeunes faire tous les trucs bêtas qu'on faisait autrefois. Et où cela nous a-t-il menés ? À dix-neuf ans, on espère constamment, même si l'on n'en a pas conscience, que la vie, la vie adulte, sera un accomplissement. On est dynamique. Mais quand on arrive à nos âges, on a de la marge. On peut fixer son regard sur ce que l'on a effectivement réussi à accomplir. Et on peut se reposer. (Elle bâilla à nouveau.) J'ai toujours considéré que j'avais accompli quelque chose dans le domaine du sexe. J'espère ne jamais perdre cela.

— Ce n'est pas mon rayon.

Pour Ruth, l'acte sexuel était une sorte de renaissance. Il le lui avait dit un jour. Tu te nourris de l'homme, songea-t-il, et cela te grise. Comme Dracula buvant du sang – c'est bourré de protéines et

très nourrissant – et qui retrouve la santé. Aux dépens de l'homme qui le sustente.

— Un invité de mon show à la télé, un écrivain à qui nous demandions pourquoi dans toutes les œuvres les femmes étaient toujours inquiétantes, puissantes et dangereuses, a répondu devant trente millions de téléspectateurs : « Sans doute parce que je crois que leur sexe a des dents. »

Ruth ne sourit pas. Elle était sérieuse comme un pape.

— Seigneur ! Si je devais devenir un jour une femme comme ça…

— En réalité, les femmes comme ça sont très rares. C'est fondamentalement un mythe. Quand il est très jeune, l'homme a tendance à considérer que beaucoup de femmes sont ainsi faites. Mais, en vieillissant… (Encore ! s'exclama-t-il dans son for intérieur. Tout revient à la vieillesse. Pourquoi cela ne se passe-t-il pas comme dans *À rebrousse-temps* où tout le monde rajeunit ?) Je crois ne pas en avoir rencontré plus de deux ou trois de ce modèle. (Il se rappela Kathy. Et frissonna. Elle était l'exemple parfait de ce genre de vampirisme. S'il avait couché avec elle, elle l'aurait complètement asservi. Il avait heureusement eu la sagesse de battre en retraite.)

Cette dérobade lui avait sauvé la vie.

— C'est l'amour qui détruit, dit Ruth. La femme veut changer l'homme. S'il fait ceci ou cela, ils auront plus d'argent ou de plus belles tapisseries. C'est comme ça qu'elle voit les choses. Je n'ai jamais fait cela. Si l'on en vient à désirer changer un homme, on doit en chercher un autre qui soit conforme à ce qu'on souhaite. Et c'est ce que je fais. Je vais d'homme en homme. Pour leur bien.

— Est-ce que tu as lu *À rebrousse-temps ?*

— Je ne crois pas. De qui est-ce ?

— Dans ce roman, tout, hommes et choses, se déplace à l'envers – de l'avenir vers le passé. Alors, les gens rajeunissent.

— C'est peut-être la seule solution. T'est-il déjà arrivé, Jason, après avoir lu un livre, de voir soudain l'auteur à travers le tissu d'ennui des mots ? Tu comprends ce que je veux dire ?

Il ne comprenait pas.

— Quand tu as lu *À rebrousse-temps,* as-tu eu le sentiment de sentir la présence d'un être humain en filigrane ? Je pense – c'est une idée qui me vient, que l'on peut éprouver effectivement de l'amour, peut-être simplement une sorte d'amour, pour un auteur quand on entre en contact avec lui par le truchement d'un livre. Mais il ne le saura jamais.

Surtout s'il est mort. Pourtant, il se peut que quelque chose de lui survive, que l'on aime à travers l'ouvrage.

— Mort ou vivant, il ne le saura jamais et quand on aime quelqu'un qui ne le sait pas, il ne se passe rien. C'est parfaitement vain

et absurde.

— À mon avis, c'est ce qui pourrait arriver de plus extraordinaire à un être humain. Continuer de vivre au-delà de la mort dans un livre et être un jour aimé d'une façon ou d'une autre par quelqu'un qui le lira. Bien sûr, il faudrait que ce soit un bouquin tout ce qu'il y a de… urf. Pas n'importe lequel.

— *À rebrousse-temps* n'est pas un livre comme ça.

— Pas pour toi, peut-être. Mais pour quelqu'un d'autre, qui sait ? Il suffirait d'une seule personne habitant un petit bled perdu, complètement paumé, à un moment précis. Alors, l'auteur vivrait à nouveau fugitivement dans l'esprit de cette personne. Ce serait une sorte d'amour rare qu'on ne voit pas souvent. Mais un véritable amour quand même.

— La seule chose qui l'intéresserait, c'est que son livre ait encore du succès et qu'on l'étudié toujours dans les écoles.

— Ça aussi, c'est vrai, mais il aurait préféré qu'une personne, une seule, fasse réellement connaissance avec lui à travers son œuvre. Je suis sûre que rien n'aurait pu lui plaire davantage, il l'espérait mais sans y croire. (Elle se mit à rire.) Je le vois d'ici… Un pauvre malheureux, un traîne-savates à demi fou rêvant dans sa tête malade de parvenir à l'immortalité. Quelque chose de pathétique. Et puis, rayé des cadres ! Un jour, fini et terminé, et il n'en saura jamais rien. Il aurait mieux valu pour lui qu'il n'ait pas écrit ce livre. Comme ça, il n'aurait pas nourri ce vain espoir.

— Les vains espoirs sont mal partis dans le monde où nous vivons.

— Écoute, je viens de penser à quelque chose.

Suppose que rien qu'en évoquant ces différentes formes d'amour, nous les ayons fait exister, toi et moi.

— Tu parles !

— Et si les théories à propos du monde transformaient le monde ? S'il y avait une sorte de rétroaction, si nos théories, au lieu de dériver de la réalité, s'imposaient à elle ? Si elles ne venaient pas du réel mais de nous… de nous deux ? Alors, les cinq – ou les six… je ne me rappelle plus – différentes espèces d'amour se matérialiseraient à partir du moment où nous les évoquerions. (Elle fronça les sourcils.) Merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le lapin d'Emily Fusselman. On se trompe. On a oublié le lapin d'Emily Fusselman. (Elle leva les yeux vers lui.) Une dame que je connaissais. Mariée, trois enfants. Elle avait deux chatons et puis elle a adopté un de ces gros lapins gris, des belges, qui font flipflap sur leurs immenses pattes arrière. Au début, il n'osait pas quitter sa cage. Apparemment, c'était un mâle. Finalement, au bout d'un mois, il a

commencé à se balader dans le living. Au bout de deux mois, il montait les escaliers et il réveillait Emily en allant gratter à sa porte le matin. Il s'est mis à jouer avec les chats. C'est là que les ennuis ont commencé parce qu'il n'était pas aussi intelligent qu'un chat.

— Le cerveau des lapins est plus petit, dit Jason.

— En effet. Néanmoins, il adorait les chats et s'efforçait de les imiter en tout. La plupart du temps, il utilisait même le bac à chat. Avec du duvet, arraché à sa poitrine, il avait fabriqué un nid et il voulait à toute force qu'ils viennent dedans. Mais il n'y avait rien à faire. Le bouquet, ce fut quand il se mit en tête de jouer à cache-cache avec un berger allemand qui accompagnait une visiteuse. Tu vois, le lapin avait appris à jouer avec les chats, avec Emily et les enfants. Il se cachait derrière le divan, puis il bondissait, tournait en rond à toute vitesse et tout le monde essayait de l'attraper. Sans y réussir, en général. Alors, il retournait se mettre à l'abri derrière le divan où personne n'était censé aller le chercher. Malheureusement, le chien ne connaissait pas la règle du jeu. Quand le lapin a regagné sa cachette, il l'a poursuivi et lui a happé l'arrière-train. Emily a réussi à lui ouvrir la gueule de force et à le chasser, mais le pauvre lapin était bien mal en point. Il s'est remis mais, à partir de ce moment, il a eu une peur terrible des chiens. Il suffisait qu'il en voie un par la fenêtre pour qu'il prenne la fuite. Et il s'efforçait de cacher derrière les rideaux l'endroit où le chien l'avait mordu parce que le poil n'avait pas repoussé et qu'il en avait honte. Ce qui était touchant, c'était sa volonté d'aller au-delà des limites de sa… comment dire ? de sa physiologie. De dépasser sa nature de lapin pour essayer de se rapprocher de créatures plus évoluées comme les chats. Il était tout le temps avec eux, il jouait avec eux comme un égal. C'est ça l'essentiel. Les chats refusaient le nid qu'il avait construit à leur intention et le chien ne connaissait pas les règles. Le lapin d'Emily a vécu encore plusieurs années. Mais qui aurait pensé qu'un lapin pouvait avoir une personnalité aussi complexe ? Quand on s'asseyait sur le divan et qu'il voulait vous chasser pour s'y installer, il vous poussait et, si vous ne bougiez pas, il vous mordait. Quand on songe à ses ambitions et à son échec ! Une petite vie qui fait des efforts désespérés mais condamnés d'avance. Seulement, le lapin ne le savait pas. Enfin, peut-être qu'il le savait mais qu'il s'entêtait. Non… Je ne pense pas qu'il comprenait. Simplement, il savait ce qu'il voulait. C'était toute sa vie. Parce qu'il aimait les chats.

— Je croyais que tu n'aimais pas les animaux, dit Jason.

— Plus maintenant. Surtout après tant d'échecs et de fiascos. Comme le lapin. Finalement, il est mort. Emily Fusselman a pleuré pendant des jours entiers. Pendant une semaine. J'ai vu combien ce lapin l'avait subjuguée et je ne tenais pas à ce que cela m'arrive.

— Mais cesser d'aimer d'un seul coup les animaux pour…

— Leur existence est si courte ! Si terriblement courte. D'accord, après la perte d'une créature qu'ils aiment, il y a des gens qui réagissent et transfèrent leur amour sur une autre. Mais ça fait mal.

— Alors, pourquoi l'amour est-il si bon ?

Jason y avait réfléchi tout au long de sa vie adulte en fonction de ses relations personnelles. Et la question se reposait maintenant à lui avec acuité. À cause des récents événements, jusqu'à l'épisode du lapin d'Emily. Ce moment de chagrin. On aime les gens et ils s'en vont. Un beau jour, ils font leurs paquets. « Que se passe-t-il ? » leur demande-t-on. Et ils répondent : « J'ai trouvé quelque chose de mieux. » Et ils sortent de notre vie pour toujours, et ensuite, jusqu'à notre dernier souffle, nous trimbalons un gros paquet d'amour sans avoir personne à qui le donner. Et si jamais on trouve quelqu'un à qui le donner, la même chose se reproduit. Ou bien on leur téléphone : « Ici Jason. » Ils répondent : « Qui ça ? » Et l'on comprend alors qu'il n'y a rien à faire. Ils ne savent plus qui vous êtes. J'en conclus qu'ils ne l'ont jamais su ; on n'a jamais compté pour eux.

— L'amour, ce n'est pas seulement vouloir une autre personne comme on veut posséder un objet qu'on voit dans une boutique. Ça, ce n'est que le désir. On souhaite emporter cet objet, l'amener chez soi, le poser quelque part comme une lampe. L'amour est… (Ruth ménagea une pause.) C'est comme un père qui sauve ses enfants d'un incendie et qui meurt en allant les chercher. Aimer, ce n'est plus vivre pour soi-même, c'est vivre pour quelqu'un d'autre.

— Et c'est bon ?

Ça ne lui semblait pas l'être tellement.

— Cela transcende l'instinct. Nos instincts nous poussent à nous battre pour survivre. Comme les pols qui encerclent les campus. On survit aux dépens des autres. Chacun se fraye son chemin à coups de griffes et de dents. Tiens, je peux te donner un bon exemple. Mon vingt et unième époux, Frank. Au bout de six mois de mariage, il cessa de m'aimer et devint terriblement malheureux. Moi, je l'aimais toujours ; je voulais rester avec lui mais ça lui faisait mal. Alors, je l'ai laissé partir. Tu vois ? Cela valait mieux pour lui et, parce que je l'aimais, il n'y avait que cela qui comptait. Tu vois ?

— Mais pourquoi est-il bon de s'opposer à l'instinct de survie ?

— Tu n'en vois pas la raison ?

— Non, admit-il.

— Parce que, en fin de compte, l'instinct de survie est toujours perdant. C'est vrai pour toutes les créatures vivantes – les taupes, les chauves-souris, les humains, les grenouilles. Même les grenouilles qui fument le cigare et jouent aux échecs. On ne peut jamais réaliser ce que l'instinct de survivance cherche à obtenir. Alors, en définitive,

tous nos efforts font long feu, on succombe devant la mort et c'est fini. Mais, quand on aime, on se retire et on observe.

— Je ne suis nullement disposé à me retirer, rétorqua Jason.

— On peut se retirer pour observer en étant heureux avec une douce et fraîche satisfaction d'alpha, la plus haute forme de satisfaction… Vivre pour ceux qu'on aime.

— Mais eux aussi meurent.

— Exact. (Ruth se mordilla la lèvre.)

— Il est préférable de ne pas aimer pour que ça n'arrive pas, même s'il s'agit d'une bête, d'un chien ou d'un chat. Tu l'as dit toi-même : tu les aimes et ils disparaissent. Si la mort d'un lapin est déplorable…

Jason eut soudain une vision d'horreur : les os broyés et les cheveux dégoulinants de sang d'une fille prise dans la gueule d'un ennemi à peine visible dont la taille dépassait celle de n'importe quel chien.

— Mais on pleure ! s'écria Ruth en le scrutant d'un air anxieux. Le chagrin est l'émotion la plus intense que puisse éprouver un homme, un enfant ou un animal, Jason ! C'est un sentiment merveilleux !

— Je voudrais bien savoir pourquoi ? fit-il brutalement.

— Le chagrin nous permet d'échapper à nous-mêmes. On sort de sa petite coquille. Mais, pour avoir du chagrin, il faut avoir aimé avant. Le chagrin est l'aboutissement ultime de l'amour parce qu'il est l'amour perdu. Tu le comprends, je le sais. Seulement, tu refuses de penser à cela. C'est le cycle de l'amour qui se ferme : aimer, perdre, avoir de la peine, partir et aimer à nouveau. Jason, éprouver du chagrin, c'est avoir conscience qu'on est seul, et il n'y a rien au-delà car la solitude est le destin final de toute créature humaine. C'est la mort… La mort est la grande solitude. Je me rappelle quand j'ai fumé de l'herbe pour la première fois avec une pipe à eau au lieu de la fumer en joint. La fumée était fraîche et je ne me rendais pas compte de la quantité que j'aspirais. Tout d'un coup, je suis morte. Pour un petit moment, mais ça a duré plusieurs secondes. L'univers, toutes les sensations, y compris la conscience de mon corps, la conscience même d'avoir un corps, se sont effacés. Ce n'était pas comme d'être isolée au sens courant du terme parce que, quand on est seule dans ce sens-là, on reçoit quand même des informations sensorielles, ne serait-ce que des perceptions corporelles. Mais il n'y avait même plus de ténèbres. Tout s'est arrêté. C'était le silence. Le néant. La solitude.

— Ils devaient avoir coupé l'herbe avec l'un de ces produits toxiques de merde qui ont brûlé la cervelle à tant de gens.

— Oui, j'ai eu de la chance de retrouver mes esprits. Une expérience terrifiante. J'avais souvent fumé avant et cela ne m'était jamais arrivé. C'est la raison pour laquelle je me suis mise au tabac.

Toujours est-il que cela n'avait rien à voir avec un évanouissement. Je n'avais pas l'impression de tomber. Qu'est-ce qui aurait pu tomber ? Je n'avais pas de corps. Et où tomber d'ailleurs ? (Ruth fit un grand geste.) Tout… a expiré. Y compris moi-même. Comme la dernière goutte d'une bouteille. Et puis le film a recommencé. La fiction que nous appelons réalité. (Elle s'interrompit et tira sur sa cigarette de tabac.) Je n'avais encore jamais raconté ça à personne.

— Et cela t'a effrayée ?

Ruth acquiesça.

— La conscience de l'inconscience, si tu saisis ce que je veux dire. Quand on meurt, on ne le sait pas. Parce que c'est justement ça, la mort… Tout perdre. Par exemple, je n'ai plus du tout peur de mourir après ce mauvais trip. Mais avoir du chagrin, c'est à la fois mourir et être vivant. C'est donc l'expérience la plus absolue, la plus bouleversante qui puisse arriver. Parfois je jurerais que nous ne sommes pas faits pour subir une telle épreuve. C'est trop. Le corps risque de s'autodétruire dans la tempête. Mais je veux avoir du chagrin, verser des larmes.

— Pourquoi ?

Jason ne comprenait pas. Pour lui, c'était la chose à éviter. Quand on éprouve quelque chose de ce genre, il faut fiche le camp en vitesse.

— Le chagrin te réunit à ce que tu as perdu. C'est une communion. On se retrouve avec l'objet ou la personne aimée qui s'en va. En un sens, on se divise et on l'accompagne, on fait un temps partie du voyage. Aussi loin qu'on le peut. Autrefois, j'avais un chien que j'aimais. Je devais avoir dix-sept ou dix-huit ans… Juste ma majorité, pour autant que je me le rappelle. Il est tombé malade et nous l'avons conduit chez le véto. Ils ont dit qu'il avait mangé de la mort-aux-rats et n'était plus qu'une bouillie de sang à l'intérieur. On ne pouvait pas se prononcer avant vingt-quatre heures. Je suis rentrée et j'ai attendu. Vers onze heures du soir, je me suis endormie. Le véto devait me téléphoner dans la matinée pour me dire si Hank était encore vivant. Je me suis réveillée à huit heures et demie et j'ai tâché de rester calme en attendant son appel. Je suis allée dans la salle de bains… Je voulais me laver les dents… Et j'ai vu Hank dans le coin gauche de la pièce. Il était en train de grimper un escalier invisible, lentement et avec beaucoup de dignité. Je le regardais monter lourdement en diagonale quand, arrivé en haut de la corniche droite, il a disparu en pleine escalade. Hank ne s'est pas retourné une seule fois. J'ai compris qu'il était mort. C'est alors que le téléphone a sonné. Le vétérinaire m'a effectivement annoncé qu'il était mort. Mais je l'avais vu monter l'escalier. Bien sûr, j'ai eu une peine folle. Et je me suis perdue moi-même. Je l'ai suivi le long de ce maudit escalier.

Elle se tut quelques instants avant de poursuivre, après s'être

éclairci la voix :

— Mais, finalement, le chagrin s'évanouit et on raccroche. Sans Hank.

— Et tu acceptes ça ?

— Il n'y a pas d'autre choix. On pleure et on continue de pleurer parce qu'on ne revient jamais entier de l'endroit où on l'a accompagné. Quelque chose de brisé s'entête à palpiter au fond du cœur. Une sorte de fêlure. Une plaie qui ne se cicatrise pas. Et si cela arrive plusieurs fois dans la vie, le cœur est alors mutilé et l'on ne ressent plus de chagrin, preuve qu'on est prêt à mourir. Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle ; au tour d'un autre de pleurer.

— Mon cœur n'a aucune blessure.

— Monsieur Parfait. Monsieur Intact. Monsieur J'en-ai-rien-à-foutre.

— Et je m'en porte d'autant mieux. Je n'ai rien perdu.

— Et tu n'as rien gagné. Sinon toi-même.

— Je ne veux pas me disputer avec toi. Ça n'en vaut pas la peine.

— D'accord, ne nous fâchons pas.

— Au revoir.

Jason s'était rhabillé. Son coude ne saignait plus. L'heure était venue de partir. Mais Ruth lui demanda d'une voix âpre :

— C'est vrai que je suis trop vieille ?

— Non.

Mais il mentait. À ses yeux, en tout cas, elle était maintenant trop ridée, trop desséchée. Elle avait trop souvent servi, sexuellement parlant. Après quarante mariages, elle était trop décatie. Peut-être que pour quelqu'un d'autre… Quoi qu'il en soit, pour trouver des hommes de bonne volonté, Las Vegas était l'endroit idéal et cet appartement le lieu parfait. Ruth faisait le maximum de ce qu'elle pouvait faire.

— Si tu n'avais pas levé le bras, je t'aurais tué, dit-elle d'un ton rauque.

Jason s'esclaffa.

— J'en doute.

— En tout cas, il aurait fallu que tu ailles à l'hôpital pour qu'on te recouse.

— Ce qui signifie que tu as déjà fait ça à quelqu'un d'autre ?

Elle fit signe que oui. Jason se pencha et l'embrassa sur le front.

— Je ne crois pas qu'on se soit connus, reprit-elle. Si tu veux connaître le fond de ma pensée, tu m'as raconté des blagues en prétendant que nous nous sommes rencontrés il y a dix ans. Pourtant, tout ce que tu as dit me concernant… Est-ce que tu m'as cherchée ?

— Prends tes vitamines E et ne pense plus à cela. Oublie que tu as jamais vu et rencontré un homme qui s'appelait Jason Taverner.

— Entendu, dit-elle d'une voix blanche.

D'une main qui tremblait, elle sortit une cigarette du paquet et l'alluma. Elle eut toutes les peines du monde à approcher la flamme de l'allumette du bout de sa cigarette. Elle rougit et, gênée, se détourna pour que Jason ne s'en aperçoive pas.

— Aucune importance, murmura ce dernier.

— Paralysie agitante. Pseudo-parkinsonisme, il paraît.

— Vraiment ?

Elle acquiesça.

— Ma pilule commence à cesser de faire de l'effet.

— Je suis navré.

— En définitive, je t'aurais probablement raté avec ce fichu plat.

— Est-ce que tu veux que je reste ? Alors que les pols sont sur ma trace ? Tu veux courir le risque d'être envoyée dans un camp ?

— Oui, reste encore un peu. Jusqu'au jour. Ne pars que demain.

Elle le regardait fixement.

— Peut-être que ce que tu disais à propos des mondes parallèles est juste, Ruth. Peut-être que j'ai envers toi une dette de reconnaissance pour m'avoir expliqué ça. Ça et l'autre concept.

À présent, il était capable de le formuler, la théorie transforme la réalité qu'elle décrit.

Le Principe de Rae… La nouvelle et grande idée révolutionnaire née dans la cervelle imbibée d'alcool d'une nymphomane sur le retour ! Et il est vrai que l'explication qu'elle m'a apportée des événements qui me sont arrivés les a modifiés, les a rendus conformes, ne serait-ce que d'une façon infinitésimale, à l'idée qu'elle se fait d'eux.

— Peut-être y a-t-il des milliards de mondes parallèles, dit Jason à haute voix. Ou peut-être qu'ils n'existent pas. Qu'il n'y a rien. Juste le vide. Comme ce que tu as éprouvé le jour où tu as trop fumé et qu'il ne restait rien pour voir ce qui se passait.

Rien… Pas même toi.

— Si tu pars maintenant, articula péniblement Ruth, quoique avec un calme inhabituel, désormais il en sera toujours ainsi pour moi.

— Je vais rester jusqu'à demain, la rassura-t-il.

C'était au moins le temps nécessaire au labo pour déceler la contrefaçon.

Kathy m'a-t-elle sauvé ou perdu ? Il ne savait quoi penser au juste. Elle qui m'a manipulé, songea-t-il, et qui, à dix-neuf ans, en sait davantage que toi et moi réunis. Plus que nous n'en apprendrons jamais au cours de toute notre vie jusqu'à l'heure du cimetière.

Comme tout bon chef de groupe de rencontres qui se respecte, elle l'avait démoli… Dans quel but ? Pour le restructurer, le rendre plus fort qu'avant ? Il en doutait, mais c'était une possibilité à ne pas négliger. À l'égard de Kathy, il éprouvait une étrange confiance mêlée

de cynisme, à la fois absolue et fragile ; une moitié de son cerveau la voyait comme un être on ne peut plus sûr, tandis que l'autre la jugeait avilie, vénale, bref, capable de n'importe quoi. Il n'arrivait pas à faire le point. Les deux visages de Kathy se superposaient dans sa tête.

Peut-être pourrai-je concilier ces conceptions divergentes de Kathy avant le moment du départ, se dit-il. Avant demain. À moins qu'il ne puisse rester un jour de plus… Au risque de tirer sur la ficelle. Dans quelle mesure la police est-elle efficace ? se demandait-il. Non seulement ils se sont débrouillés pour estropier mon nom, mais ils ont sorti un dossier erroné.

N'est-il pas possible qu'ils se gourent sur toute la ligne ?

Peut-être mais ce n'était pas certain.

Sur la police, il avait ainsi des conceptions diamétralement opposées, qu'il n'arrivait pas non plus à concilier. Aussi, tel un lapin, tel le lapin d'Emily Fusselman, restait-il pétrifié sur place. Dans l'espoir que tout le monde connaissait la règle : on ne détruit pas une créature qui ne sait pas quoi faire.

12

Les quatre pols en uniforme gris s'attroupèrent sous la lumière de l'applique extérieure, une espèce de chandelle en fer forgé avec une fausse flamme conique scintillant éternellement dans les ténèbres de la nuit.

— Il n'en reste que deux, émit le caporal presque sans bruit. (Ses doigts parcouraient la liste des locataires, soulignant au passage les noms concernés.) Une M^me^ Ruth Gomen au 211 et un M. Allen Mufi au 212. Qui allons-nous visiter en premier ?

— Le citoyen Mufi, lança un de ces hommes qui faisait claquer contre sa paume sa souple matraque de plastique fluo, brusquement impatient d'en finir, maintenant que l'issue était imminente.

— Donc le 212, dit le caporal en tendant le bras pour appuyer sur la sonnette, mais il eut l'heureuse idée d'essayer d'abord la poignée de la porte.

Bon. Une chance sur cent, une maigre possibilité mais soudain réellement utile. La serrure n'était pas verrouillée. D'un geste, il intima silence, esquissa un sourire, puis ouvrit le battant.

Ils distinguèrent un séjour obscur avec des verres vides, d'autres à moitié pleins, semés çà et là, certains à même le sol. Ainsi que tout un assortiment de cendriers débordant de mégots éteints et de paquets de cigarettes froissés. Une partie de fumette, conclut l'officier. Dispersée à cette heure. Chacun était sagement rentré chez soi. À l'exception peut-être de M. Mufi.

Il entra et promena sa torche en tout sens, éclairant enfin la porte du fond qui ouvrait sur les profondeurs du luxueux appartement. Aucun son ni signe de vie, à part, lointain et assourdi, le faible caquetage d'un débat radiophonique au volume minimal.

La moquette sur laquelle il marchait représentait, dorures à l'appui, l'ascension de Richard Nixon au paradis parmi les chœurs glorieux au-dessus et les grincements de dents en dessous. Arrivé à la porte de la chambre, il piétina la face de Dieu qui souriait aux anges en accueillant en Son sein Son Second Fils Unique. Le caporal poussa le panneau.

Dans l'immense lit à deux places, un homme replet endormi, bras et épaules nus. Ses vêtements entassés sur une chaise à proximité. M. Allen Mufi, naturellement. Bien à l'abri chez lui dans son grand lit douillet. Mais… M. Mufi n'était pas seul dans son lit. Entortillée dans les draps et couvertures pastel, une seconde forme indistincte dormait en chien de fusil. M^me^ Mufi, pensa le caporal en dirigeant sa lampe dessus, poussé par une curiosité typiquement masculine.

Aussitôt, Allen Mufi, à supposer que ce fût lui, sursauta. Ouvrant

les yeux, il se dressa comme un ressort, le regard fixe à la lueur de la torche.

— Quoi ? bredouilla-t-il sous l'effet de la peur, le souffle saccadé. Non, dit encore Mufi, tâtonnant du côté de la table de chevet, en quête d'un objet invisible mais très précieux pour lui.

Son corps nu, blanc et poilu, plongea dans l'obscurité. Avec l'énergie du désespoir. Ensuite, il se rassit, pantelant, en étreignant quelque chose. Une paire de ciseaux.

— C'est pour quoi faire ? demanda l'officier pol, braquant sa lumière sur l'engin métallique.

— Je me tue, annonça Mufi, si vous ne partez pas… si vous ne nous laissez pas tranquilles.

Il pointa les ciseaux fermés contre sa poitrine velue à l'emplacement du cœur.

— Donc ce n'est pas M^me^ Mufi, commenta le caporal, avant de reporter le cercle lumineux sur la deuxième silhouette blottie sous les draps. Une petite partouze, je-te-saute-merci-madame ? Tu transformes ton bel appartement en chambre de motel ?

Le policier s'approcha du lit, empoigna la tête du drap et des couvertures et tira brutalement en arrière.

Aux côtés de M. Mufi était étendu un éphèbe nu et svelte avec de longs cheveux blonds.

— Merde alors ! s'exclama l'officier.

— J'ai les ciseaux, clama l'un des sous-fifres en les jetant sur le parquet, aux pieds du caporal, lequel s'adressa à M. Mufi, assis tout tremblant et haletant, les yeux écarquillés d'horreur.

— Quel âge a le gamin ?

Celui-ci s'était enfin réveillé ; il regardait fixement en l'air sans bouger. Aucune expression n'était lisible sur son visage tendre, à peine formé.

— Treize ans, croassa M. Mufi, presque suppliant. La majorité civile.

— Peux-tu le prouver ? demanda au giton le policier, désormais en proie à une intense répulsion.

Une forte répulsion physique qui lui donnait envie de dégueuler. Le lit était humide, taché de sueur et de sécrétions génitales à demi séchées.

— Ses papiers, souffla Mufi. Dans son portefeuille. Le pantalon sur la chaise.

— Vous voulez dire que si le môme a treize ans il n'y a pas délit ? protesta l'un des membres de la patrouille.

— Nom de Dieu ! s'écria un autre d'un ton indigné. C'est évidemment un crime, un crime pervers. Ramassons-les tous les deux.

— Attendez une minute, OK ? (Le caporal trouva le pantalon de

l'adolescent, farfouilla, sortit le portefeuille, examina la carte d'identité. Treize ans, effectivement. Il referma le portefeuille et le remit dans la poche.) Non, trancha le caporal, qui prenait encore un certain plaisir à la situation, amusé par la nudité honteuse de Mufi mais à chaque instant de plus en plus révolté par la trouille du bonhomme d'être découvert. La récente révision du Code pénal, article 640.3, a fixé à douze ans l'âge d'émancipation, permettant ainsi à un mineur d'avoir des relations sexuelles avec un enfant ou un adulte de l'un ou l'autre sexe mais avec un seul à la fois.

— Mais c'est vachement dégoûtant, s'emporta l'un des pols.

— C'est votre opinion, intervint Mufi, à présent plus sûr de son droit.

— Pourquoi ne fait-on pas de rafle, une sacrée bonne rafle ? s'obstinait le pol planté à côté de lui.

— Ils rayent systématiquement des tablettes tous les délits inoffensifs, leur expliqua l'officier. C'est la tendance depuis dix ans.

— Ça ? Ça, c'est inoffensif ?

— Qu'est-ce que tu leur trouves à ces jeunes gens ? (Le caporal questionnait Mufi.) Initie-moi. Les pédéros de ton espèce m'ont toujours intrigué.

— Pédéros, répéta Mufi, la bouche déformée par un tic. Voici donc ce que je suis.

— Ce n'est qu'une catégorie, reprit le caporal. Pour désigner ceux des homosexuels qui s'attaquent aux mineurs. Activité légale mais toujours honnie. Qu'est-ce que tu fais officiellement ?

— Je vends des aéromobiles d'occasion.

— Et si on savait, tes clients, par exemple, que tu étais un pédéro, ils ne te laisseraient plus toucher un seul de leurs appareils. Pas après ce que ces pattes poilues ont l'habitude de toucher en dehors des heures de bureau. Je me trompe, monsieur Mufi ? Même un vendeur d'aéromobiles ne peut pas plaisanter avec un tel manquement à la morale. Même si la loi le tolère.

— C'est la faute de ma mère, gémit Mufi. Elle dominait mon père, qui était un homme faible.

— Au cours des douze derniers mois, combien de petits garçons as-tu convaincus de te sucer ? s'enquit le caporal. Je suis sérieux. Car la représentation ne dure qu'un soir, n'est-ce pas ?

— J'aime Ben, dit Mufi en regardant droit devant lui, les lèvres serrées. Plus tard, quand ma situation financière sera meilleure et que je pourrai l'entretenir, j'ai l'intention de me marier avec lui.

— Veux-tu que nous t'emmenions hors d'ici ? demanda le caporal au ci-devant Ben. Tu n'as pas envie de retourner chez tes parents ?

— Il habite ici, glissa Mufi avec un petit sourire.

— Ouais, je reste ici, approuva le gosse d'un air renfrogné. (Il

frissonna.) Mince, vous pourriez rabattre les couvertures. (Ben fit un geste irrité en direction du couvre-lit.)

— Attention à ne pas faire trop de bruit, lâcha le caporal avant de s'éloigner à pas lents. Seigneur ! Dire qu'ils ont supprimé ça du Code…

— Sans doute, dit Mufi avec forfanterie, maintenant que les pols commençaient à évacuer sa chambre, parce que quelques vieux fonctionnaires de police ventripotents s'envoient eux-mêmes des gamins, et n'ont pas du tout envie de se faire coffrer. Leur situation ne résisterait pas au scandale. (Son sourire s'épanouit en une expression égrillarde.)

— Tout ce que je souhaite, reprit le caporal, c'est qu'un jour vous commettiez une quelconque infraction, qu'on vous harponne et que je sois de service le jour où cela arrivera. Afin que je puisse vous boucler personnellement. (Il fondit sur Mufi, lui cracha dessus. En plein sur sa figure poilue et inexpressive.)

L'équipe des pols battit silencieusement en retraite au milieu des mégots de cigarettes, des cendres froides, des cadavres de paquets et des verres à moitié vides qui encombraient le séjour, se retrouva dans le vestibule, puis sur le palier. L'officier frissonna en claquant la porte et resta un moment immobile, se sentant triste et momentanément détaché de l'environnement ambiant.

— 211. Chez M^me^ Ruth Gomen, dit-il soudain. Où doit se cacher le suspect Taverner, s'il est vraiment dans le coin, puisque c'est le dernier appartement. (Enfin, pensa-t-il.)

Il tambourina à la porte d'entrée du 211 et attendit, sa matraque de plastique fluo à la main, se fichant subitement de son boulot comme d'une guigne.

— Nous avons vu Mufi, marmonnait-il à moitié pour lui-même. Maintenant, voyons à quoi ressemble M^me^ Gomen. Vous croyez qu'elle sera mieux ? Espérons. Je suis incapable d'en supporter davantage cette nuit.

— Il ne peut pas y avoir pire, affirma solennellement le pol à côté de lui. (Les autres piétinaient sur place en hochant la tête ; il leur tardait de se faufiler derrière la porte.)

13

— Je suis raisonnablement sûr de pouvoir compter sur quarante-huit heures au maximum et vingt-quatre au minimum, déclara Jason Taverner au milieu du salon de l'appartement princier de Ruth, récemment construit dans le Fireflash District de Las Vegas. Donc, je ne suis pas obligé de partir tout de suite.

Et si notre nouveau principe révolutionnaire est exact, ajouta Jason dans son for intérieur, ce postulat modifiera la situation à mon avantage. Je serai en sécurité, la théorie transforme…

— Je suis contente, dit Ruth mélancoliquement, que tu puisses demeurer ici avec moi de façon civilisée, de sorte que nous discutions ensemble un peu plus longuement. Veux-tu encore quelque chose à boire ? Un scotch-coca peut-être ?

La théorie transforme la réalité qu'elle décrit.

— Non, répondit Jason en arpentant le somptueux living, foulant aux pieds le tapis représentant en broderies d'or l'ascension céleste de Richard Nixon tandis que chantaient joyeusement les anges et que s'élevaient les gémissements des damnés. Devant la porte, il marcha sur le Père Éternel qui, souriant d'un sourire épanoui, accueillait Son second fils unique en Son sein. Jason écoutait…

Il ne savait quoi. Peut-être l'absence de sons. Pas même le murmure d'une télé, pas un piétinement dans l'appartement du dessus. Pas même un pornodisque passant quelque part sur une chaîne hi-fi.

— Les cloisons me paraissent rudement épaisses, dit-il à Ruth.

— Je n'entends jamais rien.

— Tu n'as pas l'impression de quelque chose de bizarre ? Quelque chose qui sort de l'ordinaire ?

Elle secoua la tête :

— Non.

— Espèce d'abrutie ! s'exclama-t-il sauvagement. (Abasourdie, Ruth le regarda, bouche bée.) Ils me tiennent, grinça-t-il. Je le sais, maintenant, ici. Dans cette pièce.

On sonna à la porte.

— Faisons comme si de rien n'était, balbutia Ruth avec affolement. Je veux seulement rester avec toi et discuter des choses merveilleuses que tu as connues dans la vie. De ce que tu veux accomplir et n'as pas encore accompli. (Sa voix s'éteignit tandis qu'il se dirigeait vers la porte.) C'est sans doute le voisin du dessus. Il m'emprunte tout le temps des choses. Des choses invraisemblables. Les deux cinquièmes d'un oignon, par exemple.

Jason ouvrit la porte et trois pols en uniforme gris s'encastrèrent dans l'entrée, radiants et matraques braqués sur lui.

— Monsieur Taverner ? demanda celui qui portait des galons.

— Oui.

— Vous êtes placé sous garde à vue pour votre protection et dans votre propre intérêt. L'ordre est immédiatement exécutoire. Aussi, je vous prie de nous suivre, de ne pas vous retourner et de rester en permanence physiquement en contact avec nous. Si vous avez des affaires à prendre, on ira les chercher plus tard et elles vous seront remises là où vous vous trouverez.

— Bon.

Jason s'en moquait éperdument.

Derrière lui, Ruth Rae poussa un cri étouffé.

— Vous aussi, mademoiselle, dit le galonné en agitant sa matraque dans sa direction.

— Puis-je prendre mon manteau ? demanda-t-elle timidement.

— Venez.

Le pol, passant devant Jason, s'approcha de Ruth, l'empoigna par le bras et la poussa hors de l'appartement.

— Fais ce qu'il te dit, lui conseilla Jason sur un ton brusque.

Ruth renifla.

— Ils vont m'envoyer dans un camp de travail.

— Non, ils vont probablement te tuer.

— Vous êtes vraiment un chic type, laissa tomber l'un des pols – sans galon – tandis que ses compagnons et lui entraînaient leurs prisonniers au rez-de-chaussée par l'escalier en fer forgé.

Un fourgon de police était garé sur une place de parking. Plusieurs pols, tenant leurs armes d'une main négligente, déambulaient paresseusement autour du véhicule. Ils avaient l'air apathique et paraissaient s'ennuyer ferme.

— Montrez-moi vos papiers, dit le galonné à Jason en tendant la main.

— J'ai un sauf-conduit valable sept jours.

D'une main tremblante, il le sortit de sa poche.

L'officier examina attentivement le document.

— Vous reconnaissez librement et spontanément être Jason Taverner ?

— Oui.

Deux pols le fouillèrent diligemment pour s'assurer qu'il n'était pas armé. Jason se laissa faire sans mot dire, toujours aussi indifférent. Il regrettait seulement de façon vague de ne pas avoir fait ce qu'il aurait dû faire : partir. Quitter Las Vegas. Aller n'importe où.

— Monsieur Taverner, reprit l'officier, la police de Los Angeles nous a requis pour vous placer sous garde à vue dans l'intérêt de votre sécurité et de vous conduire avec les précautions d'usage à l'Académie de police. Nous allons maintenant nous y rendre. Avez-vous une

protestation à formuler sur la manière dont vous avez été traité ?

— Non. Pas encore.

— Veuillez monter à l'arrière du fourgon, conclut l'officier pol en désignant les portes béantes de l'aéromobile.

Jason obéit. Les portes claquèrent. Serrée contre lui, Ruth pleurnichait dans l'obscurité. Jason la prit par les épaules et l'embrassa sur le front.

— Qu'est-ce que tu as fait pour qu'ils veuillent nous tuer ? geignit Ruth de sa voix éraillée par le bourbon.

— Il n'est pas question de vous liquider, mademoiselle, objecta le pol qui les rejoignit à l'arrière en passant par la cabine du chauffeur. Nous vous ramenons à L.A., c'est tout. Calmez-vous.

— Je n'aime pas Los Angeles, larmoya Ruth. Il y a des années que je n'y ai pas mis les pieds. Je déteste Los Angeles ! (Elle jeta des regards autour d'elle.)

— Moi aussi, dit le pol qui referma la porte séparant la cabine de la partie arrière du véhicule. (Il glissa la clé dans une fente à l'intention de ses camarades.) Mais il faut se faire une raison.

— Ils vont sûrement fouiller mon appartement, gémit Ruth. Tout saisir et tout casser.

— Sans aucun doute, approuva Jason d'une voix sans timbre. (Maintenant, il avait mal à la tête et envie de dormir. Et il était fatigué.) Auprès de qui nous amenez-vous ? De l'inspecteur McNulty ?

— Sûrement pas, répondit le pol sur le ton de la conversation tandis que l'aéromobile décollait bruyamment. Les buveurs de liqueurs fortes t'ont mis en chansons et ceux qui sont assis à la porte parlent de toi. Et, d'après eux, le général de police Felix Buckman veut vous interroger. C'était le psaume 69, expliqua le pol. Car je suis avec vous comme témoin de Jéhovah ressuscité qui en cet instant même crée de nouveaux cieux et une nouvelle Terre, et on ne se rappellera plus les choses passées, elles ne reviendront plus ni à l'esprit ni au cœur. Esaïe, 65,13,17.

— Un général de police ? répéta Jason avec ahurissement.

— C'est ce qu'on dit, répondit obligeamment le jeune Jésus-freak. Je ne sais pas ce que vous avez fait mais vous ne l'avez pas loupé.

Ruth sanglotait dans les ténèbres.

— Toute chair est semblable à l'herbe, psalmodia le Jésus-freak. Au hasch de mauvaise qualité, plus exactement. Un enfant nous est né, un coup nous est porté. Le bossu sera redressé et celui qui se tient droit aura un fardeau à porter.

— Avez-vous un joint ? demanda Jason au pol.

— Non, je suis à sec. (Le Jésus-freak tapota sur la cloison de séparation.) Eh, Ralf, tu peux filer un joint au frère ?

— Tiens.

Une main prolongée par un bras recouvert d'une manche grise apparut, tendant un paquet de Goldies avachi.

— Merci, dit Jason en craquant une allumette. Tu en veux un, Ruth ?

— Je veux Bob, pleurnicha-t-elle. Je veux mon mari.

Jason se recroquevilla sur lui-même, fumant et méditant en silence.

— Ne perdez pas espoir, l'exhorta le Jésus-freak coincé à côté de lui dans la pénombre.

— Pourquoi pas ?

— Les camps de travail ne sont pas si terribles. On nous en a fait visiter un dans le cadre de l'Orientation de Base. Il y a des douches, des lits avec des matelas et des distractions telles que le volley-ball, les arts et l'artisanat… On fabrique des bougies, par exemple. À la main. Votre famille a le droit de vous envoyer des colis et vous pouvez recevoir une fois par mois la visite de parents ou d'amis. Et on est autorisé à pratiquer le culte de son choix.

— Le culte de mon choix, c'est la liberté, rétorqua sardoniquement Jason.

Le silence retomba, seulement brisé par le bruyant ferraillement du moteur et les sanglots de Ruth.

14

Vingt minutes plus tard, le mobilo se posa sur le toit de l'Académie de police de Los Angeles.

Tout ankylosé, Jason Taverner mit pied à terre, jeta un regard circonspect autour de lui, huma l'air fétide saturé de smog et reconnut en bas la masse jaune de la plus grande ville d'Amérique du Nord… Il se retourna pour aider Ruth à descendre, mais l'aimable Jésus-freak l'avait devancé.

Un groupe de pols locaux s'assemblaient à la ronde, manifestement intéressés. Ils avaient l'air détendu, curieux et allègre. Jason ne discerna aucune malveillance en eux. Quand ils vous ont coincé, ils sont bien gentils, se dit-il. C'est seulement au moment de l'arrestation qu'ils se montrent venimeux et cruels. Parce qu'il est alors possible qu'on leur échappe. Mais ici, maintenant, ce n'est plus possible.

— Il n'a pas essayé de se suicider ? demanda un sergent de L.A. au fou de Jésus.

— Non, chef.

C'était donc pour ça qu'il s'était mis à l'arrière ! Cette idée n'était pas venue à l'esprit de Jason. Ni, probablement, à celui de Ruth. Sauf, peut-être, sous forme d'une impulsion embryonnaire qui ne s'était pas matérialisée.

— OK, dit le sergent de L.A. à l'adresse de ses collègues de Las Vegas. À partir de maintenant, les deux suspects sont officiellement sous notre responsabilité.

Les pols de Las Vegas sautèrent dans leur fourgon qui décolla, cap sur le Nevada.

— Par ici, fit le sergent avec un geste impérieux de la main en direction du sphincter de descente.

Aux yeux de Jason, les pols de L.A. semblaient un peu plus exubérants, un peu plus brutaux et aussi plus âgés que leurs homologues de Las Vegas. Mais c'était peut-être seulement son imagination. C'était peut-être seulement parce que la peur montait en lui.

Qu'est-ce qu'on peut raconter à un général de police ? s'interrogea-t-il. Surtout lorsque toutes vos théories et toutes vos explications relatives à vous-même n'ont plus court. Lorsqu'on ne sait rien, qu'on ne croit rien et que le reste est obscur. Et puis zut ! soupira-t-il avec lassitude tandis que le tube les happait en quasi-apesanteur, lui, les pols et Ruth Rae.

Ils sortirent du tube au quatorzième niveau.

Un monsieur était là pour les accueillir. Bien habillé, des lunettes sans monture, un pardessus sur le bras, des Oxford en cuir à bouts pointus et, remarqua Jason, deux couronnes en or. Au jugé, un homme d'une cinquantaine d'années. D'autant plus grand qu'il se tenait droit. Des cheveux gris et une expression de cordialité sincère peinte sur ses traits distingués et très bien proportionnés. Il n'avait pas l'air d'un pol.

— Vous êtes Jason Taverner ? demanda-t-il.

Jason serra machinalement la main que l'autre lui tendait.

— Vous pouvez descendre, dit le général à Ruth. Je vous verrai plus tard. Pour le moment, je veux parler avec M. Taverner.

Les pols entraînèrent Ruth qui protestait. À présent, Jason était seul en face au général de police. Qui n'était pas armé.

— Je suis Felix Buckman, se présenta-t-il. (D'un geste, il désigna une porte béante.) Si vous voulez bien passer dans mon bureau.

Il poussa Jason devant lui et tous deux entrèrent dans un vaste appartement bleu pastel et gris. Taverner battit des paupières : c'était la première fois qu'il voyait cet aspect d'un poste de police. Il n'avait jamais imaginé que quelque chose d'aussi bon goût pouvait exister.

Quelques instants plus tard, il s'enfonça avec incrédulité dans un fauteuil de cuir douillettement rembourré de styroflex. Mais Buckman, au lieu de s'asseoir derrière l'énorme bureau de chêne, si massif qu'il en était presque encombrant, alla ouvrir une penderie et y accrocha son manteau.

— J'avais l'intention de vous accueillir sur la terrasse mais le santana souffle de façon infernale là-haut à cette heure de la nuit et c'est mauvais pour mes sinus. (Il se tourna et fit face à Jason.) Je décèle chez vous quelque chose que ne révélait pas votre quadriphoto. Comme d'habitude. C'est toujours une surprise, du moins pour moi. Vous êtes un six, n'est-ce pas ?

Tous ses sens soudain en éveil, Jason se redressa.

— Vous en êtes un aussi, général ? Avec un sourire qui révélait ses dents aurifiées – coûteux anachronisme –, Felix Buckman leva sept doigts.

15

Au cours de sa carrière de policier, Felix Buckman avait utilisé ce stratagème chaque fois qu'il se heurtait à un six. Il comptait dessus, particulièrement lorsque la confrontation n'était pas prévue, comme dans le cas présent. Il en avait déjà rencontré quatre spécimens et tous avaient marché. Ce qu'il trouvait amusant. Les six, produits occultes d'une expérience eugénique, se révélaient incroyablement jobards quand on leur affirmait qu'il existait un autre projet tout aussi secret.

Faute de cette astuce, Felix Buckman aurait été considéré par les six comme un ordinaire et, affligé d'un tel handicap, réduit à l'impuissance. D'où cet expédient. Grâce à lui, le rapport entre le six et lui s'inversait ; dans ces circonstances, il était en mesure de damer le pion à un être humain autrement inaccessible.

La supériorité psychologique indiscutable qui était le propre des six était battue en brèche par une fiction. Ce que Buckman trouvait fort plaisant.

Un jour où il s'était laissé aller, il avait dit à Alys :

— Je peux intellectuellement dominer un six pendant dix minutes ou un quart d'heure. Mais si cela se prolonge… (En un geste machinal, il avait froissé un paquet de cigarettes acheté au noir. Avec deux cigarettes dedans.) Après, leur champ survolté emporte le morceau. Ce qu'il me faut, c'est un levier pour forcer leur maudit cerveau supérieur.

Finalement, il avait trouvé le levier.

— Pourquoi un sept ? lui avait demandé Alys. Si tu bluffes, pourquoi ne pas dire que tu es un huit ou un trente-huit ?

— Méfions-nous du péché d'orgueil. Qui trop embrasse mal étreint. (Il se refusait à commettre la légendaire erreur.) Je leur dis ce que je pense qu'ils croiront, avait-il sévèrement déclaré. (Au bout du compte, cette stratégie s'était avérée payante.)

— Ils ne te croiront pas, avait ricané Alys.

— Oh ! que si ! répliqua-t-il. C'est leur crainte secrète, leur bête noire. Ils sont le sixième maillon d'une chaîne d'ADN reconstituée et ils savent que si on a pu faire cela pour eux, on pourrait aller encore plus loin avec d'autres.

Alys, que le sujet ne passionnait pas, avait rétorqué :

— Tu devrais faire de la pub pour une marque de lessive à la télé.

C'était une réaction typique de sa part. Une chose qui ne l'intéressait pas cessait purement et simplement d'exister à ses yeux. Il était injuste qu'elle s'en tire comme ça depuis aussi longtemps, mais Felix Buckman se disait souvent qu'elle n'échapperait pas au châtiment. La réalité qu'on refuse revient vous hanter. Elle fond sur

vous sans avertissement et vous rend fou. Et, en un sens et d'une façon clinique insolite, Alys était un cas pathologique. Son frère se le répétait souvent.

Il le pressentait, mais était incapable de cerner exactement l'anomalie. Toutefois, il en allait de même de beaucoup de ses intuitions. Cela ne l'inquiétait pas, du moment qu'il l'aimait. Il savait qu'il avait raison.

Et maintenant, devant Jason Taverner, un six, il déploya ses batteries.

— Nous étions très peu nombreux, dit-il en s'asseyant derrière le gigantesque bureau de chêne. Quatre en tout. L'un d'entre nous est mort, ce qui en laisse trois. J'ignore totalement où sont les autres. Nous avons encore moins de contacts entre nous que vous, les six, n'en avez. Et ce n'est pas peu dire.

— Qui était votre mutologue ? demanda Jason.

— Le même que le vôtre… Dill-Temko. Il contrôlait les groupes cinq, six et sept. Puis il a pris sa retraite. Comme vous le savez sans doute, il est mort.

— Oui. Cela nous a tous bouleversés.

— Nous aussi, dit Buckman de sa voix la plus lugubre. Dill-Temko était notre parent. Notre seul parent. Saviez-vous qu'au moment de sa mort, il avait commencé à jeter les bases d'un huitième groupe ?

— Qu'auraient été les huit ?

— Seul Dill-Temko aurait pu vous répondre.

Buckman sentait que sa supériorité se consolidait.

Et pourtant, sa situation était psychologiquement bien fragile. Une affirmation malencontreuse, une parole de trop et il perdrait la partie. Dès lors, il ne retrouverait jamais cette supériorité.

C'était le risque qu'il prenait. Et cela l'excitait. Il avait toujours aimé parier quand les chances étaient défavorables. Miser à l'aveuglette. Dans ces circonstances, il avait une confiance quasi absolue en sa compétence. Et il n'avait pas l'impression que celle-ci était imaginaire, quoi qu'aurait pu prétendre un six qui eût su avoir affaire à un ordinaire. Il s'en moquait éperdument.

Il appuya sur un bouton.

— Sally, apportez-nous du café, de la crème et le reste. Merci.

Il se laissa aller en arrière avec une nonchalance étudiée. Et observa Jason Taverner.

Quiconque avait déjà été en présence d'un six ne pouvait se tromper. Le torse musclé de Taverner, la robustesse de ses bras et de son dos, sa tête massive comme celle d'un bélier ne laissaient nulle place au doute. Mais la plupart des ordinaires qui se trouvaient en présence d'un six l'ignoraient. Ils n'avaient pas l'expérience de Felix Buckman. Ni sa connaissance approfondie des six.

Il avait dit un jour à Alys :

— Ils ne prendront jamais la direction de *mon* monde.

— Tu n'as pas un monde, avait-elle répliqué. Tu as un bureau.

Et cela avait mis fin à la discussion.

— Monsieur Taverner, attaqua-t-il carrément, comment vous y êtes-vous pris pour faire disparaître documents, cartes perforées, microfilms et même des dossiers complets de toutes les banques de données de la planète ? J'ai essayé d'imaginer comment vous avez opéré mais sans aucun succès.

Buckman fixa son attention sur le visage, beau mais vieillissant, du six et attendit.

16

Que puis-je lui dire ? se demanda Jason Taverner tout en regardant en silence le général de police. La réalité tout entière telle que je la connais ? Difficile parce que je ne la comprends pas réellement moi-même. Mais peut-être qu'un sept pourrait… Dieu sait ce qu'un sept est capable de faire ! Allons-y pour une explication complète.

Mais au moment où il ouvrait la bouche pour répondre, quelque chose se bloqua en lui et il réalisa qu'il ne voulait rien dire à son interlocuteur. Il n'y a pas de limites théoriques à ce qu'il peut me faire. Il a son grade, son autorité, et si c'est un sept… le ciel est peut-être sa seule limite. En tout cas, ne serait-ce que pour assurer ma propre sécurité, je dois partir de ce postulat.

— Sachant que vous êtes un six, je vois les choses sous un jour différent, dit Buckman, brisant enfin le silence. Vous travaillez avec d'autres six, n'est-ce pas ? (Son regard était rigidement braqué sur le visage de Jason que cela mettait mal à l'aise et déconcertait.) J'ai l'impression que nous avons là la première preuve concrète que les six sont…

— Non.

— Non ? répéta Buckman sans cesser de le scruter. Vous n'êtes pas en cheville avec d'autres six ?

— Je n'en connais qu'un seul. Une femme. Heather Hart. Et elle me considère comme un fan tordu, ajouta amèrement Jason d'une voix grinçante.

Buckman trouva cette déclaration intéressante. Il ignorait que la célèbre chanteuse Heather Hart était une six. Mais, en y réfléchissant, ce n'était pas invraisemblable. Toutefois, il n'avait jamais eu l'occasion de se trouver face à face avec une femelle six ; ses contacts avec les six n'étaient pas aussi fréquents.

— Si Heather Hart est une six, dit Buckman à voix haute, nous devrions peut-être lui demander de venir assister à notre petite conférence. (Un euphémisme policier qui roulait comme du miel sur sa langue.)

— Allez-y ! Passez-la à la moulinette ! s'écria Jason d'un ton farouche. Laminez-la ! Flanquez-la dans un camp de travail.

Il n'y a aucune solidarité chez les six, songea Buckman. Il l'avait déjà constaté, mais cela l'étonnait toujours. Un groupe élitaire issu des anciens cercles aristocratiques pour instaurer et maintenir leur morale sur le monde et qui s'était pratiquement évaporé parce que ces gens-là étaient incapables de se supporter mutuellement ! Buckman s'esclaffa intérieurement et un sourire joua sur ses lèvres.

— Vous trouvez ça drôle ? s'exclama Jason. Vous ne me croyez pas ?

— C'est sans importance.

Buckman sortit d'un tiroir une boîte de Cuesta Rey et décapita un cigare à l'aide de son petit canif. Le petit canif d'acier exclusivement réservé à cet usage. Jason Taverner le regardait faire, fasciné.

— Un cigare ?

Le général lui tendit la boîte.

— Je n'ai jamais fumé un bon cigare. Si l'on apprenait…

Il n'alla pas plus loin.

Buckman prêta soudain attention.

— Qui ça ? La police ?

Jason ne répondit pas, mais son poing s'était crispé et sa respiration devenait laborieuse.

— Y a-t-il des milieux où vous êtes connu ? reprit Buckman. Par exemple, chez les intellectuels des camps de travail. Vous savez… ceux qui font circuler des manuscrits ronéotypés.

— Non.

— Alors, dans les milieux musicaux ?

— Pas davantage, laissa sèchement tomber Jason.

— Avez-vous déjà enregistré des disques ?

— Pas ici.

Buckman continuait à le scruter sans ciller, technique qu'il avait parfaitement maîtrisée au cours des années.

— Où donc ? s'enquit-il d'une voix à peine audible, délibérément assourdie, dont le timbre lénifiant émoussait la compréhension des mots prononcés.

Mais Jason Taverner ne réagit pas. Comme prévu.

Salauds de six ! pensa Buckman fou de rage… surtout contre lui-même. Je ne peux pas jouer au plus fin avec un six. C'est bien simple, ça ne marche pas. Il peut à tout instant voir clair dans ma prétendue supériorité génétique.

Il enfonça une touche de l'interphone.

— Herb, convoquez-moi une dénommée Katharine Nelson. C'est une informatrice du district de Watts, l'ancien quartier noir. Je crois qu'il serait bon que j'aie un entretien avec elle.

— Affaire d'une demi-heure.

— Merci.

— Pourquoi la mêler à ça ? s'enquit Jason Taverner d'une voix rauque.

— C'est elle qui a fabriqué vos faux papiers.

— Elle ne sait de moi que ce que je lui ai dit d'y mettre.

— Et c'était inexact ?

Un certain temps s'écoula avant que Jason fasse signe que non.

— Donc, vous existez.

— Pas… pas ici.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Dites-moi comment vous avez soustrait ces données de tous les fichiers ?

— Je n'ai jamais rien fait de tel.

À ces mots, Buckman eut une brutale et aveuglante révélation.

— Vous n'avez rien sorti des fichiers. Au contraire, vous avez cherché à y mettre quelque chose. Les banques ne contenaient aucune donnée.

Jason Taverner acquiesça.

— Bon. (Cette soudaine révélation palpitait au fond de Buckman qui, maintenant, comprenait.) Vous n'avez rien pris. Mais il n'y avait pas de données. Pour une raison ou pour une autre. Pourquoi n'y en avait-il pas ? Le savez-vous ?

— Je le sais, répondit Jason Taverner, les yeux fixés sur la table. (Son visage s'était crispé en une grossière caricature.) Je n'existe pas.

— Mais, à une époque, vous existiez ?

— Oui, dit Taverner en hochant imperceptiblement la tête. À contrecœur.

— Où ?

— Je ne sais pas.

On en revient toujours là, songea Buckman. Je ne sais pas ! Peut-être qu'il dit la vérité. Mais il est allé de L.A. à Las Vegas. Il a couché avec cette vieille peau que les pols de là-bas ont embarquée en même temps que lui. Possible que j'obtienne quelque chose d'elle.

Mais son intuition lui soufflait : Non.

— Avez-vous dîné ? demanda-t-il à Jason.

— Oui.

— Vous grignoterez bien avec moi. Je vais nous faire monter quelque chose. (Il se pencha à nouveau sur l'interphone.) Peggy… Il est tard… Allez nous chercher deux breakfasts à la nouvelle boîte. Pas celle d'avant… Le magasin qui a pour enseigne un chien et une tête de femme. Barfy.

— Entendu, monsieur Buckman.

Peggy raccrocha.

— Pourquoi ne vous appelle-t-on pas « général » ? s'enquit Jason Taverner.

— Chaque fois qu'on m'appelle « général », j'ai l'impression que j'aurais dû écrire un livre expliquant comment on aurait pu débarquer en France sans créer un second front.

— Alors, on dit simplement « monsieur » ?

— Exactement.

— Et ils admettent ça ?

— Pour moi, il n'y a pas de « ils ». Sauf cinq maréchaux dispersés un peu partout et qui, eux aussi, se font appeler « monsieur ».

Et qui ne demanderaient pas mieux que de me rétrograder encore d'un cran, ajouta Buckman en son for intérieur. À cause de tout ce que j'ai fait.

— Mais il y a le Directeur.

— Le Directeur ne m'a jamais vu. Il ne me verra jamais. Pas plus que vous, monsieur Taverner. N'importe comment, personne ne peut vous voir puisque, comme vous me l'avez précisé, vous n'existez pas.

Quelques instants plus tard, une femme pol en tenue grise entra avec un plateau.

— J'ai pris ce que vous commandez généralement à cette heure de la nuit, dit-elle en le posant sur le bureau. Une petite pile de hot-dogs avec au choix du jambon ou de la saucisse.

— Que préférez-vous, monsieur Taverner ?

— Est-ce que la saucisse est bien cuite ? (Jason se pencha.) Elle m'en a l'air. Va pour la saucisse.

— Ça fait dix dollars et un quinque d'or, dit la pol. Lequel d'entre vous va régler ?

Buckman se fouilla et sortit quelques billets et de la monnaie.

— Merci. (La femme sortit.) Avez-vous des enfants, monsieur Taverner ?

— Non.

— Moi, j'ai un garçon. Tenez, je vais vous montrer une petite tridophoto que je viens de recevoir.

Il fouilla dans son bureau et exhuma un cliché tridimensionnel dont les couleurs, pourtant fixes, semblaient palpiter. En le tenant correctement à la lumière Jason distingua la silhouette statique d'un jeune garçon en short et en chandail, pieds nus, qui courait dans un pré, la ficelle d'un cerf-volant à la main. Comme le général, il avait des cheveux clairs coupés court et une large mâchoire proéminente. Déjà.

— Il est beau, dit Jason en rendant la photo à Buckman.

— Il n'a pas réussi à faire décoller le cerf-volant. Peut-être qu'il est trop jeune. Ou qu'il a peur. Ce gamin est rongé d'angoisse. Sans doute parce qu'il ne nous voit pas souvent, sa mère et moi. Il est en pension en Floride et nous habitons Los Angeles. Ce n'est pas bon. Comme ça, vous n'avez pas d'enfants ?

— Pas que je sache.

Buckman haussa les épaules.

— Pas que vous sachiez ? Cela veut-il dire que vous n'avez jamais essayé d'en avoir le cœur net ? Vous savez que le père est tenu par la loi d'entretenir ses enfants, légitimes ou pas.

Jason acquiesça.

— Enfin… Chacun est libre de faire à sa guise, dit Buckman en rangeant la photo dans le tiroir. Mais songez à ce que vous avez perdu dans la vie. N'avez-vous jamais aimé un enfant ? Ça vous serre le cœur, cette partie intime de l'être qui fait sa vulnérabilité.

— Je l'ignorais.

— C'est pourtant vrai. Ma femme dit que l'on peut oublier toutes les espèces d'amour sauf l'amour parental. C'est un amour à sens unique, jamais réversible. Et si vous êtes séparé de votre enfant, par la mort ou cette terrible calamité qu'est le divorce, vous ne vous en remettez jamais.

— Dans ce cas… (Jason brandit sa fourchette, une saucisse piquée au bout)… mieux vaut ne pas éprouver ce genre d'amour.

— Je ne suis pas d'accord. On doit toujours aimer, surtout quand il s'agit d'un enfant, parce que l'amour d'un enfant est ce qu'il y a de plus fort.

— Je vois.

— Non, vous ne voyez pas. Les six ne voient pas. Ils ne comprennent pas. Ce n'est pas la peine de discuter.

Buckman feuilleta une liasse de papiers, la mine sombre. Il était déconcerté et piqué au vif. Mais il se calma peu à peu et recouvra son assurance. N'empêche qu'il n'arrivait pas à comprendre l'attitude de Jason Taverner. Son fils avait une importance capitale à ses yeux. Plus, bien entendu, l'amour qu'il portait à sa femme. C'était le pivot de son existence.

Pendant quelque temps, les deux hommes continuèrent de manger sans parler. Brusquement, tous les ponts étaient coupés entre eux.

— Il y a une cafétéria sur place, dit enfin Buckman en avalant un verre d'ersatz de Tang. Mais c'est du poison qu'ils servent. À croire que tous les membres du personnel ont des parents dans un camp de travail. Ils se vengent sur nous.

Buckman se mit à rire. Pas Jason. Le général s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Monsieur Taverner, je vais vous rendre la liberté. Je ne veux pas vous garder.

Jason le dévisagea.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'avez rien fait.

— Je me suis fait fabriquer de faux papiers, répliqua Jason d'une voix rauque. C'est un crime.

— J'ai toute autorité pour considérer comme nuls et non avenus tous les crimes que je veux. J'estime que vous avez été contraint d'agir de la sorte du fait de la situation dans laquelle vous vous êtes trouvé. Vous refusez de m'en parler, mais j'ai une vague idée de ce qu'elle est.

— Merci, dit Jason après un silence.

— Toutefois, vous serez électroniquement surveillé partout où vous irez. Vous ne serez jamais seul, sauf avec vos propres pensées – et peut-être même que je m'avance un peu trop. Toutes les personnes que vous contacterez, que vous rencontrerez ou à qui vous rendrez visite seront conduites ici pour être interrogées. Exactement comme la jeune Nelson que j'attends. (Il se pencha vers Jason et continua en parlant avec une lenteur étudiée pour que son interlocuteur l'écoute et le comprenne bien.) Je crois que vous n'avez soustrait aucun document d'aucune banque de données, ni publique ni privée. Je crois que vous ne comprenez pas vous-même la situation qui est la vôtre. Mais… (Il éleva nettement le ton.)… mais tôt ou tard, vous finirez par comprendre, et, à ce moment-là, nous voulons être mis au courant. Donc… nous serons toujours avec vous. N'est-ce pas un marché équitable ?

Jason Taverner se leva.

— Est-ce que tous les sept pensent de la même façon ?

— Quelle façon ?

— En prenant instantanément des décisions capitales. Comme vous. Cette façon de poser des questions, d'écouter… Bon Dieu, avec quelle intensité vous écoutez !… et de prendre des décisions irrévocables.

— Je n'en sais rien parce que j'ai bien peu de contacts avec les autres sept, répondit en toute sincérité Buckman.

— Je vous remercie. (Les deux hommes échangèrent une poignée de main.) Merci aussi pour le repas. (À présent, il était calme, maître de lui. Et il éprouvait un immense soulagement.) Comment vais-je faire pour sortir ?

— Nous sommes obligés de vous garder jusqu'au matin. Le règlement est strict ; en aucun cas, on ne lâche un suspect pendant la nuit. Il se passe trop de choses dans les rues. Nous allons mettre une chambre et un lit à votre disposition. Vous serez forcé de dormir tout habillé… Et demain matin, à huit heures, Peggy vous escortera jusqu'à la grande porte de l'Académie. (Il enfonça la touche de l'interphone.) Peggy, venez chercher M. Taverner qui est en garde à vue. Vous le libérerez demain matin à huit heures. Vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur Buckman.

Le général Buckman sourit et écarta le bras.

— Voilà l'affaire réglée. Je n'ai plus besoin de vous.

17

— Suivez-moi, monsieur Taverner, disait Peggy sur un ton insistant. Rhabillez-vous et retrouvez-moi dans l'antichambre. Passez par la porte bleue et blanche.

Le général Buckman, un peu à l'écart, écoutait. La voix de Peggy était mélodieuse et agréable. Sans doute Taverner éprouvait-il la même impression.

Au moment, où celui-ci, l'air endormi et habillé à la va-comme-je-te-pousse, s'avançait vers la porte bleue et blanche, il l'arrêta.

— Encore une chose. Je ne pourrai pas renouveler votre sauf-conduit si l'un quelconque de mes subordonnés l'annule. Vous avez compris ? Il vous faudra nous adresser une demande officielle pour qu'on vous établisse un jeu complet de papiers. Cela nécessitera un interrogatoire poussé mais… (Il envoya une bourrade à Jason.)… mais un six peut le supporter.

— Entendu.

Jason Taverner sortit du bureau. La porte bleue et blanche se referma derrière lui.

Buckman enclencha l'interphone.

— Herb, vérifiez qu'on lui colle bien un microémetteur et une ogive hétérostatique type 80. De façon qu'on puisse le pister et, si nécessaire, le liquider à tout moment.

— Voulez-vous qu'on lui mette aussi un mouchard vocal ?

— Oui, si vous pouvez le lui glisser dans la gorge sans qu'il s'en rende compte.

— Je vais dire à Peggy de s'en occuper.

Herbert Maime raccrocha.

Est-ce que quelqu'un d'autre, un McNulty par exemple, aurait obtenu davantage de renseignements ? se demanda Buckman. Non. Parce que ce type ne sait rien. Tout bêtement. Il n'y a qu'une chose à faire : attendre que la lumière se fasse en lui et, à ce moment, être là, physiquement ou électroniquement. Exactement comme je le lui ai dit.

Cependant, il est toujours possible que nous ayons mis le doigt sur quelque chose que les six sont en train d'organiser ensemble malgré l'animosité qu'ils éprouvent mutuellement.

Il enfonça à nouveau la touche de l'interphone.

— Herb, je veux qu'on surveille vingt-quatre heures sur vingt-quatre la chanteuse pop Heather Hart. Et demandez au fichier central les dossiers de tous ceux qu'on appelle les six. Compris ?

— Cette référence est-elle portée sur les cartes perforées ?

— Sans doute pas, répondit sèchement Buckman. Il est peu probable que quelqu'un ait songé à intégrer cette donnée il y a dix ans

quand Dill-Temko était vivant et qu'il concoctait des formes de vie toujours plus extraordinaires. (Comme nous autres, sept, ajouta-t-il en aparté et non sans ironie.) Et nul n'y songerait aujourd'hui, maintenant que les six ont fait politiquement un fiasco. Vous êtes bien de mon avis ?

— Oui mais je vais quand même voir.

— Si les cartes sont programmées en ce sens, je veux aussi qu'on organise une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur tous les six. Même si nous ne pouvons pas les repérer tous, qu'on file au moins ceux que nous connaissons.

— Ce sera fait, monsieur Buckman.

18

— Au revoir et bonne chance, monsieur Taverner, lança la fille prénommée Peg, une fois arrivée à l'entrée principale de l'immense bâtiment gris de l'Académie.

— Merci.

Jason aspira une généreuse bolée d'air matinal empuanti par le smog. Me voilà dehors, songea-t-il. Ils auraient pu me coller tous les crimes sur le dos mais ils ne l'ont pas fait.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire, petit gars ? fit une voix féminine, toute proche et très rauque.

C'était la première fois de sa vie que Jason, qui faisait plus d'un mètre quatre-vingts, se faisait traiter de « petit gars ». Il se retourna, ouvrit la bouche et vit alors la personne qui s'adressait à lui.

Elle mesurait un mètre quatre-vingts, elle aussi. Sur ce plan, ils étaient à égalité. Mais, contrairement à lui, la femme portait un pantalon noir collant, une chemise de cuir rouge à franges, des anneaux d'or en pendants d'oreilles et une chaîne en guise de ceinture. Et aussi des chaussures à talons aiguilles. Dieu du ciel ! se dit Jason, effaré. Il ne lui manque qu'un fouet.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui. (Le sourire de la femme révéla des dents décorées de signes du zodiaque en or.) Ils vous ont implanté des bidules avant de vous lâcher. Je pense qu'il vaut mieux que vous le sachiez.

— Je le sais.

Jason se demandait qui était cette femme. D'où elle sortait.

— Entre autre, une bombe H miniaturisée qu'un signal radio émis de ce bâtiment peut faire exploser. Ça aussi, vous le saviez ?

— Non, reconnut-il.

— C'est comme ça qu'il fonctionne. Mon frère… Il discute gentiment avec vous en homme civilisé, et puis quelqu'un de son équipe, qui est énorme, vous greffe ces saloperies avant que vous ne franchissiez la porte.

— Votre frère ? Le général Buckman ?

Maintenant, il remarquait la ressemblance. Le même nez mince et étiré, les mêmes pommettes haut placées, le même cou gracieux et fuselé digne d'un Modigliani. Un port très aristocratique. Le frère et la sœur faisaient impression sur Jason.

Donc, cette fille devait être également une sept. Il retrouva aussitôt toute sa méfiance tandis que ses cheveux se hérissaient sur sa nuque.

— Je vais vous débarrasser de cela, dit-elle, souriant de tout l'or de ses dents, comme le général Buckman.

— J'approuve.

— Nous allons prendre mon aéromobile.

Elle s'élança d'un pas souple et Jason se mit à trotter lourdement derrière elle. Quelques instants plus tard, ils s'installaient dans les sièges baquets du mobilo.

— Je m'appelle Alys, se présenta-t-elle.

— Jason Taverner, le chanteur et l'animateur de la télé.

— Vraiment ? Je n'ai pas regardé un seul programme de télévision depuis l'âge de neuf ans.

— Vous n'avez pas perdu grand-chose.

Il ne savait même pas si c'était de l'ironie. Il s'en foutait sincèrement, tant il était fatigué.

— Cette bombe a la taille d'un grain d'orge et elle est fichée comme une tique dans l'épaisseur de la peau. En principe, même si l'on sait qu'on vous en a greffé une sur le corps, on est incapable de la localiser. Mais j'ai fait un petit emprunt à l'Académie. (Elle brandit un objet qui ressemblait à une torche électrique.) Ce tube s'illumine à proximité de cet engin.

Sans plus attendre, elle se mit en devoir d'explorer Jason de la tête aux pieds à l'aide de cet instrument. Ses gestes étaient d'une efficacité quasi professionnelle. Le tube scintilla à la hauteur du poignet gauche de Jason.

— Je me suis également munie du matériel nécessaire pour l'extraction, dit alors Alys en sortant de la sacoche fixée à sa ceinture une petite boîte de métal qu'elle ouvrit. Plus tôt vous en serez débarrassé, mieux ça vaudra, ajouta-t-elle en prenant un outil tranchant dans la boîte.

Pendant deux minutes, elle taillada avec adresse sans cesser de vaporiser sur la plaie un produit analgésique. Finalement, elle tendit sa paume ouverte à Jason. En effet, la bombe avait la taille d'un grain d'orge.

— Je vous remercie de m'avoir retiré cette épine du pied.

Alys éclata d'un rire joyeux, remit le scalpel dans son étui, rabattit le couvercle et la petite boîte réintégra la sacoche.

— Vous voyez, dit-elle, ce n'est jamais lui qui opère mais toujours quelqu'un de son service. De cette façon, il se tient à l'écart et garde bonne conscience, comme s'il n'y était pour rien. Je crois que c'est ce qui me répugne le plus chez lui. (Elle médita quelques instants.) Je le hais vraiment.

— Y a-t-il encore quelque chose que vous pouvez arracher ou couper ?

— Ils ont essayé – plus exactement, Peg, qui est une technicienne experte en la matière, a essayé de vous implanter un mouchard vocal dans le larynx. Mais je ne crois pas qu'elle ait réussi à le faire tenir.

(Alys palpa minutieusement le cou de Taverner.) Non, ça n'a pas pris. Il est tombé. Tant mieux. Ce sera toujours ça de réglé. Ils vous ont aussi collé un micro-émetteur quelque part. Il faut un strobo pour détecter son flux. (Elle pécha dans la boîte à gants un disque stroboscopique à piles.) Je pense que j'arriverai à le trouver, dit-elle en l'allumant.

Le micro était logé dans le poignet de la manche gauche de Jason. Alys le mit hors d'usage à l'aide d'une épingle.

— Il n'y a plus rien ? lui demanda Jason.

— Peut-être une minicam. Une toute petite caméra qui envoie des images aux moniteurs de l'Académie. Mais je ne les ai pas vus vous en installer une. Je crois que nous pouvons prendre le risque de faire comme si de rien n'était. (Elle le dévisagea, le regard scrutateur.) À propos, qui êtes-vous ?

— Une non-personne, répondit Jason.

— Ce qui veut dire ?

— Que je n'existe pas.

— Physiquement ?

— Je ne sais pas, dit-il – et il était sincère.

Si j'avais été plus franc avec son frère, le général de police, peut-être aurait-il pu résoudre l'énigme. Après tout, Felix Buckman était un sept – encore que Jason ne sût pas trop ce qu'étaient les sept. Pourtant, Buckman était allé dans la bonne direction. Il avait élucidé pas mal de choses. Et en un très bref délai. Le temps d'une collation tardive et d'un cigare.

— Ainsi, vous êtes Jason Taverner, l'homme que McNulty a vainement essayé d'épingler, l'homme qui n'a pas d'antécédents. Pas de certificat de naissance, pas de dossier de scolarité, pas de…

— Comment savez-vous tout cela ?

— J'ai jeté un coup d'œil sur le rapport de McNulty dans le bureau de Felix, dit-elle allègrement. Ça m'a intéressée.

— Alors, pourquoi m'avez-vous demandé qui je suis ?

— J'ignorais si vous le saviez. Mon information venait de McNulty. Cette fois, je voulais avoir votre version à vous. La version antipol, si vous préférez.

— Je ne peux rien ajouter à ce que sait McNulty.

— Ce n'est pas vrai.

Et Alys commença d'interroger Jason, lui posant des questions précises, exactement comme l'avait fait son frère un peu plus tôt. À voix basse, d'un ton naturel, comme s'il s'agissait d'une banale conversation. Avec une expression d'intense concentration, enfin des gestes gracieux de ses bras et de ses mains, comme si elle dansait en se parlant à elle-même. La beauté dansant avec la beauté, songea-t-il.

Jason la trouvait excitante. Physiquement. Sexuellement. Mais le

sexe, il en avait eu son content. Assez pour plusieurs jours.

— Exact, concéda-t-il. J'en sais davantage.

— Plus que ce que vous avez dit à Felix ?

Il hésita, ce qui était une manière de répondre.

— Oui, dit Alys.

Jason haussa les épaules. À présent, c'était gros comme une maison.

— J'ai une idée, dit-elle avec entrain. Aimeriez-vous voir comment vit un général de police ? Voir sa résidence ? Son château d'un milliard de dollars ?

— Vous m'introduiriez chez lui ? s'exclama-t-il avec incrédulité. S'il le découvrait…

Il s'interrompit. Où cette femme me conduit-elle ? s'interrogea-t-il. Vers un terrible danger. Toutes ses fibres le sentaient, l'incitant à se tenir sur ses gardes. Un courant de ruse parcourut chaque partie de son être somatique. Plus que jamais, son corps savait qu'il fallait être prudent.

— Vous pouvez entrer légalement chez lui ? demanda-t-il à Alys en s'efforçant de recouvrer son calme.

Sa voix sonnait naturellement sans qu'on pût y discerner la moindre tension.

— Dame ! Nous habitons ensemble. Nous sommes jumeaux, et nous sommes très proches. Incestueusement proches.

— Je n'ai aucune envie de m'immiscer dans votre affaire.

— Une affaire entre Felix et moi ? (Elle eut un rire amer.) Même pour colorier des œufs de Pâques, Felix et moi serions incapables de collaborer. Venez. Allons faire un tour à la maison. Entre nous, nous possédons pas mal d'objets intéressants. Des échiquiers médiévaux en bois, de vieilles porcelaines d'Angleterre et quelques beaux timbres anciens émis par la National Banknote Company. Est-ce que les timbres vous intéressent ?

— Non.

— Et les pistolets ?

Taverner hésita.

— Dans une certaine mesure. (Il se rappelait le sien. C'était la seconde fois en vingt-quatre heures que les circonstances l'obligeaient à se le rappeler.)

Alys le détailla.

— Pour un homme petit, vous n'êtes pas trop mal, vous savez ? Un peu âgé pour mon goût mais pas trop. Vous êtes un six, n'est-ce pas ?

Jason acquiesça.

— Alors ? Vous voulez voir le château d'un général de police ?

— Soit.

Où qu'il allât, ils le retrouveraient si ça leur chantait. Avec ou sans micro-émetteur dans sa manchette.

Alys mit le moteur en marche, fit pivoter le volant, appuya sur la pédale et l'aéromobile s'élança en chandelle selon un angle de quatre-vingt-dix degrés. Jason en déduisit que c'était un véhicule de la police. Deux fois plus puissant que les modèles de série.

— Il y a une chose sur laquelle je ne voudrais pas qu'il y ait d'équivoque dans votre esprit, dit Alys en se faufilant au milieu de la circulation. (Elle jeta un coup d'œil à Taverner pour être sûre qu'il l'écoutait.) N'essayez pas de me faire du plat. Sinon, je vous tuerai.

Elle tapota sa ceinture et Jason remarqua alors le radiant de police qui y était glissé. Le soleil y accrochait des reflets noirs et bleus.

— Bien compris.

Il éprouvait un certain malaise. Déjà, il n'aimait guère la tenue de cuir et d'acier de sa compagne. Le fétichisme sans fard que cette panoplie impliquait n'avait jamais eu pour lui le moindre attrait. Et, maintenant, cet ultimatum ! Quelles étaient les tendances sexuelles d'Alys Buckman ? Faisait-elle dans le saphisme ?

Comme pour répondre à sa question informulée, elle dit sur un ton placide :

— Toute ma libido, ma sexualité, est liée à Felix.

— Votre frère ? s'exclama Jason avec autant d'incrédulité que d'effroi. Comment cela ?

— Nous vivons depuis cinq ans dans l'inceste, répondit Alys qui pilotait avec adresse le mobilo à travers l'intense trafic matinal de Los Angeles. Nous avons un enfant. Il a trois ans. Il est en Floride, à Key West. Une femme de ménage et une nurse s'occupent de lui. Il s'appelle Barney.

— Et vous me dites ça à moi ? s'écria Jason qui n'avait jamais été plus stupéfait de sa vie. Quelqu'un que vous ne connaissez même pas !

— Oh ! Je vous connais très bien, Jason Taverner.

Elle prit de l'altitude pour s'insérer dans un couloir de circulation supérieur et accéléra. Le trafic était plus fluide maintenant. Ils sortaient de l'agglomération du Grand Los Angeles.

— Pendant des années, j'ai été une fan de vous, ainsi que de votre émission du mardi. J'ai des disques de vous et, une fois, je vous ai même entendu chanter en concert au Salon de l'Orchidée, à l'Hôtel Saint-Francis de San Francisco. (Elle ébaucha un sourire.) Nous sommes tous les deux des collectionneurs, Felix et moi… et, entre autres choses, je collectionne les disques de Jason Taverner. (Son sourire d'hystérique s'élargit.) Au fil des ans, je me les suis procuré tous les neuf.

— Dix, rectifia Jason d'une voix enrouée qui tremblait. J'ai sorti

dix LP. Les derniers avec pistes de projection spéciales light-show.

— Alors, il m'en manque un, dit gentiment Alys. Tenez… Regardez sur la banquette arrière.

Jason se retourna. Son premier album, *Taverner and the Blue, Blue Blues* reposait sur le siège. Il le prit et le posa sur ses genoux.

— Oui, murmura-t-il.

— Il y en a un autre. C'est mon préféré.

Jason remarqua alors une pochette écornée, le *There'll Be a Good Time with Taverner Tonight.*

— C'est effectivement un de mes meilleurs.

— Vous voyez ?

Le mobilo piqua en spirale en direction d'une vaste propriété entourée d'arbres et de verdure.

— Voici notre maison, annonça Alys.

19

Ses pales à la verticale, l'aéromobile se posa sur l'aire asphaltée qui occupait le centre de la vaste pelouse. Jason remarqua à peine la maison de deux étages de style espagnol avec ses balcons aux noires balustrades de fer forgé, son toit de tuiles rouges, ses murs de stuc ou de briques sèches, il ne savait pas au juste. Une imposante demeure cernée de chênes superbes, que l'on avait plantée dans le paysage sans détruire celui-ci pour autant. Elle se confondait avec les arbres et le gazon, et ne faisait qu'un avec le décor, simple extension due à la main de l'homme.

Alys coupa le moteur et, d'un coup de pied, ouvrit la portière récalcitrante.

— Laissez les disques dans le mobilo et venez, dit-elle en sautant sur la pelouse.

Jason remit à contrecœur les albums sur le siège arrière et la suivit en pressant le pas pour la rattraper ; ses longues jambes gainées de noir propulsaient Alys à toute allure vers le gigantesque portail.

— Il y a même des morceaux de verre scellés en haut des murs, dit-elle. Pour dissuader les maraudeurs. Au jour d'aujourd'hui ! La maison a appartenu au grand acteur de western Ernie Till.

Elle appuya sur le bouton et un pol privé en uniforme cachou surgit, la dévisagea, hocha la tête et actionna la commande d'ouverture. La grille coulissa.

— Que savez-vous ? demanda Jason à sa compagne. Vous savez que je suis…

— Fabuleux, laissa-t-elle tomber sans emphase. Je le sais depuis des années.

— Mais vous avez été là où j'étais, moi. Là où je suis toujours. Pas ici.

Le prenant par le bras, elle l'entraîna le long d'un couloir de briques sèches et d'ardoises, lui fit descendre cinq marches et Jason se retrouva dans un salon surbaissé, démodé mais admirable.

Pourtant, cela lui était parfaitement égal. Tout ce qu'il voulait, c'était parler à Alys, découvrir ce qu'elle savait et comment elle le savait. Et ce que cela signifiait.

— Vous souvenez-vous de cet endroit ? s'enquit-elle.

— Non.

— Vous devriez. Vous y êtes déjà venu.

— Non, je n'y suis jamais venu, rétorqua-t-il avec circonspection.

Misant sur sa crédulité, elle l'avait piégé en virtuose avec les deux disques. *Il faut que je me les approprie*. Pour les montrer à… Oui, à qui ? Au général Buckman ? Et si je les lui montre, quelles en seront

les conséquences ?

— Une capsule de mescaline ? proposa Alys en se dirigeant vers le coffret à drogue en noyer ciré qui trônait sur le bar de cuivre et de cuir à l'autre extrémité de la pièce.

— Une petite. (Jason battit les paupières, surpris par sa propre réaction.) Je tiens à garder l'esprit clair, ajouta-t-il en guise de correctif.

Elle lui apporta un minuscule plateau à drogue émaillé sur lequel étaient disposés un verre de cristal rempli d'eau et une dragée blanche.

— Très bon produit. Harvey's Yellow n°1, importé en gros de Suisse et encapsulé à Bond Street. Et pas fort du tout, ajouta-t-elle. Rien à voir avec la poudre.

— Merci. (Il prit le verre et la gélule blanche, qu'il avala avec une gorgée, puis reposa le verre sur le plateau.) Vous n'en prenez pas ? s'étonna-t-il avec une méfiance tardive.

— Je suis déjà raide, répliqua gaiement Alys, ressortant son baroque sourire doré. Vous ne vous en rendez pas compte ? Je parie que non ; vous ne m'avez jamais vue autrement.

— Vous saviez que j'avais été conduit à l'Académie de police de Los Angeles ? (Tu devais forcément le savoir puisque tu avais ces deux disques avec toi. Sinon, il n'y aurait pratiquement pas eu une chance sur un milliard pour qu'ils aient été dans ton aéromobile.)

— J'ai piqué quelques-unes de leurs émissions. Alys s'agita et se mit à pianoter sur le petit plateau émaillé du bout d'un de ses longs ongles. Le hasard a voulu que je capte une conversation officielle entre Las Vegas et Felix. J'aime bien écouter de temps en temps quand il est de service. Pas toujours mais… (Du doigt, elle désigna une pièce dans le couloir.) Je voudrais regarder quelque chose. Je vous le montrerai si c'est aussi formidable que le prétend Felix.

Jason lui emboîta le pas. Les questions qui se bousculaient faisaient comme un brouhaha dans sa tête. Si elle peut aller et venir à son gré comme il semble qu'elle le fasse…

— Il a dit : le tiroir central du bureau en érable. (Alys, plantée au milieu de la bibliothèque, réfléchit. Les rayonnages qui s'élevaient jusqu'au plafond étaient garnis de livres reliés en cuir. Il y avait plusieurs bureaux, des tasses minuscules dans une vitrine, plusieurs échiquiers anciens, deux vieux jeux de tarots… Alys se dirigea sans hâte vers un bureau Nouvelle-Angleterre et ouvrit un tiroir.) Ah ! s'exclama-t-elle en en sortant une enveloppe transparente.

— Alys… commença Jason.

Mais elle l'interrompit d'un claquement de doigts.

— Taisez-vous et laissez-moi regarder. (Elle prit une grosse loupe posée sur le bureau et examina l'enveloppe. Enfin, elle leva les yeux.)

C'est un timbre. Je vais vous le montrer.

À l'aide d'une pince de philatéliste, elle sortit délicatement le timbre de sa pochette et le posa sur le sous-main de feutre du bureau. Docilement, Jason scruta le timbre à travers la lentille grossissante. Pour lui, c'était un timbre comme n'importe quel autre, sauf que, contrairement aux timbres modernes, il était monochrome.

— Regardez la gravure des animaux, dit Alys. Le troupeau de bouvillons. C'est absolument parfait ; chaque trait est exact. Ce timbre n'a jamais été… (Elle l'arrêta au moment où il allait prendre le timbre en main.) Oh non ! Ne touchez jamais un timbre avec les doigts. Il faut toujours utiliser des pinces.

— Il a de la valeur ?

— Pas à proprement parler, mais on n'en vend presque jamais. Je vous expliquerai cela un de ces jours. C'est un cadeau de Felix. Il me l'a donné parce qu'il m'aime. Parce que, d'après lui, je suis bonne au lit.

— C'est un joli timbre, dit Jason déconcerté en rendant la loupe à Alys.

— Il m'a dit la vérité. C'est un joli spécimen. Parfaitement centré. Oblitération légère qui ne dépare pas l'image maîtresse et… (Alys retourna adroitement le timbre à l'aide de ses pinces pour examiner sa face postérieure. Son expression changea aussitôt.) Quel enfoiré ! gronda-t-elle, la figure écarlate.

— Qu'y a-t-il ?

— Un léger défaut. (Elle tapota un coin du timbre du bout de ses pinces.) Indécelable au recto. Mais c'est du Felix tout craché. Bah ! De toute manière, c'est probablement une contrefaçon. Sauf que Felix s'arrange toujours pour ne pas acheter de faux. OK, Felix, un point pour toi. Je me demande s'il n'en a pas un autre dans sa collection personnelle, ajouta-t-elle sur un ton rêveur. Dans ce cas, je pourrais faire l'échange.

S'approchant d'un coffre-fort mural, elle manipula les cadrans, finit par l'ouvrir et en sortit un énorme et pesant album qu'elle trimbala jusqu'au bureau.

— Felix ignore que je connais la combinaison de ce coffre, confia-t-elle. Aussi ne lui dites rien. (Elle feuilleta précautionneusement les pages grand format. Sur l'une d'elles, quatre timbres étaient fixés.) Le un dollar noir n'y est pas. Mais il l'a peut-être caché ailleurs. À l'Académie, si ça se trouve.

Elle referma l'album et le rangea dans le coffre.

— Je commence à ressentir l'effet de la mescaline, dit Jason. (Ses jambes lui faisaient mal : c'était toujours le signe que la mescaline agissait sur son système.) Je vais m'asseoir.

Il réussit à repérer un fauteuil de cuir avant que ses jambes

l'abandonnent. Ou paraissent l'abandonner. En fait, elles ne l'abandonnaient jamais. C'était une illusion créée par la drogue. N'empêche que cela paraissait très réel.

— Désirez-vous voir une collection de boîtes à priser ? s'enquit Alys. Il y en a de simples et d'ornementées. La collection de Felix est sensationnelle. Rien que des pièces anciennes en or, argent ou alliages divers, avec incrustations de camées, scènes de chasse… Non ?

Elle s'assit devant lui, croisant ses jambes dans leur fourreau noir. Sa chaussure à haut talon se balançait d'avant en arrière.

— Un jour, à une vente aux enchères, Felix a acheté une vieille tabatière. Très cher. De retour à la maison, il a vidé le restant de tabac à priser qu'elle contenait et s'est aperçu qu'il y avait un petit ressort au fond. Pour le faire jouer, on devait dévisser une vis minuscule. Il lui a fallu toute une journée pour trouver un outil assez petit. Mais il a fini par parvenir à ses fins.

Alys s'esclaffa.

— Et alors ?

— Il y avait un double fond dissimulé par une plaque d'étain. Il a enlevé la plaque. (Ses dents en or scintillèrent quand elle rit à nouveau.) Il y avait là une gravure cochonne vieille de deux siècles. Une fille qui copulait avec un poney shetland. En huit couleurs, s'il vous plaît. D'une valeur, oh, disons, de cinq mille dollars… Pas grand-chose, mais nous étions vraiment ravis. Bien entendu, le vendeur ignorait tout.

— Je vois.

— Vous ne vous intéressez pas aux tabatières ?

Alys souriait toujours.

— J'aimerais… la voir, dit-il. Alys, vous me connaissez, vous savez qui je suis. Pourquoi êtes-vous la seule à le savoir ?

— Parce que personne d'autre n'est jamais venu ici.

— Où ?

Elle se massa les tempes, tortilla sa langue, le regard perdu dans le vide. Comme si elle pensait à tout autre chose. Comme si elle l'entendait à peine.

— Vous savez bien, fit-elle enfin sur un ton ennuyé où perçait une pointe d'irritation. Seigneur, vous avez vécu là quarante-deux ans, mon cher ! Que puis-je vous dire que vous ne sachiez déjà en ce qui concerne cet endroit ?

Elle leva les yeux et un sourire malicieux retroussa ses lèvres charnues.

— Comment suis-je venu ici ?

— Vous… (Elle marqua une hésitation.) Je ne sais pas si je dois vous le dire.

— Pourquoi ? s'exclama Taverner.

— Chaque chose en son temps, répliqua-t-elle en le faisant taire d'un geste de la main. En son temps… Écoutez… Vous n'avez pas à vous plaindre. Il s'en est fallu de peu que vous ne soyez expédié dans un camp de travail – et vous savez ce que sont les camps au jour d'aujourd'hui. Grâce aux bons soins de ce trou-du-cul de McNulty et de mon cher frère. Mon frère, le général de police.

Elle fit une horrible grimace de dégoût et son sourire provocant jaillit à nouveau. Un sourire d'invite, nonchalant, serti d'or.

— Je veux savoir où je suis.

— Vous êtes dans mon bureau, chez moi. Parfaitement en sécurité. Débarrassé de tous les insectes qui grouillaient sur vous. Et personne ne mettra les pieds ici. Vous voulez que je vous dise ?

D'un bond, elle sauta sur ses pieds à l'instar d'un animal, avec une agilité inouïe et Jason recula involontairement.

— Est-ce que vous avez déjà fait ça au téléphone ?

Ses yeux brillaient, elle vibrait de la tête aux pieds.

— Fait quoi ?

— Le réseau. Vous n'avez jamais utilisé le réseau téléphonique ?

— Non.

Cependant, il en avait entendu parler.

— Vos penchants sexuels – ceux de chacun – sont électroniquement reliés, et aussi amplifiés jusqu'à la limite du supportable. Il y a accoutumance en raison de ce renforcement électronique. Certaines personnes sont tellement intoxiquées qu'elles ne peuvent plus s'en sortir. Toute leur existence a pour pôle ce contact téléphonique hebdomadaire. Que dis-je ? Quotidien ! On se sert de vidéophones courants. Il suffit d'une carte de crédit de sorte que la séance ne coûte rien. On reçoit la facture tous les mois et si on ne paye pas, on vous coupe la ligne.

— Il y a beaucoup de gens qui s'adonnent à cet exercice ?

— Des milliers.

— En même temps ?

Alys acquiesça.

— La plupart pratiquent le réseau depuis deux ou trois ans et cela les détruit physiquement et intellectuellement. Pour la bonne raison que la partie du cerveau où l'orgasme se produit se détériore progressivement. Mais gardez-vous de mépriser ces gens. Quelques-uns des esprits les plus fins et les plus sensibles de la Terre sont dans le coup. Pour eux, c'est une sorte de sainte communion. Toutefois, les usagers du réseau se remarquent tout de suite. Ils ont l'air de débauchés, ils sont vieux, gros et apathiques… Enfin, apathiques uniquement dans l'intervalle de leurs orgies téléphoniques, bien entendu.

— Et vous faites ça ?

Elle n'avait l'air ni débauchée, ni vieille, ni grosse, ni apathique.

— De temps en temps. Mais je ne suis jamais tombée dans l'accoutumance. Je décroche toujours quand le moment en est venu. Vous voulez essayer ?

— Non.

— Très bien, dit Alys sur un ton impassible. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Nous avons une bonne collection de disques de Rilke et de Brecht en traduction interlinéaire. L'autre jour, Felix a rapporté à la maison une version son et lumière des sept symphonies de Sibelius. Un excellent enregistrement. Pour le dîner, Emma prépare des cuisses de grenouilles. Felix adore les cuisses de grenouilles et les escargots. En général, il prend ses repas dans de bons restaurants français et basques mais aujourd'hui…

Jason l'interrompit :

— Ce qui me ferait plaisir, ce serait de savoir où je suis.

— Ne pouvez-vous pas vous contenter d'être heureux, tout simplement ?

Il se leva – avec difficulté – et la dévisagea. En silence.

20

La mescaline commençait à l'affecter furieusement. La pièce brasillait de multiples couleurs et la perspective se modifiait. Il avait l'impression que le plafond se trouvait à un million de kilomètres. Il regarda Alys et vit la chevelure de celle-ci s'animer. Comme celle de la Méduse, pensa-t-il. Il eut peur. Insouciante, Alys continuait sur sa lancée : – Felix aime tout particulièrement la cuisine basque, mais ils y mettent tellement de beurre que ça lui donne des spasmes pyloriques. Il a aussi une bonne collection de *Weird Tales* et il adore le baseball. Et… laissez-moi voir. (Perdue dans ses pensées, elle se tapota les lèvres tout en réfléchissant.) Il s'intéresse à l'occultisme. Est-ce que vous…

— Il y a quelque chose.

— Quoi donc ?

— Je ne peux pas bouger.

— C'est la mesca. Ne vous affolez pas.

— Je… (Il méditait ; une lourde chape pesait sur la cervelle de Jason, traversée de temps à autre d'éclairs lumineux, de visions de satori.)

— Ma collection, poursuivit Alys, se trouve à côté. Dans ce que nous appelons la bibliothèque. Ici c'est le bureau. Tous les bouquins de droit de Felix sont dans la bibliothèque. Saviez-vous qu'il n'est pas seulement général de police mais également juriste ? Et il a fait des choses pas mal, je dois le reconnaître. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il a fait une fois ?

Jason était incapable de répondre. C'était tout juste s'il pouvait tenir debout. Inerte, il entendait les mots mais leur sens lui échappait.

— Pendant un an, il a eu la responsabilité du quart des camps de travail forcé de Terra. Il a découvert qu'en vertu d'une loi obscure datant d'une éternité, de l'époque où ces camps étaient plus des camps de mort que des camps de travail et où ils étaient bourrés de Noirs… bref, il a découvert que lesdits camps ne pouvaient statutairement fonctionner que pendant la seconde guerre civile. Et qu'il avait le pouvoir de fermer quand il le voulait tous ceux dont il estimait que la fermeture était conforme à l'intérêt général. Les Noirs et les étudiants détenus dans ces camps et habitués à l'effort physique sont terriblement forts et coriaces. Aucun rapport avec les étudiants décadents et lymphatiques qui vivent sous les campus. Felix a alors fait des recherches et il a retrouvé un autre règlement oublié. Tout camp qui ne fait pas de bénéfices doit – ou, plutôt, devait être fermé. Il a alors modifié les salaires – très faibles, naturellement – versés aux prisonniers. Tout ce qu'il avait à faire, c'était donc d'augmenter leur

paye, créant ainsi un déficit sur les registres, et vlan ! Il pouvait fermer les camps.

Elle éclata de rire. Jason essaya de dire quelque chose, mais ce fut en vain. Son cerveau tournoyait comme un ballon de caoutchouc percé, qui se vide et se regonfle, ralentit, accélère, pâlit et flamboie tour à tour. Des fulgurations lui transperçaient le corps de part en part.

— Mais l'action de Felix a été surtout spectaculaire au niveau des kibboutzim étudiants installés sous les campus brûlés. Beaucoup d'entre eux connaissent une terrible pénurie de vivres. Vous savez comment ça se passe : les étudiants essayent de faire des sorties en ville pour se procurer du ravitaillement. Ils pillent et saccagent tout. Il y a beaucoup d'agents provocateurs parmi eux. Qui font de l'agitation pour fomenter des affrontements décisifs avec la police. Ce que les pols et les nats attendent en brûlant d'impatience. Vous voyez ?

— Je vois un chapeau, dit-il.

— Mais Felix s'est efforcé d'empêcher les heurts. Pour cela, il lui a fallu ravitailler les étudiants, vous voyez ?

— Un chapeau rouge. Comme vos oreilles.

— Du fait de sa position hiérarchique – il était maréchal –, il avait accès aux rapports des informateurs sur la situation de chaque kibboutz. Il connaissait ceux qui tombaient en quenouille et ceux qui marchaient bien. Son travail consistait à déterminer à partir d'une multitude de données abstraites ceux qui étaient en perte de vitesse et ceux qui tenaient le coup. Quand il avait établi la liste des kibboutzim en difficulté, il y avait une conférence au sommet au cours de laquelle on étudiait les moyens d'accélérer leur déconfiture : propagande défaitiste entretenue par des mouchards, sabotage du ravitaillement en vivres et en eau, coups de main désespérés – une fois, par exemple, à Columbia, on avait mis au point un plan visant à libérer et armer les détenus du camp Harry-Truman. En cette occasion, même Felix se prononça pour l'intervention. Toujours est-il que sa tâche consistait à déterminer la tactique à utiliser pour chaque kibboutz sous observation. À maintes et maintes reprises, il recommanda de ne pas agir. Naturellement, les durs le critiquèrent et réclamèrent sa destitution. (Alys ménagea une pause.) Il était maréchal titulaire. Vous vous rendez compte ?

— Votre rouge est fantastitionnel.

— Je sais. (Alys fit la moue.) Vous ne pourriez pas arrêter de délirer ? J'essaye de vous dire quelque chose. Felix fut limogé. De maréchal, il devint simple général de police. Parce que, quand il le pouvait, on fournissait des médicaments, des soins hygiéniques, de la nourriture, de la literie aux étudiants des kibboutzim. Exactement comme dans les camps de travail forcé placés sous sa juridiction.

Maintenant, il n'est plus que général mais on le laisse tranquille. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire et il a toujours un poste important.

— Mais votre inceste ? Si… (Jason se tut. Il n'arrivait pas à se rappeler le reste de la phrase. « Si. » C'était ça. Le fait qu'il avait réussi à faire parvenir à Alys le message qu'il voulait lui transmettre l'enfiévrait.) Si, répéta-t-il. (Et la flamme intérieure qui le brûlait s'amplifia avec une furie euphorique, au point qu'il s'exclama à voix haute.)

— Si les maréchaux savaient que nous avons un fils, Felix et moi ? C'est ce que vous voulez dire ? Que feraient-ils ?

— Ils feraient. Si on mettait un peu de musique ?

Et si vous me donniez… (Il n'alla pas plus loin. Son cerveau était au point mort.) Bigre ! Ma mère ne serait pas venue ici. La mort.

Alys inspira à fond, soupira.

— OK, Jason. Je renonce à vous faire la causette. J'attendrai que vos esprits vous soient revenus.

— Parlez, lui ordonna-t-il.

— Voulez-vous que je vous montre mes dessins bondage ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des dessins, très stylisés, de filles attachées, et de types…

— Est-ce que je peux m'allonger ? Mes jambes ne me portent plus. J'ai l'impression que la droite va jusqu'à la Lune. En d'autres termes… (Il réfléchit.) Si je reste debout, elle va se casser.

— Venez par là.

Pas à pas, elle le reconduisit dans le séjour.

— Étendez-vous sur le divan. (Il obéit et ce fut affreusement laborieux.) Je vais vous chercher de la thorazine. C'est un antidote à la mescaline.

— Oui, Messaline, approuva-t-il.

— Voyons… Où diable l'ai-je fourrée ? Je n'en prends pratiquement jamais, mais j'en ai toujours en prévision d'un cas comme celui-là… Merde, se mettre dans un état pareil avec une seule gélule ! Moi, j'en prends cinq d'un coup.

— Mais vous êtes vaste.

— Je monte. Je reviens tout de suite.

Elle s'éloigna en direction d'une porte qui se trouvait à une distance infinie. Longtemps, Jason suivit des yeux sa silhouette qui rapetissait. Comment faisait-elle ? C'était incroyable comme elle diminuait ! Brusquement, elle s'évanouit.

Il eut alors une peur affreuse. Maintenant, il était seul, sans aide aucune. Qui viendra à mon secours ? Il faut que je quitte ces timbres et ces tasses et ces tabatières et ces dessins bondage et ces réseaux téléphoniques et ces cuisses de grenouilles et il faut que j'aille à

l'aéromobile il faut que je parte et que je retourne dans un endroit que je connais en ville avec Ruth Rae s'ils l'ont relâchée ou même chez Kathy Nelson cette femme est trop pour moi et son frère aussi eux et leur fils incestueux en Floride qui s'appelle comment déjà ?

Il se leva tant bien que mal, traversa en titubant un tapis hérissé d'un million de fibres de pigment pur, qu'écrasaient au fur et à mesure ses lourdes semelles, et enfin se heurta à la porte de la pièce qui tanguait.

Le soleil. Il était dehors.

L'aéromobile.

Il le rejoignit clopin-clopant.

S'assit devant le tableau de bord, ahuri à la vue de légions de boutons, de leviers, de manettes, de pédales, de cadrans.

— Pourquoi est-ce qu'il ne décolle pas ? se demanda-t-il à haute voix. Décolle ! ordonna-t-il à l'appareil en se balançant sur son siège. Est-ce qu'elle ne veut pas que je parte ?

Les clés. Bien sûr ! Il ne pouvait pas décoller sans les clés.

Le manteau d'Alys sur la banquette arrière. Il l'avait vu. De même que sa grande besace. Là, les clés dans son sac. Là.

Les deux albums. *Taverner and the Blue, Blue Blues*. Et le meilleur de tous : *There'll Be a Good Time*. À tâtons, il réussit à les soulever et à les poser sur le siège vide à côté du sien. Je tiens une preuve, pensa-t-il. Là, avec ces disques, et dans cette maison. Avec elle. C'est ici que je la trouverai. Que je la trouverai. Ici et nulle part ailleurs. Même le général Felix je-ne-sais-plus-quoi ne la trouvera pas. Il ne sait pas. Tout comme moi.

Il revint en courant vers la maison, les énormes albums sous le bras. Le paysage flottait autour de lui, plein de grands organismes en forme de fouet qui ressemblaient à des arbres, qui aspiraient l'air du doux ciel bleu, absorbaient l'eau et la lumière, dévoraient la couleur du ciel…

Il atteignit la grille, la poussa. La grille ne bougea pas.

Le bouton.

Pas de bouton.

Millimètre par millimètre. Pouce par pouce. Comme dans l'obscurité. Oui, je suis dans l'obscurité. Je suis dans le noir. Il posa les albums démesurés par terre, s'appuya contre le mur dont il palpa la surface caoutchouteuse. Rien. Rien.

Le bouton.

Il l'enfonça, ramassa les albums, planté devant la grille qui s'ouvrait avec une invraisemblable lenteur et de bruyants grincements de protestation.

Un homme en uniforme marron et armé apparut.

— Je suis allé chercher quelque chose dans l'aéromobile, lui dit

Jason.

— C'est parfait, monsieur. Je vous ai vu partir. Je savais que vous reviendriez.

— Est-ce qu'elle est folle ? demanda Jason à l'homme en brun.

— Je ne suis pas en mesure de vous répondre, monsieur, fit l'homme en s'effaçant et en portant la main à la visière de sa casquette.

La porte de la maison que Jason n'avait pas refermée était toujours ouverte. Il la franchit, descendit les marches de briques et se retrouva dans le séjour radicalement irrégulier dont le plafond planait à un million de kilomètres.

— Alys ! cria-t-il.

Était-elle dans la pièce ? Il l'explora dans tous les sens. Comme quand il cherchait le bouton : sans négliger un pouce carré. Au fond, le bar avec son joli coffret à drogue en noyer, le divan, les sièges. Des tableaux aux murs. Un portrait qui évoquait vaguement quelque chose à son esprit mais il ne s'en souciait pas. Le portrait ne pouvait pas quitter le mur. La chaîne hi-fi…

Ses disques. Les écouter.

Il empoigna le couvercle du tourne-disque mais celui-ci refusait de s'ouvrir. Pourquoi ? s'interrogea-t-il. Serait-il verrouillé ? Non, il coulissait. Il coulissait avec un bruit effrayant comme si Jason l'avait cassé. Le bras de lecture. Le changeur automatique. Il sortit l'un des disques de sa pochette et le mit en place. Je sais me servir de ces instruments, se dit-il en branchant les amplis qu'il régla sur phono. La commande qui activait le changeur. Il la fit pivoter. Le bras se souleva. La platine commença à tourner avec une terrible lenteur. Que se passait-il ? N'était-il pas à la bonne vitesse ? Il vérifia. Si. 33 tours 1/3. Le mécanisme du changeur se mit en branle et le disque tomba sur le plateau. Grincement sonore de l'aiguille heurtant le sillon. Craquements des poussières, crissements. Typiques des vieux disques stéréo. Facilement rayés et esquintés. La seule chose à faire était de souffler dessus.

Des bruits de fond. D'autres chuintements.

Pas de musique.

Jason souleva le bras et le reposa un peu plus loin. Un crépitement assourdissant quand le diamant percuta la surface. Jason grimaça et baissa le volume. Toujours pas de musique. Ni le moindre écho de sa voix.

L'effet de la mescaline commençait à s'estomper. Il se sentait lucide, dégrisé. L'autre disque. En hâte, il le sortit de la pochette, le mit sur la platine et lança le premier au loin.

Frottement de l'aiguille sur le plastique. Bruits de fond, craquements et chuintements inévitables. Toujours pas de musique.

Les disques étaient vierges.

TROISIÈME PARTIE

Jamais ne pourront s'alléger mes tourments
Puisque a fui la pitié ;
Que larmes, soupirs et gémissements
Ont de toutes joies mes tristes jours dépouillé.

21

— Alys ! appela Jason Taverner à haute voix.

Pas de réponse.

Est-ce que c'est la mescaline ? se demanda-t-il. La démarche mal assurée, il se dirigea vers la porte par laquelle Alys était sortie. Un long couloir, une épaisse moquette de laine. Tout au fond, l'escalier à la rampe de fer forgé conduisant à l'étage supérieur.

Il le rejoignit aussi vite qu'il le put et en entreprit l'ascension, marche par marche. Le premier étage. Un hall avec, dans un coin, une vieille table Hepplewhite sur laquelle s'empilaient des exemplaires de *Box*. Bizarrement, ce détail retint son attention. Qui lisait ce magazine pornographique à diffusion de masse ? Felix ou Alys ? Ou tous les deux ? Il continua son chemin, attentif aux petits détails – à cause de la mescaline, certainement. La salle de bains… C'était là qu'il la trouverait.

— Alys ! appela-t-il derechef d'un ton rogue. (La sueur dégoulinait le long de son front, de son nez, de ses joues. Ses aisselles étaient moites. Elles fumaient. C'était la conséquence du torrent d'émotions qui le parcourait.) Sacré bon Dieu ! Il n'y a pas de musique sur ces disques, dit-il à Alys bien qu'il ne la vît pas. Ni de musique ni mes chansons. Ils sont truqués, n'est-ce pas ? (À moins que ce ne fût la mescaline ?) Il faut que je sache ! S'ils sont vrais, passez-les… Le phonographe est cassé ? C'est ça ? L'aiguille, le diamant ou je ne sais quoi ? (Ce sont des choses qui arrivent, songea-t-il. Peut-être que l'aiguille patine sur les sillons.)

Une porte entrebâillée. Il la poussa. Une chambre. Le lit défait. Par terre, un matelas sur lequel traînait un sac de couchage. Des objets masculins : de la crème à raser, du déodorant, un rasoir, une lotion après-rasage, un peigne. Sans doute un invité. Qui était parti.

— Il y a quelqu'un ? s'époumona-t-il.

Silence.

Il repéra la salle de bains et, par la porte entrouverte, aperçut une baignoire incroyablement vieille avec des pieds de griffon. Même leur baignoire était une antiquité, se dit-il. Péniblement, il longea le couloir, passa devant plusieurs portes et atteignit enfin la salle de bains. Il y entra.

Et vit un squelette par terre. Qui portait un pantalon noir brillant, une chemise de cuir et, comme ceinture, une chaîne fermée par une boucle de fer. Les os des pieds avaient repoussé les chaussures à hauts talons. Quelques touffes de cheveux adhéraient encore au crâne mais il ne restait rien d'autre : les yeux s'étaient évanouis, les chairs aussi. Le squelette lui-même avait déjà jauni.

— Bon Dieu ! balbutia Jason en chancelant.

Il perdit l'équilibre en même temps que sa vision se troubla. Son oreille interne subissait de tels changements de pression que la pièce se mit à tourbillonner follement en silence, comme la grande roue d'une fête foraine.

Se retenant aux murs, Jason ferma les yeux.

Puis les rouvrit et regarda à nouveau.

Elle était morte. Mais depuis quand ? Depuis cent mille ans ? Ou seulement depuis quelques minutes ?

Pourquoi est-elle morte ?

Est-ce la mescaline que j'ai prise ? ou est-ce réel ?

C'était réel.

Se baissant, il effleura la chemise en cuir à franges. Elle était lisse et souple au toucher. Elle n'avait pas pourri. Le temps avait laissé intacts ses vêtements. Cela signifiait quelque chose mais il ne savait quoi. Uniquement elle, pensa-t-il. Rien d'autre dans cette maison n'a changé. Donc, ce ne peut pas être la mescaline qui m'affecte. Mais comment en être sûr ?

Redescendre. Sortir d'ici.

Il revint sur ses pas en faisant des zigzags. Il avait toutes les peines du monde à tenir debout et courait plié en deux comme une sorte de grand singe insolite. Empoignant la rampe de fer, il descendit l'escalier, deux, trois marches à la fois, trébucha, tomba, se remit debout tant bien que mal. Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine et ses poumons surmenés se remplissaient et se vidaient comme des soufflets de forge.

Il ne lui fallut qu'un instant pour traverser le séjour comme une flèche. Et puis, pour des raisons obscures mais capitales, il prit les deux disques et les fourra dans leurs pochettes respectives avant de sortir. Dehors, le soleil de midi resplendissait.

— Vous partez, monsieur ? demanda le vigile en uniforme marron, remarquant sa présence.

— Je suis malade, répondit Jason d'une voix haletante.

— Vous m'en voyez désolé, monsieur. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Je voudrais les clés de l'aéromobile.

— M^lle^ Buckman les laisse toujours sur le contact.

— J'ai regardé, hoqueta Jason.

— Je vais aller chercher Mademoiselle.

— Non.

Mais si c'est la mescaline, tout va bien, n'est-ce pas ?

— Non ? répéta le vigile dont l'expression se modifia brusquement. Restez là où vous êtes. N'approchez pas du mobilo.

Et, pivotant sur ses talons, il se précipita à l'intérieur de la

demeure.

Jason se rua à travers la pelouse en direction du carré d'asphalte sur lequel était garé l'aéromobile. Les clés… Étaient-elles sur le contact ? Non. Le sac… Il le saisit et le vida. Une multitude d'objets se répandirent sur le siège. Mais de clés, point. Et soudain un hurlement rauque qui le cloua sur place.

Le vigile émergea de la maison, hagard. Mécaniquement, il fit un pas de côté, pointa son pistolet à deux mains et fit feu sur Jason. Mais l'arme oscillait : les mains du garde tremblaient trop.

À quatre pattes, Taverner contourna l'aéromobile et fonça à croupetons sur le gazon dru et humide en direction du bouquet de chênes. Le flic tira de nouveau et, à nouveau, le manqua. Jason l'entendit cracher un juron. Le flic partit alors au pas de course dans l'espoir de le rattraper, puis fit brusquement demi-tour et regagna la maison au galop.

Jason atteignit les arbres et plongea dans les broussailles sèches. Les branches le giflaient tandis qu'il se frayait un chemin à travers le sous-bois.

Un haut mur de brique sèche… Et qu'avait dit Alys ? Qu'il y avait des tessons de bouteilles fichés au sommet ? Jason longea le mur en rampant malgré les épais massifs de ronces. Soudain, il se trouva en face d'une porte de bois défoncée qui bâillait à moitié ; derrière, il distinguait d'autres maisons, une rue.

Non, ce n'était pas la mescaline. Le flic avait vu le squelette, lui aussi. Le vieux squelette. La dépouille d'Alys. Morte depuis des années.

De l'autre côté de la rue, une femme, les bras chargés de paquets, était en train d'ouvrir la portière de son flipflap. Jason traversa, ordonnant à son cerveau de fonctionner, s'efforçant de chasser les vestiges de la mescaline.

— Mademoiselle ! fit-il d'une voix entrecoupée.

Surprise, la femme leva la tête. Elle était jeune, lourdement bâtie mais avait de merveilleux cheveux acajou.

— Oui, fit-elle, pas très rassurée, en examinant Jason.

— On m'a administré une dose toxique de je ne sais quelle drogue, commença celui-ci en faisant de son mieux pour parler avec calme. Voudriez-vous me conduire à l'hôpital ?

Silence. Elle continuait de le dévisager en écarquillant les yeux. Jason n'ajouta rien. Il attendit, le souffle court. Ce serait oui ou non. Il n'y avait pas de milieu.

— Je… je ne conduis pas très bien, laissa tomber la fille aux cheveux acajou. Il n'y a qu'une semaine que j'ai mon permis.

— Je prendrai le volant.

— Mais je ne veux pas aller avec vous !

Elle recula, serrant toujours dans ses bras des colis enveloppés à la diable dans du papier d'emballage. Elle se rendait probablement à la poste.

— Donnez-moi vos clés.

Jason tendit la main. Et attendit.

— Mais vous risquez de perdre conscience. Alors, mon flipflap…

— Vous n'avez qu'à m'accompagner.

Elle lui remit les clés et se glissa à l'arrière du véhicule. Jason, dont le cœur cognait de soulagement, s'installa au volant, glissa la clé dans la serrure de contact, lança le moteur et le flipflap s'élança dans le ciel à sa vitesse maximale de quarante nœuds à l'heure. Taverner nota incidemment que c'était un modèle très bon marché : un Greyhound Ford. Un flipflap économique. Et pas de la première jeunesse.

— Souffrez-vous beaucoup ? s'enquit la jeune fille sur un ton anxieux.

Dans le rétroviseur, son visage trahissait la nervosité, et même la panique. Elle était dépassée par les événements.

— Non.

— Quelle était cette drogue ?

— Ils ne me l'ont pas dit.

À présent, la mescaline qu'il avait absorbée avait virtuellement cessé de faire effet. Grâce à Dieu, sa physiologie de six lui donnait assez de force pour la combattre : l'idée de piloter un flipflap à une allure d'escargot au milieu de la circulation de midi à Los Angeles alors qu'il était sous mescaline ne souriait guère à Jason. Et elle lui avait flanqué une dose de cheval, songea-t-il rageusement. En dépit de ce qu'elle avait prétendu.

Elle. Alys. Pourquoi ces disques sont-ils vierges ? Les disques… Où étaient-ils ? Affolé, il regarda autour de lui. Oh ! ils étaient là, sur le siège. Il les y avait machinalement posés en montant à bord.

Donc, tout va bien. Je les essayerai sur un autre phonographe.

— L'hôpital le plus proche est la clinique St. Martin, à l'angle de la 35e et de Webster. Il n'est pas grand mais j'y suis allée un jour pour me faire extraire une écharde du doigt. Le personnel m'a paru très consciencieux et très gentil.

— Eh bien, allons-y.

— Comment vous sentez-vous ? Mieux ou plus mal ?

— Mieux.

— C'était de chez les Buckman que vous sortiez ?

— Oui, acquiesça Jason.

— C'est vrai qu'ils sont frère et sœur ? M. et Mme Buckman, je veux dire…

— Ils sont jumeaux.

— Je comprends. Mais c'est curieux. Quand on les voit, on dirait qu'ils sont mari et femme. Ils s'embrassent, ils se tiennent par la main. Il la traite avec les plus grands égards. Et puis, parfois, ils ont des disputes terribles. (Elle se tut quelques instants. Se penchant en avant, elle reprit :) Je m'appelle Mary Anne Dominic. Et vous ?

— Jason Taverner, répondit-il.

Encore que cela ne signifiât rien, somme toute. La voix de la jeune fille rompit le fil des pensées de Jason :

— Je fais de la poterie, dit-elle timidement. Justement, j'allais à la poste pour expédier un lot de céramiques. Je travaille avec des magasins de la Californie du Nord, en particulier Gump à San Francisco et Frazer à Berkeley.

— Et vous faites du bon travail ?

Presque toutes ses pensées, presque toutes ses facultés étaient polarisées sur un point précis du temps, l'instant où il avait ouvert la porte de la salle de bains et où il l'avait vue… où il avait vu le squelette par terre. C'était à peine s'il entendait la voix de Mary Anne Dominic.

— J'essaye mais on ne sait jamais. En tout cas, ma poterie se vend.

— Vous avez des mains fortes, dit-il faute de trouver un commentaire plus approprié.

C'était presque un réflexe. C'était comme si les mots qu'il prononçait ne venaient que d'un fragment de son esprit.

— Merci.

Silence.

— Vous avez dépassé l'hôpital. Il était un peu plus haut à gauche. (Son inquiétude première revenait à la charge. Cela s'entendait à sa voix.) Allez-vous vraiment y aller ou s'agit-il d'un…

— N'ayez pas peur. (Cette fois, Jason prenait garde à ce qu'il disait. Il faisait de son mieux pour que son ton soit doux et rassurant.) Je ne suis ni un étudiant en fuite ni un évadé des camps de travail. (Il se retourna et la regarda dans les yeux.) Mais j'ai des ennuis.

— Alors, vous n'avez pas pris une drogue toxique ?

La voix de la jeune fille chancelait. Comme si ce qu'elle avait toujours le plus vivement redouté lui tombait soudain sur le dos.

— Je vais atterrir. Vous vous sentirez davantage en sécurité. Ne vous tourmentez pas, je ne vous ferai aucun mal.

Mais elle demeurait rigide, atterrée, attendant quoi ? Ni l'un ni l'autre ne le savait.

Jason posa le flipflap au bord du trottoir d'un carrefour animé et ouvrit la portière. Mais au lieu de descendre, pris d'une sorte d'impulsion, il regarda la jeune fille.

— Descendez, s'il vous plaît, bredouilla-t-elle. Je n'ai pas

l'intention d'être impolie mais j'ai vraiment trop peur. On entend tant parler des étudiants qui, excités par la faim, réussissent à se glisser à travers les barricades entourant les campus…

— Écoutez-moi, lança-t-il d'un ton sec, interrompant son flot verbal.

— D'accord. (Elle se ressaisit et attendit docilement – et craintivement –, les mains posées sur les colis empilés sur ses genoux.)

— Il ne faut pas s'effrayer aussi facilement. Sinon, la vie devient insupportable.

— Oui.

Elle approuva humblement du menton, attentive comme une élève écoutant le cours du professeur.

— Avez-vous toujours peur des étrangers ?

— Je crois.

À nouveau, elle opina, baissant la tête comme si Jason la réprimandait. Ce qui, en un sens, était le cas.

— La peur, enchaîna Taverner, peut être plus néfaste que la haine ou que la jalousie. Si vous avez peur, vous ne vous abandonnez pas pleinement à la vie. La peur vous fait toujours… toujours cacher quelque chose.

— Je crois que je comprends ce que vous voulez dire. Un jour, il y a à peu près un an de cela, on a tambouriné à ma porte. J'étais si épouvantée que je me suis enfermée dans la salle de bains et que j'ai fait comme si je n'étais pas là. Je croyais que quelqu'un essayait d'entrer par effraction. Plus tard, j'ai appris que la voisine du dessus s'était fait happer la main dans la bonde d'écoulement… elle possède un de ces appareils mange-tout… en essayant de récupérer un couteau qui était parti. C'était son petit garçon qui frappait à la porte…

— Vous comprenez donc ce que je veux dire ? coupa Jason.

— Oui. Je voudrais n'être pas comme ça. Vraiment. Mais je suis comme je suis.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-deux ans.

Il était surpris. Elle paraissait plus jeune. De toute évidence, elle n'avait jamais mûri. Jason éprouvait de la compassion pour elle. Cela avait dû être très dur quand il avait pris possession de son flipflap et ses craintes étaient justifiées dans un domaine : s'il l'avait appelée à l'aide, ce n'avait pas été pour les raisons qu'il avait avancées.

— Vous êtes très gentille.

— Merci, répondit-elle avec soumission – et humilité.

— Vous voyez ce café là-bas ? dit-il en désignant du doigt un établissement moderne où les consommateurs étaient nombreux. On va y aller. Je veux vous parler.

Il faut que je parle à quelqu'un, à n'importe qui, sinon, six ou pas

six, je vais devenir fou.

— Mais il me faut aller à la poste avant deux heures, pour que mes paquets partent avec la levée de l'après-midi, protesta-t-elle d'une voix angoissée.

— Eh bien, nous allons commencer par ça. (Il sortit la clé du contact et la rendit à Mary Anne.) Conduisez-nous. Aussi lentement que vous voudrez.

— Je… je veux seulement être seule, monsieur Taverner.

— Surtout pas. La solitude vous tue, vous mine. Il faut que vous soyez tout le temps, chaque jour, quelque part avec des gens.

Silence.

— La poste est au coin de la 49e et de Fulton, murmura enfin Mary Anne. Je préférerais que vous gardiez le volant. Je suis un peu nerveuse.

Jason avait l'impression d'avoir remporté une grande victoire morale. Il était content. Il reprit la clé et le flipflap redémarra en direction de l'intersection de la 49e et de Fulton.

22

Plus tard, ils occupaient un box dans un café, un endroit propre et sympathique avec des serveuses jeunes et une clientèle raisonnablement clairsemée. Le juke-box débitait le succès de Louis Panda, *Memory of Your Nose.* Jason commanda seulement un café, Mary Anne une salade de fruits et un thé frappé.

— Qu'est-ce que c'est que ces disques que vous avez à la main ? lui demanda-t-elle.

Il les lui montra.

— Mais ils sont de vous. Si vous êtes bien Jason Taverner. Vous êtes Jason Taverner ?

— Oui.

De cela, au moins, il était sûr.

— Je ne crois pas vous avoir jamais entendu, reprit la jeune fille. J'aurais bien aimé mais, de façon générale, je n'aime pas la pop'music. Je préfère les grands chanteurs de folk de l'ancien temps, comme Buffy St. Marie. Plus personne ne sait chanter comme lui.

— Je suis bien d'accord avec vous, répondit sombrement Jason, toujours hanté par la maison, la salle de bains, le flic privé à l'uniforme cachou auquel il avait faussé compagnie.

Ce n'est pas la mescaline, se répéta-t-il une fois de plus. Parce que le flic, lui aussi, avait vu le squelette.

En tout cas, il avait vu quelque chose.

— Peut-être qu'il n'a pas vu ce que j'ai vu, dit-il tout haut. Peut-être qu'il l'a vue simplement couchée par terre. Peut-être est-elle tombée. Peut-être… (Peut-être, devrais-je retourner là-bas, continua-t-il en pensée.)

— Qui n'a pas vu quoi ? s'enquit Mary Anne Dominic qui, aussitôt, vira à l'écarlate. Je ne voulais pas m'immiscer dans votre vie privée. Mais vous avez dit que vous aviez des ennuis et il est évident que vous avez quelque chose sur le cœur, quelque chose qui vous obsède.

— Il faut que je sache exactement ce qui est arrivé, reprit-il. La clé de l'énigme se trouve dans cette maison.

Et sur ces disques. Alys Buckman connaissait mon émission. Elle connaissait mes disques. Elle savait lequel était un tube. Elle l'avait. Mais…

Mais il n'y avait rien sur ces disques. Un lecteur cassé ? Mes fesses ! Même dans ce cas, il serait sorti quelque chose. Un son déformé, peut-être… mais quelque chose. Il y avait trop longtemps que Jason était un professionnel du disque et des tourne-disques pour ne pas le savoir !

— Vous êtes bien morose.

De son petit sac de toile Mary Anne Dominic sortit une paire de lunettes et, laborieusement, se mit à lire la notice biographique imprimée sur le verso de la pochette.

— Il s'est passé quelque chose qui m'a rendu morose, répliqua laconiquement Taverner.

— On dit là-dedans que vous avez un show à la télé.

— C'est la vérité. (Il baissa le menton.) Tous les mardis à vingt et une heures. Sur NBC.

— Alors, c'est vrai que vous êtes célèbre ? Je suis en train de parler à quelqu'un de célèbre dont j'aurais dû entendre parler. Quel effet cela vous fait-il… je veux dire le fait que je ne vous aie pas reconnu quand vous vous êtes nommé ?

Il haussa les épaules. L'ironie de la situation le fit sourire.

— Vous croyez qu'il y a des chansons de vous dans le juke-box ? fit-elle en désignant du doigt le monument multicolore et babylono-gothique tapi dans un coin du café.

— Peut-être.

C'était une bonne question.

— Je vais regarder.

Mary Anne sortit de sa poche un demi-quinque, se leva et alla examiner la liste des disques et des interprètes.

Quand elle reviendra, je l'impressionnerai moins, songea distraitement Jason. Il connaissait les effets d'une seule éclipse : s'il ne se manifestait pas personnellement partout, sur toutes les radios, sur tous les électrophones, dans chaque juke-box, chez le moindre disquaire, sur le petit écran, dans l'univers entier, le charme magique était rompu.

Elle revint toute souriante.

— *Nowhere Nuthin' Fuck-up*, annonça-t-elle en se rasseyant – et Jason remarqua qu'elle n'avait plus son demi-quinque. (Ce devrait être le prochain.)

Il sauta sur ses pieds et se rua vers le juke-box.

C'était vrai. Sélection B4. Son plus récent enregistrement, *Nowhere Nuthin' Fuck-up*, un morceau sirupeux. Le disque était déjà en train de se mettre en place. Quelques instants après, sa propre voix, arrangée par les potentiomètres et les chambres d'écho, remplissait l'établissement.

Ébahi, il revint s'asseoir.

— C'est super-génial, dit Mary Anne, peut-être par politesse, étant donné ses goûts, lorsque le disque s'acheva.

— Merci.

C'était bien lui. Les faces de ce disque-là n'étaient pas lisses.

— Vous êtes vraiment terrible ! s'exclama Mary Anne avec

enthousiasme, sourire et lunettes rayonnants.

— Il y a longtemps que je suis dans le métier, répondit simplement Jason.

Elle avait l'air d'être sincère.

— Ça vous ennuie que je n'aie jamais entendu parler de vous ?

— Non.

Jason, encore étourdi, secoua la tête. Elle n'était pas la seule dans ce cas-là comme le prouvaient les événements des deux derniers jours. Deux jours ? Seulement ?

— Est-ce que je peux prendre encore quelque chose ? (Mary Anne hésita.) J'ai dépensé tout mon argent pour les frais de port. Je…

— C'est moi qui régale.

— À votre avis, comment est le roulé au fromage et à la fraise ?

— Extraordinaire.

Cette fille l'amusait. Son sérieux, ses inquiétudes…

Avait-elle un copain ? Sans doute pas… Elle vivait dans son petit monde de pots, d'argile, de papier kraft, de pannes menaçant son vieux Greyhound Ford avec, en fond sonore, les voix en stéréo des géants d'autrefois : Judy Collins et Joan Baez.

— Est-ce que vous connaissez Heather Hart ? lui demanda-t-il gentiment.

Elle plissa le front.

— Je… je ne me souviens pas très bien. C'est une chanteuse folk ou… (Elle laissa sa phrase en suspens. Elle avait l'air triste. Comme si elle avait le sentiment de ne pas être à la hauteur, de ne pas connaître les gens que toute personne raisonnable devait connaître. Il ressentit un élan de sympathie à son égard.)

— Elle chante des ballades. Comme moi.

— On peut encore entendre votre disque ?

Plein de prévenance, il retourna au juke-box, programma à nouveau le morceau.

Cette fois, Mary Anne n'eut pas l'air d'apprécier.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il.

— Je me raconte toujours que je suis une créatrice. Je fabrique des pots ou des trucs comme ça. Mais je ne sais pas si ce que je fais est vraiment valable. Je ne sais pas comment vous expliquer. Les gens me disent…

— Les gens disent n'importe quoi. Que ce que vous faites ne vaut rien ou que c'est sans prix. Le meilleur et le pire. On touche quelqu'un ici… (il tapota la salière)… mais on ne touche personne là (il caressa la coupe de fruits).

— Mais il doit bien exister un moyen de…

— Il y a les experts. Vous pouvez les écouter, écouter leurs théories. Des théories, ce n'est pas ce qui manque. Ils écrivent de longs

articles et discutent en long et en large de votre œuvre, jusques et y compris le premier disque que vous avez sorti à l'âge de dix-neuf ans. Ils comparent entre eux des enregistrements que vous ne vous rappelez même pas. Et les critiques de télévision…

— Mais se faire remarquer !

Un nouvel éclair brilla furtivement dans ses yeux.

— Excusez-moi. (Jason se leva. Il ne pouvait pas attendre plus longtemps.) Il faut que je donne un coup de fil. J'espère revenir. Si je ne reviens pas… (Il lui posa la main sur l'épaule. Elle portait un chandail blanc qu'elle avait probablement tricoté elle-même.) Je suis content d'avoir fait votre connaissance.

Surprise mais toujours aussi soumise, elle le suivit des yeux tandis que, se frayant un chemin à coups de coude, il se dirigeait vers le téléphone.

Enfermé dans la cabine téléphonique, Jason Taverner chercha dans la liste spéciale le numéro de l'Académie de police de Los Angeles, glissa une pièce dans la fente et manœuvra le cadran.

— Je voudrais parler au général Buckman.

Il constata sans surprise que sa voix tremblait. Je suis psychologiquement à genoux, réalisa-t-il. Tout ce qui s'est passé… jusqu'au disque du juke-box c'est beaucoup trop. Je crève de frousse, voilà tout. Et je suis désorienté. C'est peut-être la preuve que la mescaline n'a pas entièrement cessé de faire son effet, après tout. Pourtant, j'ai piloté ce petit flipflap sans aucun problème. Ça veut dire quelque chose. Saleté de came ! On sait toujours quand elle vous prend mais jamais quand elle vous lâche, à supposer qu'elle vous lâche jamais. Elle vous détruit pour toujours ; du moins, c'est l'impression qu'on a. On ne peut pas savoir. Alors, les gens disent : « T'as les neurones grillés, mon pote ? » Et l'on répond : « C'est possible. » On ne peut rien savoir. Mais juste parce qu'on a pris une capsule de trop, il y a toujours quelqu'un pour dire : « Attention, tu vas déconnecter. »

— Ici miss Beason. (Une voix féminine emplit son oreille.) L'assistante de M. Buckman. Puis-je vous être utile ?

— Peggy Beason ? (Jason prit une profonde aspiration. Son souffle était haché.) Jason Taverner à l'appareil.

— Ah bon ? Monsieur Taverner ? Que voulez-vous ? Avez-vous oublié quelque chose ?

— Je voudrais parler au général Buckman.

— Je crains que M. Buckman…

— C'est à propos d'Alys.

Un silence. Puis :

— Un moment, je vous prie, monsieur Taverner. Je vais sonner M. Buckman et lui demander s'il peut se libérer quelques minutes.

Des déclics. Un nouveau silence. Puis la tonalité.

— Monsieur Taverner ? (Ce n'était pas le général Buckman.) Ici Herbert Maime, le chef d'état-major de M. Buckman. Si j'ai bien compris, vous avez dit à miss Beason que votre communication a trait à la sœur de M. Buckman, miss Alys Buckman. En toute franchise, j'aimerais savoir dans quelles circonstances vous avez fait la connaissance de miss…

Jason raccrocha et, sans rien voir, rejoignit Mary Anne Dominic toujours en train de déguster son roulé au fromage et à la fraise.

— Finalement, vous êtes revenu, lui lança-t-elle sur un ton joyeux.

— Comment est ce roulé ?

— Un peu trop riche. Mais pas mauvais.

Taverner se rassit, la mine sombre. Il avait fait ce qu'il avait pu pour joindre Felix Buckman. Pour lui raconter… à propos d'Alys. Mais, au fond, qu'aurait-il pu lui dire ? La futilité de tout, la perpétuelle vanité de ses efforts et de ses intentions… encore plus accusée par ce qu'elle m'a donné, songea-t-il. Cette capsule de mescaline.

S'il s'était agi de mescaline.

Voilà qui ouvrait des horizons nouveaux. Il n'avait aucune preuve lui permettant d'affirmer qu'Alys lui avait effectivement fait prendre de la mescaline. Cela avait pu être n'importe quoi. D'ailleurs, par exemple, qu'est-ce que c'était que cette histoire de mescaline importée de Suisse ? C'était absurde. Cela faisait plutôt penser à un produit synthétique, fabriqué en laboratoire et qui n'avait rien d'organique. Peut-être une drogue composite, objet d'un nouveau culte. Ou quelque chose de volé dans les labos de la police.

L'enregistrement de *Nowhere Nuthin' Fuck-up*… Supposons que ce soit la drogue qui le lui ait fait entendre. Et qui lui ait fait lire le titre sur le juke-box… Mais Mary Anne Dominic avait entendu le disque, elle aussi. En fait, c'était elle qui l'avait découvert.

Mais les deux disques vierges ?

Comme il méditait ainsi, un jeune garçon en jeans-T-shirt se pencha vers lui en marmonnant :

— Eh ! Vous êtes Jason Taverner, hein ? (Il lui tendit un stylo-bille et un bout de papier.) Vous voulez bien me donner un autographe, monsieur ?

Derrière l'adolescent, une ravissante petite rouquine en short blanc et sans soutien-gorge souriait avec effervescence.

— On regarde toujours votre émission du mardi, lui dit-elle. Vous êtes génial. Et vous êtes dans la vie comme à l'écran. Sauf que, comment dire ? vous êtes plus bronzé.

Ses seins tressautaient amicalement.

Hébété, Jason, poussé par la force de l'habitude, signa son nom.

— Merci, les enfants, dit-il. (En tout, ils étaient quatre maintenant.)

Ils sortirent en bavardant avec animation. À présent, les gens des boxes voisins regardaient Jason et s'interpellaient. Comme toujours. Comme jusqu'à avant-hier. *Je suis en train de recouvrer ma réalité.* Jason était dans un état d'exultation sauvage qu'il ne contrôlait pas. Il retrouvait son style de vie coutumier. Il l'avait perdu pendant quelque temps mais… Finalement, je raccroche, se dit-il.

Heather Hart. Cette fois, je peux l'appeler. Et la joindre. Elle ne me répondra pas que je suis un fan tordu.

Peut-être que je n'existe que dans la mesure où je prends cette drogue. La drogue, quelle qu'elle soit, qu'Alys m'a donnée.

Dans ce cas, ma carrière, mes vingt ans de carrière ne sont rien de plus qu'une hallucination rétroactive créée par la drogue.

L'effet s'est dissipé, voilà ce qui s'est passé. Elle – ou quelqu'un d'autre – a cessé de me charger et je me suis réveillé à la réalité dans cette minable chambre d'hôtel au miroir craquelé et au matelas infesté de punaises. Et ça a duré comme ça jusqu'à ce qu'elle me flanque une nouvelle dose.

Pas étonnant si elle me connaissait, si elle était au courant de mon émission du mardi. Elle l'a créée au moyen de la drogue. Et les deux albums de disques… Des accessoires destinés à renforcer l'hallucination.

Seigneur ! Est-ce que c'est ça ?

Mais tout le paquet d'argent que j'avais sur moi quand je me suis réveillé dans cette chambre d'hôtel ? Machinalement, il se palpa la poitrine. La grosse bosse que faisait la liasse était toujours là. Si, dans la vie réelle, j'habitais des garnis pleins de vermine du quartier de Watts, comment ai-je tout cet argent ?

Dans ce cas, je devrais être fiché à la police, connu de toutes les banques de données de la Terre. Je ne serais pas enregistré comme un animateur célèbre mais comme un clodo qui n'a jamais rien fait, dont tous les exploits sont dus à des pilules. Dieu sait depuis quand je me drogue…

Alys a dit que j'avais déjà été chez elle.

Apparemment, c'est la vérité. J'y suis allé. Pour me ravitailler.

Peut-être que je fais seulement partie d'une foule de gens qui mènent une vie artificielle où ils sont populaires, riches et puissants grâce à une capsule alors que, en fait, ils végètent dans des taudis grouillant de vermine. Au fin fond de la zone. Des épaves, des rien du tout, des zéros, mais qui rêvent dans leur coin.

— Vous avez l'air d'avoir des idées noires, dit Mary Anne.

Elle avait fini son gâteau. À présent, elle semblait rassasiée. Et heureuse.

— Dites-moi une chose, fit Jason d'une voix rauque. Est-ce que mon disque est vraiment dans le juke-box ?

Elle ouvrit tout grand les yeux, s'efforçant de comprendre la question.

— Que voulez-vous dire ? Nous l'avons écouté. Et le titre est noté sur le panneau de sélection. Les juke-boxes ne se trompent jamais.

Il sortit une pièce de monnaie de sa poche.

— Allez le remettre. Pour trois fois de suite.

Docilement, elle se leva de la banquette, remonta l'allée et alla s'affairer autour du juke-box. Ses longs cheveux flottaient gracieusement sur ses épaules. Bientôt, la musique s'éleva. Le grand tube de Taverner. Et les gens assis aux tables ou debout au comptoir hochaient la tête en lui souriant. Ils savaient que c'était lui qui chantait. C'était son public.

Quand la chanson prit fin, quelques applaudissements crépitèrent. Le réflexe professionnel joua et Jason remercia d'un sourire.

— Il est là, dit-il tandis que le disque reprenait.

(Il frappa brutalement du poing la table de plastique.) Il est là, sacré nom de Dieu !

— Moi aussi, je suis là, fit Mary Anne, poussée par un curieux désir, profond, intuitif et bien féminin, l'envie de l'aider.

— Je ne suis pas en train de rêver dans une chambre d'hôtel minable.

— Non.

Le ton de Mary Anne était tendre, anxieux. Manifestement, elle se tourmentait pour lui. De le voir inquiet.

— Je suis à nouveau réel. Mais si cela s'est produit une fois pendant deux jours…

Ces éclipses…

— Nous ferions peut-être mieux de partir, suggéra Mary Anne avec appréhension.

Cela lui remit les idées en place.

— Partons, dit-il pour la rassurer.

— Je dis ça seulement parce que les gens écoutent.

— Eh bien, qu'ils écoutent ! Ça ne leur fera pas de mal. Qu'ils voient un peu comme c'est pénible d'être une vedette universellement connue ! (Néanmoins, Jason se mit debout.) Où voulez-vous qu'on aille ? Chez vous ? (C'était revenir en arrière, mais il était suffisamment optimiste pour accepter ce risque.)

— Chez moi ? répéta Mary Anne d'une voix mal assurée.

— Vous pensez que je vous ferai subir des sévices ?

Elle resta un moment silencieuse à peser le pour et le contre,

intimidée.

— N-non, finit-elle par répondre.

— Avez-vous un tourne-disque ?

— Oui. Seulement, il n'a rien d'extraordinaire. C'est une simple chaîne stéréo. Mais elle marche.

— Parfait, fit-il en la poussant en direction de la caisse. Allons-y.

23

Mary Anne Dominic avait elle-même décoré les murs et le plafond de son appartement. De belles couleurs, fortes, riches ; ébloui, Jason écarquillait les yeux. Et les quelques objets d'art qui ornaient le séjour étaient d'une beauté captivante. Des céramiques. Il prit un ravissant vase vernissé bleu et l'examina.

— C'est moi qui l'ai fait, précisa Mary Anne.

— Ce vase sera présenté dans mon émission. (Elle le regarda avec ébahissement.) Je vais montrer ce vase très bientôt. En fait… (Il visualisait déjà la séquence.)… une belle mise en scène, où j'émergerai du vase en chantant, tel le génie qui l'habite. (Tenant le vase d'une main, il le fit pivoter.) En chantant *Nowhere Nuthin' Fuck-up*. Et votre carrière démarrera en flèche.

— Vous devriez peut-être le tenir à deux mains, dit Mary Anne d'une voix timide.

— *Nowhere Nuthin' Fuck-up*, la chanson qui nous fait mieux nous connaître…

Le vase lui échappa des doigts et tomba à terre. Mary Anne bondit mais trop tard : il se brisa en trois morceaux, trois fragments aux bords pâles, ternes et irréguliers, sans la moindre qualité esthétique.

Un ange passa.

— Je crois que je pourrai le recoller.

Jason ne trouva rien à dire.

— La situation la plus embarrassante que j'aie connue, enchaîna Mary Anne, ce fut un jour avec ma mère, il y a longtemps. Voyez-vous, elle souffrait d'une affection rénale irréversible, la maladie de Bright. Quand j'étais toute gamine, elle passait son temps à l'hôpital. Dans la conversation, elle répétait sans arrêt qu'elle allait mourir et que ça me serait bien égal – comme si c'était ma faute. Je croyais dur comme fer qu'elle allait y passer. Et puis, j'ai grandi, j'ai quitté la maison. Elle n'était toujours pas morte. Je l'ai plus ou moins oubliée. J'avais ma vie, mes activités. Tout naturellement, j'ai fini par ne plus penser à ses fichus reins. Un beau jour, elle est venue me rendre visite. Pas ici. À mon ancien appartement. J'ai failli devenir chèvre. Elle m'a fait par le menu le récit de tous ses maux, de toutes ses douleurs. Ça n'en finissait pas. Au bout du compte, je l'ai interrompue sous prétexte que je devais faire des courses pour le dîner. Elle m'a accompagnée en boitillant et m'a annoncé la nouvelle : à présent, ses deux reins étaient atteints à tel point qu'il allait falloir les lui enlever, on lui mettrait un rein artificiel mais, selon toute probabilité, il ne fonctionnerait pas. Sa prophétie se réaliserait, elle mourrait comme elle l'avait toujours dit. Brusquement, j'ai levé les yeux et j'ai réalisé que nous étions au

supermarché, au rayon boucherie, et le commis sympa que j'aimais bien s'approchait pour me dire bonjour. « Qu'est-ce que ce sera pour aujourd'hui, mademoiselle ? » me demanda-t-il. Et moi de répondre : « J'aimerais une tourte aux rognons pour ce soir. » C'était gênant. « Une grosse tourte à la pâte bien feuilletée et pleine de jus. – Ce serait pour combien de personnes ? » Ma mère me regardait d'un air qui me flanquait la chair de poule. Je ne savais plus comment m'en sortir. Finalement, j'ai acheté une tourte aux rognons mais il a fallu que j'aille à la charcuterie ; c'était une conserve importée d'Angleterre. Je crois que je l'ai payée quatre dollars. Ce fut excellent.

— Je vous rembourserai le vase, dit Jason. Combien en voulez-vous ?

Mary Anne hésita.

— Je suis forcée de vous demander le prix de détail, pas le prix de gros, parce que vous n'êtes pas…

Il sortit son portefeuille.

— Combien ?

— Vingt dollars.

— Je pourrais vous faire mousser autrement. Ce qu'il nous faut, c'est une astuce. Tenez, par exemple… On montrerait au public un vase ancien d'une valeur inestimable – disons un vase chinois du V^{e} siècle. Un expert des musées en uniforme se présenterait pour certifier son authenticité. Votre tour serait sur le plateau et vous fabriqueriez un vase sous les yeux du public. Et on lui démontrerait que le vôtre est plus beau.

— C'est impossible. La poterie chinoise primitive est…

— Je vous dis qu'on le leur démontrerait. On le leur ferait croire. Je connais mon public. Ma réaction détermine celle de trente millions de gens. On panotera sur mon visage, montrant bien mon expression.

— Je ne pourrai pas monter sur une scène avec toutes ces caméras de télévision braquées sur moi, murmura Mary Anne. Je suis… Je suis trop grosse. Les gens riraient.

— L'impact que vous auriez. Les ventes, les musées et les galeries connaîtront votre nom, vos productions. Il y aurait une avalanche d'acheteurs.

— Je vous en prie, intervint Mary Anne d'un ton posé. Laissez-moi toute seule. Je suis très heureuse comme ça. Je sais que je suis un bon potier. Je sais que les marchands – les bons – aiment ce que je fais. Faut-il tout voir sur une grande échelle ? N'ai-je pas le droit de mener ma petite vie comme je le désire ? Elle décocha à Jason un regard indigné et reprit d'une voix presque inaudible : je ne vois pas ce que la gloire et la célébrité vous ont apporté.

Tout à l'heure, dans ce bistrot, vous m'avez demandé si votre disque était vraiment dans le juke-box. Vous aviez peur qu'il n'y soit

pas. Vous étiez moins en sécurité que je ne l'ai moi-même jamais été.

— À propos, j'aimerais écouter ces deux disques avant de partir.

— Laissez-moi les mettre sur l'électrophone, il est capricieux.

Mary Anne prit les albums et les vingt dollars. Jason resta debout à sa place devant les débris du vase.

Un air familier s'éleva. Le disque qui avait dépassé tous les records de vente. Ses sillons n'étaient plus vierges.

— Vous pouvez les garder. Je m'en vais.

Maintenant, se dit-il, je n'en ai plus besoin. Je pourrai les acheter chez n'importe quel disquaire.

— Ce n'est pas le genre de musique que j'apprécie. Je crois que je ne les écouterai jamais.

— Gardez-les quand même.

— En échange de vos vingt dollars, je vais vous donner un autre vase. Attendez un instant.

Elle disparut précipitamment. Il y eut des froissements de papier, le bruit d'une activité débordante. Mary Anne ne tarda pas à réapparaître avec un autre vase bleu. Celui-ci avait quelque chose d'indéfinissable que ne possédait pas l'autre et Jason eut l'intuition qu'elle jugeait que c'était l'une de ses meilleures œuvres.

— Merci.

— Je vais l'envelopper et le mettre dans une boîte pour qu'il ne se casse pas comme le premier. (Joignant les actes à la parole, elle l'emballa avec un soin fébrile.) Je suis très fière d'avoir déjeuné avec quelqu'un d'illustre, dit-elle en lui tendant la boîte ficelée. Je suis très heureuse d'avoir fait votre connaissance et je me rappellerai longtemps cette rencontre. Et je souhaite que vos ennuis s'arrangent.

Je veux dire que j'espère que ce qui vous tourmente deviendra bénéfique.

Jason Taverner prit dans sa poche le petit étui de cuir marqué à ses initiales dont il sortit une carte de visite gravée et polychrome.

— Appelez-moi au studio n'importe quand si jamais vous changez d'avis ou si vous avez envie de passer à mon émission. Je suis sûr que ça pourra s'arranger. Vous trouverez également sur cette carte mon numéro personnel.

— Au revoir, fit-elle en lui ouvrant la porte.

— Au revoir. (Il hésita, cherchant quelque chose à ajouter. Mais en vain.) C'est le ratage. Le bide complet. Pour tous les deux.

Mary Anne cilla.

— Que voulez-vous dire ?

— Prenez soin de vous.

Jason Taverner sortit sur le trottoir. Sous le soleil brûlant de l'après-midi.

24

— Pour le moment, je peux seulement vous dire qu'elle est morte pour avoir absorbé une overdose d'une drogue toxique ou semi-toxique, fit le coroner agenouillé devant le corps d'Alys Buckman. Dans vingt-quatre heures, nous serons en mesure de préciser la nature de cette drogue.

— Cela devait arriver, murmura Felix Buckman. Un jour ou l'autre.

Chose curieuse, il ne se sentait pas tellement bouleversé. En fait, à un certain niveau et d'une certaine façon, il avait éprouvé un profond soulagement quand Tim Chancer, leur garde du corps, lui avait appris qu'on avait retrouvé Alys morte dans la salle de bains du premier étage.

— J'ai pensé que ce Taverner lui avait fait un mauvais parti, répéta une fois de plus Chancer pour essayer de retenir son attention. Il avait un comportement bizarre. J'ai compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Je lui ai tiré dessus à deux reprises mais il a réussi à se sauver. S'il n'est pas coupable, c'est peut-être tant mieux si je l'ai raté. Mais, d'un autre côté, peut-être qu'il se sentait coupable de l'avoir poussée à se droguer. Vous ne croyez pas ?

— Personne n'aurait eu besoin de pousser Alys, répondit sèchement Buckman. (Il sortit de la salle de bains. Dans le couloir, deux pols en gris au garde-à-vous attendaient des instructions.) Elle n'avait pas besoin que Taverner ou qui que ce soit d'autre la lui administre, cette drogue.

Maintenant, Buckman se sentait physiquement mal à l'aise. Bon Dieu ! songea-t-il. Comment réagira Barney ? C'était le hic. Pour des raisons qui lui échappaient, l'enfant adorait sa mère… Enfin… Chacun ses goûts !

D'ailleurs, lui-même… Il l'aimait. Elle avait un tel dynamisme. Elle lui manquerait. Elle tenait une place importante dans la vie en général et dans sa vie en particulier.

Pour le meilleur ou pour le pire.

Herb Maime, blême, grimpa l'escalier quatre à quatre, les yeux fixés sur Buckman.

— Je suis arrivé dès que j'ai pu, dit-il en lui serrant la main. Alors ? Elle a pris une overdose ? ajouta-t-il en baissant le ton.

— Apparemment, dit Buckman.

— J'ai eu un coup de fil de Taverner, tout à l'heure. Il voulait vous parler. À propos d'Alys.

— Il voulait me dire qu'elle était morte. Il était là quand ça s'est produit.

— Pourquoi ? Comment la connaissait-il ?

— Je n'en sais rien.

Mais, pour l'instant, cela n'avait pas grande importance aux yeux de Buckman. Il n'avait aucun grief contre Taverner. Compte tenu du tempérament et des habitudes d'Alys, il y avait de fortes chances pour qu'elle l'ait attiré chez elle. Quand Taverner était sorti de l'Académie de police, elle avait probablement mis le grappin sur lui et l'avait conduit à la maison dans son aéromobile gonflé. Après tout, Taverner était un six. Et Alys aimait les six. Les hommes et les femmes.

Particulièrement les femmes.

— Il y a peut-être eu une orgie.

— À deux seulement ? objecta Maime. Mais vous pensez peut-être qu'ils n'étaient pas seuls ?

— Il n'y avait personne d'autre. Chancer l'aurait remarqué. Non, je pense plutôt à une orgie téléphonique. Elle a failli tant de fois se brûler la cervelle avec ces foutues orgies téléphoniques… J'aimerais qu'on puisse épingler les nouveaux organisateurs, ceux qui ont repris la combine quand nous avons liquidé Bill, Carol, Fred et Jill… cette bande de décadents ! (D'une main tremblante, Buckman alluma une cigarette sur laquelle il se mit à tirer à petites bouffées rapides.) Ça me rappelle une chose qu'Alys m'a dite un jour sans faire exprès d'être drôle. Elle parlait d'une orgie qu'elle envisageait et se demandait si elle ne devait pas envoyer des invitations officielles. « Ce serait préférable, sinon tout le monde n'arrivera pas en même temps », m'a-t-elle expliqué.

Il s'esclaffa.

— Vous m'avez déjà raconté cette anecdote, dit Herb.

— Elle est morte. Vraiment morte. Raide morte. (Buckman écrasa sa cigarette dans un cendrier.) Ma femme. C'était ma femme.

D'un signe de tête, Maime désigna les deux gris figés au garde-à-vous.

— Et après ? s'exclama Buckman. Ils n'ont pas lu le livret de *La Walkyrie ?* (D'une main toujours aussi tremblante, il alluma une nouvelle cigarette.) Sigmund et Siglinde. *Schwester und Braut.* Sœur et fiancée. Et au diable Hunding !

Il laissa tomber sa cigarette sur le tapis. Sans bouger, il la contempla. La laine commençait à roussir. Enfin, il l'éteignit d'un coup de talon.

— Vous devriez vous asseoir et vous allonger un peu, lui conseilla Herb. Vous avez une mine épouvantable.

— C'est une chose épouvantable. Véritablement épouvantable. Il y avait une foule de trucs chez elle qui me déplaisaient mais, bon Dieu ! quelle vitalité elle avait ! Sans cesse, elle faisait de nouvelles expériences. N'importe quoi. C'est cela qui l'a tuée. Probablement une

nouvelle drogue qu'elle et ses sorciers amateurs d'amis avaient concoctée dans leurs misérables labos clandestins. Quelque chose avec du révélateur photographique, du dranon ou pire encore.

— À mon avis, il faudrait que nous ayons un petit entretien avec Taverner.

— D'accord. Convoquez-le. Il a un micro-émetteur sur lui, n'est-ce pas ?

— Évidemment pas. Tous les bidules que nous lui avons implantés avant qu'il quitte l'Académie ont cessé de fonctionner. Sauf, peut-être, la bombe H miniaturisée. Mais nous n'avons pas de raisons de l'activer.

— C'est un malin, ce salaud. Ou alors, quelqu'un l'a aidé, celui ou ceux avec qui il travaille. Ne vous fatiguez pas à essayer de la faire exploser. Sans aucun doute, un complice la lui a obligeamment extraite de l'épiderme.

Un complice ou Alys. Ma sœur si obligeante qui, à tous les coups, rendait service à la police. Charmant !

— Vous devriez sortir d'ici. Pendant que le bureau du coroner entame l'action judiciaire.

— Ramenez-moi à l'Académie. Je ne suis pas en état de conduire. Je tremble trop. (Il sentit quelque chose sur sa figure et se tâta le menton. Il était humide.) Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il avec étonnement.

— Vous pleurez, répondit Herb.

— Ramenez-moi à l'Académie. Il faut que je règle les affaires courantes avant de vous passer le relais. Après, je reviendrai ici.

Peut-être que Taverner lui a fait absorber quelque chose. Mais Taverner n'est rien. Elle n'a pas eu besoin de lui pour ça. Et pourtant…

— Venez.

Herb le prit par le bras et l'entraîna dans l'escalier.

— Avez-vous jamais pensé que vous me verriez pleurer un jour, Herb ? dit Buckman en descendant.

— Non. Mais c'est compréhensible. Vous étiez très proches, elle et vous.

— Vous pouvez le dire ! s'exclama Buckman avec une rage soudaine. Quelle conne ! Je l'avais prévenue que ça finirait comme ça. Qu'un de ses amis imaginerait une décoction quelconque et l'utiliserait comme cobaye.

— Ne vous fatiguez pas trop au bureau, dit Herb tandis qu'ils se dirigeaient vers leurs aéromobiles parqués à l'extérieur. Expédiez juste les affaires en cours pour que je puisse vous relayer.

— C'est exactement ce que j'ai dit. Personne ne m'écoute, bon Dieu !

Herb lui donna l'accolade et resta muet. Les deux hommes traversèrent la pelouse en silence.

— Il y a des cigarettes dans mon manteau, dit Herb qui pilotait pendant le trajet de retour à l'Académie.

C'était la première fois que l'un des deux hommes desserrait les dents depuis qu'ils avaient embarqué.

— Merci.

Buckman avait épuisé sa ration de tabac hebdomadaire.

— Il y a un problème dont je voudrais que nous discutions. J'aurais préféré attendre mais c'est impossible.

— Avant d'arriver au bureau ?

— Nous risquons de trouver là-bas des hiérarques. Ou n'importe qui. Des gens de mon équipe, par exemple.

— Je n'ai rien d'autre à dire que…

— Écoutez-moi. C'est à propos d'Alys. De votre mariage. C'est votre sœur…

— Mon inceste, fit Buckman d'une voix rude.

— Quelques-uns des maréchaux sont peut-être au courant. Alys en a parlé à des foules de gens. Vous savez quelle était son attitude à ce sujet ?

— Elle en était fière, dit Buckman en allumant une cigarette, non sans peine.

Il n'était pas encore revenu de sa surprise en constatant qu'il pleurait. Il faut vraiment que je l'aie aimée, songea-t-il. Pourtant, j'avais l'impression de n'avoir pour elle que des sentiments de peur et de répulsion. Plus du désir. Combien de fois en avons-nous discuté avant de nous y résoudre ! Toutes ces années !

— Je n'en ai jamais parlé à personne en dehors de vous, Herb.

— Mais Alys ?

— D'accord. C'est vrai, il est possible que certains maréchaux soient au courant de la situation. Peut-être aussi le Directeur… à supposer qu'il s'en soucie.

— Les maréchaux qui sont vos adversaires et qui sont au courant de… (il hésita) votre inceste diront qu'elle s'est suicidée. Par honte. Vous pouvez en être sûr. Et ils mettront les médias dans le coup.

— Vous croyez ?

— Oui, voilà une nouvelle intéressante. Un général de police marié à sa sœur. Et le fruit de leur union : un enfant clandestin caché en Floride. Le général et sa femme jouant à papa-maman en Floride, quand ils allaient voir le gamin. Et le gamin… produit d'un héritage génétique inévitablement dégénéré.

— Ce que je veux vous faire toucher du doigt, et il faut malheureusement que vous examiniez le problème tout de suite malgré la disparition si récente d'Alys…

— Il y a le coroner. Il est à nous. (Buckman ne voyait pas où Herb voulait en venir.) Il déclarera qu'elle a succombé à une overdose d'une drogue semi-toxique. Ce qu'il nous a déjà dit.

— Mais prise volontairement. Une dose suicidaire.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Obliger le coroner – lui en donner l'ordre – à ouvrir une enquête pour meurtre.

Cette fois, Buckman comprit. Il y aurait pensé lui-même plus tard après s'être remis du choc, mais Herb Maime avait raison. Il fallait dès maintenant regarder les choses en face. Avant d'arriver à l'Académie.

— Nous pourrons alors prétendre…

Felix Buckman l'interrompit :

— Que certains éléments de la hiérarchie policière hostiles à la politique que j'ai menée en ce qui concerne les camps de travail se sont vengés en assassinant ma sœur.

L'idée que, déjà, il pensait à des choses pareilles le faisait frémir mais…

— Quelque chose comme ça, dit Herb. Sans citer personne. Aucun maréchal, je veux dire. Il faut seulement insinuer qu'*ils* ont engagé quelqu'un pour faire ce travail. Ou qu'ils ont assigné cette tâche à un jeune cadre ambitieux désirant sortir du rang. Ne pensez-vous pas que j'ai raison ? Et il nous faut agir rapidement. Faire une déclaration à chaud. Dès que nous serons à l'Académie, vous devriez envoyer une note en ce sens à tous les maréchaux et au Directeur.

Je suis contraint de transformer un drame personnel terrible en avantage, réalisa Buckman. Profiter de la mort accidentelle de ma propre sœur. À supposer que sa mort ait été effectivement accidentelle…

— C'est peut-être vrai, murmura-t-il.

Il n'était pas impossible que le maréchal Holbein, par exemple, qui le détestait profondément, ait tout organisé.

— Non, ce n'est pas vrai, dit Herb. Mais ordonnez une enquête et trouvez un bouc émissaire. Il faut qu'il y ait un procès.

— Oui, approuva Buckman d'une voix sans timbre.

En bonne et due forme. Se terminant par une exécution. Avec, dans les communiqués de presse, quantité d'inquiétantes allusions laissant entendre que de « hautes autorités » étaient impliquées dans l'affaire mais que ces personnages, eu égard à leur position, étaient intouchables. Le Directeur, espérons-le, exprimerait officiellement son émotion concernant la tragédie, ainsi que le vœu que les coupables soient découverts et châtiés.

— Je suis navré d'avoir dû soulever si tôt cette question, reprit Herb. Mais ils vous ont déjà rétrogradé du rang de maréchal à celui de général ; si cette histoire d'inceste était rendue publique, ils pourraient

vous contraindre à vous démettre de vos fonctions. Bien sûr, même au cas où nous prendrions les devants, il se peut qu'ils ébruitent la chose. Souhaitons que vous soyez suffisamment couvert.

— J'ai fait le maximum.

— À qui faire porter le chapeau ?

— Aux maréchaux Holbein et Ackers.

Buckman détestait ces deux hommes autant que ceux-ci le haïssaient. Cinq ans auparavant, ils avaient massacré plus de dix mille étudiants sur le campus de Stanford, ignoble – et inutile – atrocité de cette atrocité des atrocités : la seconde guerre civile.

— Je ne pensais pas aux instigateurs, répliqua Herb. C'est évident, comme vous dites, Holbein, Ackers et leur clique. Mais à la personne qui lui a injecté la drogue.

— Du menu fretin. Un quelconque prisonnier politique évadé d'un quelconque camp de travail.

Cela n'avait pas véritablement d'importance. N'importe quel détenu de n'importe quel camp, n'importe quel étudiant membre de n'importe quel kibboutz agonisant ferait l'affaire.

— À mon avis, objecta Herb, il faudrait mettre ça sur le compte d'un individu plus marquant.

— Pourquoi ? (Buckman ne suivait pas le raisonnement de son adjoint.) Ça s'est toujours passé de cette façon. L'appareil choisit automatiquement un comparse, quelqu'un d'obscur…

— Il faudrait que ce soit un ami d'Alys. Quelqu'un qui aurait pu être son égal. Quelqu'un de connu, en fait. Elle faisait une grosse consommation de célébrités.

— Pourquoi quelqu'un d'important ?

— Pour mouiller Holbein et Ackers avec ces salauds de dégénérés, amateurs de ganja et de réseau, avec qui elle traînait. (Herb avait l'air vraiment furieux, brusquement ; Buckman, surpris, le dévisagea.) Ceux qui sont ses véritables assassins. Ses amis cultistes. Choisissez-en un d'assez haut placé. Alors les maréchaux n'auront qu'à bien se tenir ! Vous vous rendez compte du scandale ? Holbein adhérent du réseau téléphonique.

Buckman écrasa sa cigarette et en alluma une autre. Absorbé dans ses réflexions. La seule chose à faire, conclut-il, c'est de leur couper l'herbe sous les pieds. Ma version doit être plus sensationnelle que la leur.

Ils vont être servis.

25

Dans sa suite de bureaux à l'Académie de Police de Los Angeles, Felix Buckman fouillait parmi les notes, lettres et autres documents amoncelés sur sa table, sélectionnant machinalement les papiers qui requéraient l'attention d'Herb Maime et reléguant ceux qui pouvaient attendre. Il travaillait rapidement, sans vraiment s'intéresser à sa tâche. Pendant ce temps, de son côté, Herb tapait à la machine une première mouture de la déclaration officielle concernant Alys. Les deux hommes eurent tôt fait d'expédier leur besogne et se retrouvèrent dans le repaire de Buckman, là où se prenaient les décisions d'importance.

Assis derrière son monument en chêne massif, le général parcourut le brouillon d'Herb.

— Devons-nous vraiment faire ça ? soupira-t-il après avoir terminé sa lettre.

— Oui. Si votre deuil ne vous avait pas autant bouleversé, vous auriez été le premier à le reconnaître. C'est votre capacité à porter un jugement lucide dans ce genre d'affaires qui vous a permis de rester à votre poste. Autrement, il y a cinq ans que vous vous seriez retrouvé à la tête du collège de formation professionnelle de la police avec des galons de commandant.

— Bon. Dans ce cas, je vous donne le feu vert pour la publication. Attendez un instant… (Il fit signe de revenir à Herb qui s'éloignait déjà.) Vous citez le coroner. Ne pensez-vous pas que la presse comprendra tout de suite que son enquête n'a pas pu aboutir aussi rapidement ?

— J'ai antidaté le moment de la mort. J'indique qu'elle a eu lieu hier. Pour cette raison, précisément.

— Est-ce nécessaire ?

— Il importe que notre communiqué soit publié le premier, répliqua simplement Herb. Avant le leur. Et ils n'attendront pas que l'enquête du coroner soit terminée.

— Très bien. Allez-y. Vous avez carte blanche.

Peggy Beason entra avec un paquet de rapports de police confidentiels et un dossier dans une chemise jaune.

— Je suis désolée de vous importuner en un tel moment, monsieur Buckman, mais ces…

— Montrez-moi ça.

Mais c'est tout, ajouta-t-il en aparté. Après, je rentre.

— Je savais que ce dossier vous intéresserait particulièrement. Ainsi que l'inspecteur McNulty. Il vient d'arriver il y a dix minutes du

fichier central. (Elle posa la chemise sur le sous-main du gigantesque bureau de chêne.) Le dossier Jason Taverner.

— Mais il n'y a pas de dossier Jason Taverner ! s'exclama Buckman, stupéfait.

— Apparemment, quelqu'un le détenait. Toujours est-il qu'il vient de nous être transmis par télex. Sans explications. Le fichier central a simplement…

— Disparaissez et laissez-moi l'examiner.

Peggy Beason s'éclipsa en silence et referma la porte derrière elle.

— Je n'aurais pas dû lui parler de cette façon, dit Buckman à Maime.

— C'est une réaction compréhensible.

Le général ouvrit le dossier. Il contenait en premier lieu un carton publicitaire glacé de format 13x18 auquel était agrafé un petit mot : *Avec les compliments du Show Jason Taverner, tous les mardis à vingt et une heures sur la NBC*.

— Seigneur Jésus ! s'exclama Buckman. (Les dieux se jouent de nous, songea-t-il. S'amusent à nous arracher les ailes.)

Herb se pencha pour voir, lui aussi. Finalement, il rompit le silence :

— Si on passait à la suite ?

Buckman mit de côté la photo et lut la première page du dossier.

— Quelle est son audience ? s'enquit son adjoint.

— Trente millions de téléspectateurs. (Il décrocha le téléphone.) Peggy, passez-moi le bureau local de la NBC à L.A. Ou de la KNBC, je ne sais pas. Mettez-moi en ligne avec l'un des directeurs de la chaîne, le plus haut placé, si possible. Dites-leur que c'est nous.

— Entendu, monsieur Buckman.

Quelques instants plus tard, un visage marqué par les responsabilités se forma sur l'écran du vidéophone.

— Qu'y a-t-il pour votre service, général ? résonna sa voix à l'oreille de Buckman.

— Vous programmez le show Jason Taverner ?

— Tous les mardis soir à vingt et une heures pile depuis trois ans.

— Depuis trois ans ?

— Oui, général.

Buckman raccrocha.

— Si c'est comme ça, je voudrais bien savoir comment il se fait qu'on l'ait retrouvé dans le quartier de Watts en train d'acheter de faux papiers, dit Maime.

— Nous n'avons même pas pu obtenir un certificat de naissance. Pourtant, nous nous sommes adressés à toutes les banques de données existantes, aux archives de tous les journaux. Avez-vous jamais entendu parler du show Jason Taverner que la NBC diffuse le mardi à

vingt et une heures ?

— Non, répondit Herb avec circonspection, d'une voix hésitante.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— Nous avons tellement parlé de Taverner…

— Je n'ai jamais entendu parler de lui. Pourtant, je regarde la télé tous les soirs de vingt heures à vingt-deux heures.

Buckman passa au second feuillet, après avoir rejeté le premier qui tomba à terre, où Herb le récupéra.

Le second feuillet répertoriait tous les enregistrements effectués par Jason Taverner, avec les titres, les numéros de stock et la date. Médusé, Buckman contemplait la liste, qui remontait dix-neuf ans en arrière.

— Il nous a dit qu'il était chanteur, murmura Herb. Et il possédait, entre autres choses, une carte du syndicat des musiciens. Donc, cette partie de son histoire est vraie.

— Elle est entièrement vraie, laissa tomber Buckman en martelant les mots. (Il arriva à la page 3 qui révélait les ressources financières et les revenus de Taverner.) Il gagne autrement plus que moi avec ma solde de général. Beaucoup plus que vous et moi réunis.

— Il avait une très grosse somme d'argent sur lui quand il a été interpellé. Et il a laissé un énorme paquet à Kathy Nelson. Rappelez-vous…

— Oui, c'est ce qu'elle a dit à McNulty. C'était dans son rapport.

Buckman réfléchit tout en cornant distraitement le coin de la photocopie. Brusquement, ses doigts s'immobilisèrent.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Herb.

— C'est une photocopie. Les dossiers ne sortent jamais du fichier central. On envoie des duplicatas.

— Il faut bien les extraire pour les photocopier.

— L'opération prend cinq secondes.

— Je ne sais pas, dit Herb, et ne me demandez pas d'explications. J'ignore combien de temps cela prend.

— Mais si, vous le savez. Nous le savons tous. Nous avons vu faire ça un million de fois. Tous les jours.

— Alors, il y a eu une erreur au niveau de l'ordinateur.

— OK, admit Buckman. Il n'a jamais fait de politique ; il est entièrement blanc. Un bon point pour lui. (Il continua de feuilleter le dossier.) S'est compromis un temps avec le syndicat. Avait un pistolet mais avec un port d'armes. Fut poursuivi en justice il y a deux ans par un téléspectateur qui s'était reconnu dans un sketch. Un dénommé Artemus Franks, habitant Des Moines. L'avocat de Taverner a gagné. (Buckman se contentait de piquer un passage par-ci par-là, sans rien chercher de particulier. Simplement il s'émerveillait.) Son dernier 45 tours, *Nowhere Nuthin' Fuck-up*, s'est vendu à plus de deux millions

d'exemplaires. Vous connaissez ?

Buckman dévisagea longuement Herb.

— C'est la première fois que j'en entends parler. Voilà la différence entre nous, Maime. Vous n'êtes pas sûr. Moi, je le suis.

— Vous avez raison. Mais franchement, je ne sais pas. Pour le moment. Tout cela me paraît très biscornu et nous avons d'autres questions à examiner. En ce qui concerne Alys et le rapport du coroner, il serait bon d'avoir un entretien avec lui dans les plus brefs délais. Il doit être chez lui. Je vais l'appeler et vous pourrez…

— Taverner était auprès d'elle quand elle est morte.

— Oui, c'est une chose que nous savons. Chancer nous l'a dit. Vous avez estimé que ce n'était pas important. Pour ma part, je considère qu'il faudrait l'interpeller et bavarder avec lui, ne serait-ce que pour le principe. Histoire de savoir ce qu'il a à dire.

— Est-ce qu'Alys l'aurait connu avant aujourd'hui ?

Elle avait toujours aimé les six, en particulier ceux qui appartenaient au monde du spectacle. Comme Heather Hart. Elle et cette Hart avaient eu une liaison de trois mois l'année précédente. Elles avaient gardé la chose si secrète que Buckman avait failli n'en rien savoir. Pour une fois, Alys avait su la boucler.

C'est alors que le général vit une note dans le dossier. Concernant Heather Hart. Il y avait à peu près un an qu'elle était la maîtresse de Taverner.

— Après tout, ils sont tous deux des six.

— Taverner et qui ? demanda Herb.

— Heather Hart, la chanteuse. Ce dossier est à jour. Je lis qu'Heather Hart était l'invitée de la semaine à son émission.

Buckman repoussa le dossier et se fouilla en quête de cigarettes.

Herb lui tendit son paquet.

— Servez-vous.

Le général se gratta le menton.

— Convoquez Heather Hart avec Taverner.

— Entendu.

Herb acquiesça et nota quelque chose sur son fidèle calepin.

— C'est Jason Taverner qui a tué Alys, reprit Buckman d'une voix sereine comme s'il se parlait à lui-même. Par jalousie. Il avait eu vent des relations qu'elle entretenait avec Heather Hart.

Les paupières de Maime battirent. Buckman le considéra d'un œil froid.

— Ça ne va pas ?

— Si, répondit Herb après un temps.

— Mobile, opportunité. Un témoin, Chancer, qui peut certifier que Taverner est sorti de la maison en courant, l'air affolé, et qu'il a essayé de s'emparer des clés de l'aéromobile d'Alys. Et puis, quand

Chancer est rentré vérifier ses soupçons, Taverner s'est empressé de filer. Malgré les ordres du garde et ses coups de semonce.

Herb opina sans mot dire.

— Et voilà, conclut Buckman.

— Vous voulez que nous l'arrêtions tout de suite ?

— Le plus vite possible.

— Il n'y a qu'à alerter les points de contrôle et lancer un avis de recherche. S'il est encore à Los Angeles, on pourra peut-être l'épingler grâce à une projection électro-encéphalographique depuis un hélicoptère. Comparaison des tracés, comme ils font déjà à New York. En fait, il suffit de demander un hélico à la police de New York.

— Très bonne idée.

— Faut-il dire que Taverner participait aux orgies d'Alys ?

— Il n'y a pas eu d'orgies.

— Holbein et ses amis prétendront…

— Qu'ils apportent leurs preuves. Devant un tribunal, ici en Californie. Dans notre juridiction.

— Mais pourquoi Taverner ?

— Il faut bien que ce soit quelqu'un, murmura Buckman presque inaudiblement. (Il croisa les mains sur le plateau du vieux et vaste bureau de chêne, les serra convulsivement… de toutes ses forces.) Il faut toujours qu'il y ait quelqu'un. Toujours. Et Taverner est quelqu'un d'important. Exactement ce qu'elle aimait. C'est justement pourquoi il était là. Elle avait un faible particulier pour les célébrités dans son genre et… (Buckman leva les yeux.) Pourquoi pas ? Il fera très bien l'affaire.

Oui, pourquoi pas ? Buckman, la mine farouche, crispait ses poings de plus en plus fort.

26

La chance a tourné, se disait Jason Taverner en traversant le trottoir en face de l'immeuble de Mary Anne. Tout ce que j'avais perdu m'a été restitué. Grâce à Dieu !

Il n'y a pas d'homme plus heureux que moi dans ce monde pourri. C'est le plus beau jour de ma vie. On n'apprécie jamais ce qu'on a tant qu'on ne l'a pas perdu. Tant que, d'un seul coup, on n'a plus rien. Pendant deux jours, je n'avais plus rien. Maintenant, j'ai tout retrouvé et j'apprécie.

Serrant sous son bras la boîte contenant le vase dont Mary Anne lui avait fait cadeau, il s'élança sur la chaussée pour héler un taxi.

— Où va-t-on, patron ? demanda le véhicule tandis que s'ouvrait la porte coulissante.

Pantelant de fatigue, Jason s'installa à l'intérieur et referma manuellement.

— 803, Norden Lane, à Beverly Hills.

C'était l'adresse d'Heather Hart. Enfin, il retournait chez elle. Et tel qu'il était réellement, non point tel qu'il s'était imaginé être durant ces deux jours abominables.

Le taxi s'éleva en chandelle et Jason se carra avec satisfaction sur la banquette. Il se sentait encore plus las que tout à l'heure, chez Mary Anne. Tellement d'événements s'étaient produits… Et Alys Buckman ? Ne devrais-je pas essayer de rappeler le général ? Bah ! Il est probablement au courant à l'heure qu'il est. Il est préférable que je reste à l'écart de cette histoire. Une célébrité de la télé et du disque a intérêt à ne pas être impliquée dans des affaires crapuleuses. La presse à sensation est toujours prête à faire ses choux gras de ce genre de scandales.

N'empêche que j'ai une dette de reconnaissance envers elle. Elle m'a débarrassé des puces électroniques que les pols m'avaient collées quand j'étais dans les bâtiments de l'Académie.

Mais ils ne me rechercheront plus. J'ai retrouvé mon identité, la Terre entière me connaît. Trente millions de téléspectateurs se porteront garants de mon existence physique et légale. Je n'aurai jamais plus besoin d'avoir peur de tomber sur un barrage mobile.

Jason ferma les yeux et s'assoupit.

— Nous y sommes, patron, dit soudain le taxi.

Taverner rouvrit les yeux et se redressa. Déjà ?

Derrière la vitre, il vit le complexe résidentiel où Heather Hart avait son pied-à-terre Côte Ouest. Il sortit un paquet de billets de sa poche et régla la course. La portière coulissa. Recouvrant sa bonne humeur, Jason demanda :

— Si je n'avais pas eu d'argent, m'auriez-vous ouvert ?

Le taxi ne répondit pas. Il n'avait pas été programmé pour répondre à une telle question. D'ailleurs Taverner s'en moquait, il avait de l'argent.

Il remonta le trottoir, puis s'enfonça dans l'allée bordée de séquoias conduisant au vestibule de l'édifice grand standing de dix étages qui flottait sur des coussins d'air à quelques pieds au-dessus du sol. Cette flottaison donnait aux habitants l'impression d'être doucement bercés en permanence sur le giron d'une maman géante. Jason aimait bien. Dans l'Est, ça n'avait pas marché mais, ici, sur la Côte, c'était très à la mode. Une mode onéreuse.

Il appuya sur le bouton d'appel de l'appartement, tenant son paquet en équilibre au bout des doigts de la main droite. Ce n'est pas une très bonne idée, songea-t-il. Je pourrais le laisser tomber comme l'autre. Mais non… je ne le laisserai pas tomber. Maintenant mes mains ne tremblent plus. Je vais faire cadeau de ce fichu vase à Heather. Un petit présent que je lui rapporte parce que je comprends ses goûts raffinés.

Le petit écran s'éclaira et un visage de femme apparut. Susie, la femme de chambre.

— Oh ! monsieur Taverner ! fit-elle en débloquant aussitôt le verrou de la porte actionné par une multitude de sécurités. Entrez donc. Heather est sortie mais elle…

— Je l'attendrai.

Jason traversa le vestibule et entra dans l'ascenseur. Quelques instants plus tard, Susie lui ouvrit la porte. Petite, mignonne, le teint mat, elle l'accueillit comme d'habitude, avec chaleur. Et… familiarité.

— Salut, dit Jason en entrant.

— Comme je vous le disais, elle est sortie faire des courses mais elle doit rentrer vers huit heures. Elle avait du temps libre aujourd'hui et elle m'a confié qu'elle voulait en profiter car la société RCA a programmé une longue séance d'enregistrement à la fin de la semaine.

— Je ne suis pas pressé, répondit Jason avec sincérité.

Pénétrant dans le salon, il posa le carton sur la table basse, en plein milieu, là où Heather ne pourrait pas ne pas le remarquer.

— Je vais me reposer en écoutant un peu de musique si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit-il.

— C'est ce que vous faites toujours, non ? Moi aussi, je dois sortir. J'ai rendez-vous chez le dentiste à quatre heures et quart et j'ai tout Hollywood à traverser.

Jason prit Susie par la taille et sa main se referma sur son sein droit bien ferme.

— Mais nous avons la trique aujourd'hui ! s'exclama la soubrette, flattée.

— Ne nous arrêtons pas en si bon chemin.

— Non, vous êtes trop grand pour moi. (Et Susie disparut pour continuer de faire ce qu'elle était en train de faire quand Taverner avait sonné.)

Devant l'électrophone, il fouilla dans la pile des disques récents. Comme aucun ne lui disait rien, il se pencha pour examiner une par une toutes les tranches de la discothèque. Du tas, il sélectionna quelques-uns des albums qu'elle avait enregistrés, plus deux des siens, qu'il posa sur le changeur. Le bras de l'appareil descendit et l'air de *The Heart of Hart*, son préféré, s'éleva, faisant résonner la vaste pièce de ces inflexions voilées qui contrastaient si magnifiquement avec le naturel des sons acoustiques, égrenés çà et là avec art.

Jason s'allongea confortablement sur le divan et retira ses chaussures. Elle se défendait salement le jour où elle avait enregistré ça, se dit-il presque à haute voix. Je n'ai jamais été aussi fatigué de ma vie. C'est la mescaline. Je serais capable de dormir une semaine d'affilée. C'est peut-être ce que je ferai, d'ailleurs, en écoutant la voix d'Heather et la mienne. Pourquoi n'avons-nous jamais réalisé un album ensemble ? Ce serait une excellente idée. Ça se vendrait bien. (Il ferma les yeux.) On doublerait les ventes, et Al pourrait négocier la promo avec RCA. Mais je suis sous contrat avec Reprise. Ça devrait quand même pouvoir s'arranger. Il y a toujours moyen d'arranger les choses. En tout cas, ça en vaudrait la peine.

— Et maintenant, le son de Jason Taverner, dit-il à haute voix, les yeux fermés.

Le changeur laissa tomber le disque suivant sur le plateau. Déjà ? s'exclama intérieurement Jason. Il se dressa sur son séant et consulta sa montre. Il avait sommeillé pendant toute la durée du disque qu'il avait à peine entendu. Se rallongeant, il ferma les yeux. Dormons, bercé par notre propre son. Et sa voix, étoffée par une piste-guitare et une section cordes, retentit dans les airs.

Il faisait noir. Il s'assit sur le divan, les yeux grands ouverts. Conscient du temps qui s'était écoulé.

Silence. Tous les disques qu'il avait enfilés sur l'échangeur étaient passés. Cela représentait plusieurs heures d'écoute. Quelle heure était-il ? Tâtonnant, il trouva la lampe familière, chercha le commutateur, l'actionna.

Dix heures et demie. Il avait froid et faim. Où est Heather ? se demanda-t-il en mettant gauchement ses chaussures. J'ai les pieds glacés et le ventre vide. Je devrais peut-être…

La porte s'ouvrit et Heather entra, emmitouflée dans un manteau de fourrure, le Los Angeles Times à la main. Son visage défait et terreux ressemblait à un masque mortuaire.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Jason, terrifié.

S'avançant vers lui, Heather lui tendit le journal.
En silence. En silence, il le prit. Et lut le gros titre :

ON RECHERCHE UNE PERSONNALITÉ DE LA TÉLÉVISION IMPLIQUÉE DANS LA MORT DE LA SŒUR D'UN GÉNÉRAL POL

— Est-ce que tu as tué Alys Buckman ? fit Heather d'une voix qui grinçait.
— Non.
Il commença à lire l'article :

« Une personnalité bien connue de la télévision, Jason Taverner, qui présente une émission de variétés hebdomadaire dont il est la vedette principale, serait, de l'avis de la police de Los Angeles, mêlée à ce que les experts croient être un assassinat dû à la jalousie et soigneusement préparé, a annoncé aujourd'hui l'Académie de police. La police de Los Angeles et l'Académie de police recherchent Jason Taverner, âgé de quarante-deux ans. »

Interrompant sa lecture, il froissa sauvagement le journal.
— Merde ! s'écria-t-il, le souffle coupé. (Un violent frisson le secoua.)
— Ils disent qu'elle avait trente-deux ans, fit Heather. Je sais de source sûre qu'elle en a… qu'elle en avait trente-quatre.
— Je l'ai vue. J'étais dans sa maison.
— Je ne savais pas que tu la connaissais.
— Je venais de la rencontrer. Aujourd'hui.
— Seulement aujourd'hui ? Tu m'étonnes.
— C'est pourtant la vérité. Le général Buckman m'a interrogé à l'Académie. Elle m'a abordé quand j'en suis sorti. On m'avait collé une quantité de mouchards électroniques, y compris…
— Ils ne font ça qu'aux étudiants.
— Et Alys m'en a débarrassé, acheva Jason. Ensuite, elle m'a invité à l'accompagner chez elle.
— Et elle est morte.
— Oui. (Il opina.) J'ai vu son cadavre. Sous forme d'un squelette tout jauni et racorni. Ça m'a flanqué la frousse. Une frousse du tonnerre de Dieu. J'ai fichu le camp sans demander mon reste. À ma place, tu n'en aurais pas fait autant ?
— Comment se fait-il que tu aies vu un squelette ? Aviez-vous pris de la dope tous les deux ? C'était une manie chez elle, alors je suppose que oui.

— Elle m'a dit que c'était de la mescaline, mais je n'en suis pas sûr.

Et j'aimerais bien savoir ce que c'était, ajouta-t-il en son for intérieur, le cœur pris dans l'étau glacé de la peur. S'agit-il encore d'une hallucination, comme la vision de son squelette ? Est-ce que je suis en train de vivre cette aventure ou suis-je toujours dans une chambre d'hôtel sordide ? Dieu du ciel ! Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Tu ferais mieux de te livrer à la police, lui conseilla Heather.

— Pour qu'ils me fassent porter le chapeau !

Mais on ne l'y prendrait pas. Au cours des deux jours écoulés, il avait appris pas mal de choses sur la police qui imposait sa loi à la société. L'héritage de la seconde guerre civile. Des cochons aux pols. Dans la foulée.

— Si tu es innocent, tu n'as rien à craindre. Les pols sont loyaux. Ce n'est pas comme si tu étais pisté par les nats.

Taverner défroissa le journal et lut quelques lignes :

« … On croit que Taverner a administré une overdose d'un produit toxique à miss Buckman, pendant que celle-ci dormait ou qu'elle se trouvait dans un état… »

— Il est dit que l'assassinat a été commis hier, reprit Heather. Où étais-tu hier ? J'ai vainement téléphoné chez toi. Et tu viens de me dire…

— Ce n'était pas hier mais tout à l'heure. Aujourd'hui.

Tout était subitement devenu irréel ; Jason avait l'impression d'être libéré de la pesanteur et de planer avec l'appartement dans un ciel d'oubli sans fond.

— Ils ont antidaté l'heure de la mort. Un jour, j'ai invité un expert pol à mon émission et il m'a expliqué comment ils…

— Tais-toi ! lui ordonna sèchement Heather.

Il se tut. Et attendit, les bras ballants, impuissant.

— On parle de moi dans cet article, laissa tomber Heather entre ses dents serrées. Regarde en dernière page.

Jason obéit docilement.

« Les autorités pols émettent l'hypothèse que les relations intimes existant entre une autre vedette bien connue de la télévision et du showbiz, Heather Hart, et miss Buckman auraient poussé Taverner à commettre cet acte pour se venger alors qu'il… »

— Quelles relations avais-tu avec Alys ? La connaissant…

— Tu viens de dire que tu ne la connaissais pas. Que tu as fait sa connaissance aujourd'hui seulement.

— Elle était anormale. Si tu veux savoir le fond de ma pensée, je crois qu'elle était lesbienne. Avez-vous eu ce genre de relations, elle et toi ? (Il avait haussé le ton sans pouvoir contrôler sa voix.) C'est ce que cet article laisse entendre. Est-ce vrai ?

La gifle qu'Heather lui lança fut si brutale qu'il recula involontairement en levant les bras pour se protéger. C'était la première fois qu'on le frappait si violemment. Ça faisait un mal de chien. Ses oreilles bourdonnaient.

— Eh bien, vas-y ! siffla-t-elle. Rends-la-moi.

Il ferma le poing, mais son bras retomba et ses doigts se dénouèrent.

— Je ne peux pas. Mais crois bien que je le regrette. Tu as de la chance.

— Je n'en doute pas. Si tu l'as tuée, tu pourrais fort bien me réserver le même sort. Qu'aurais-tu à perdre ? N'importe comment tu es bon pour la chambre à gaz.

— Ce n'est pas moi. Mais tu ne le crois pas.

— Ce que je crois ou pas n'a pas d'importance. Les pols pensent que c'est toi le coupable. À supposer même que tu t'en tires, ta maudite carrière est brisée. Et la mienne aussi, par-dessus le marché. Nous sommes finis, tu comprends ? Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Elle hurlait. Jason, effrayé, s'approcha d'elle mais battit en retraite car elle braillait de plus belle. Il était complètement affolé.

— Si je pouvais parler au général Buckman, j'arriverais peut-être à…

— Son frère ? Tu vas faire appel à lui ? (Elle se précipita sur lui, toutes griffes tendues.) C'est lui qui préside la commission chargée d'enquêter sur l'assassinat. Dès que le coroner a conclu à l'homicide, le général Buckman a annoncé qu'il allait s'occuper personnellement de l'affaire. Si seulement tu avais lu l'article jusqu'au bout ! Moi, je l'ai relu dix fois en rentrant de Bel-Air, où j'ai été récupérer ma nouvelle voilette, celle qu'on m'a commandée en Belgique. Maintenant, quelle importance !

Jason tenta de la prendre dans ses bras, mais elle recula.

— Je ne me livrerai pas.

— Fais ce que tu veux. (La voix d'Heather n'était plus qu'un murmure étouffé.) Je m'en occupe. Va-t'en. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Dommage que vous ne soyez pas morts tous les deux, toi et elle. Cette putain efflanquée… me causer des ennuis, c'est tout ce qu'elle cherchait. Finalement, j'ai dû la virer avec perte et fracas. Elle s'accrochait comme une sangsue.

— Elle se défendait bien au lit ?

Jason fit un pas en arrière pour éviter les ongles d'Heather prêts à

lui arracher les yeux. Pendant quelques secondes, aucun des deux ne parla. Ils étaient immobiles, l'un en face de l'autre. Taverner entendait son souffle et le sien. Des inspirations et des expirations haletantes, bruyantes. Il ferma les yeux.

— Fais ce que tu veux, répéta Heather. Moi je vais de ce pas à l'Académie.

— Toi aussi, ils te recherchent ?

— Tu ne peux pas lire l'article en entier ? Tu ne peux même pas faire ça ? Ils veulent mon témoignage. Savoir comment tu prenais mes rapports avec Alys. Pour l'amour de Dieu ! À l'époque, il était de notoriété publique que nous couchions ensemble, toi et moi.

— J'ignorais ces relations.

— C'est ce que je leur dirai. Quand… Elle hésita avant de continuer : quand l'as-tu appris ?

— Il y a quelques minutes. En lisant ce journal.

— Tu n'étais pas au courant hier, lorsqu'elle a été tuée ?

À cette question, Jason renonça. C'était sans issue. Il avait l'impression que le monde était en caoutchouc. Tout rebondissait, changeait de forme à peine touché ou même aperçu.

— Ou aujourd'hui, enchaîna Heather, si c'est ce que tu crois. Si quelqu'un doit le savoir, c'est bien toi.

— Au revoir.

Jason s'assit, partit à la pêche de ses chaussures qui se trouvaient sous le divan, les enfila, attacha les lacets et se leva. Il prit alors la boîte posée sur la petite table.

— Pour toi, dit-il en la lui lançant.

Heather tendit les bras. Le carton la heurta en pleine poitrine et retomba à terre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai oublié, à présent.

S'agenouillant, Heather ramassa la boîte, l'ouvrit, en sortit les journaux qui la garnissaient et le vase bleu. Se redressant, elle l'examina de près à la lumière.

— C'est merveilleusement beau. Merci.

— Je n'ai pas tué cette femme, murmura Jason.

Sans répondre, Heather posa le vase sur une étagère à bibelots.

— Que puis-je faire sinon partir ? (Jason attendit mais elle demeura muette.) Tu as perdu ta langue ?

— Téléphone-leur pour leur dire que tu es là.

Il décrocha le téléphone et manœuvra le cadran.

— Voudriez-vous me passer l'Académie de police de Los Angeles ? dit-il à l'opératrice. Je veux parler au général Buckman. Précisez-lui que c'est de la part de Jason Taverner. Silence sur la ligne.

— Allô ?

— Il y a une ligne directe, monsieur.

— Je préférerais que ce soit vous qui me passiez la communication.

— Mais, monsieur…

— S'il vous plaît.

27

— Voici la meilleure façon d'expliquer le mécanisme de cette drogue, dit Phil Westerburg, le premier adjoint du coroner de la police de Los Angeles, à son supérieur, le général Felix Buckman. Vous n'en avez pas entendu parler parce qu'elle n'est pas encore en usage. Votre sœur a dû la voler dans les laboratoires spéciaux de l'Académie. (Westerburg commença à dessiner sur un morceau de papier.) La continuité temporelle est une fonction du cerveau, une structuration de la perception et de l'orientation.

— Pourquoi l'a-t-elle tuée ? (Il était tard et Buckman avait la migraine. Il lui tardait que la journée prenne fin, que tout le monde s'en aille.) C'était une overdose ?

— Nous ne savons pas encore déterminer ce qui constitue une overdose lorsqu'il s'agit du KR-3. Actuellement, on le teste sur des détenus du camp de travail de San Bernardino qui sont volontaires mais, jusqu'à présent… (Westerburg continuait de dessiner.) J'en reviens à mon explication. Je vous disais donc que la continuité temporelle est une fonction du cerveau qui se maintient aussi longtemps que celui-ci reçoit des impulsions. Par ailleurs, nous savons que le cerveau ne peut fonctionner s'il est incapable d'organiser simultanément un champ de continuité spatiale. Pourquoi ? Pour le moment, nous l'ignorons. C'est probablement en rapport avec l'instinct qui pousse le sujet à stabiliser le réel de sorte que les séquences puissent s'ordonner chronologiquement en termes d'avant et d'après pour ce qui est du temps et, chose plus importante, en termes d'occupation de l'espace. Comparez par exemple un objet en relief avec le dessin de ce même objet.

Il montra son croquis à Buckman qui le regarda d'un œil vide sans rien y comprendre. Où pourrait-il trouver du darvon pour sa migraine à une heure aussi tardive ? se demandait-il. Alys en avait-elle ? Elle collectionnait les pilules comme un écureuil les noisettes.

— L'une des propriétés de l'espace, poursuivit Westerburg, réside en ceci qu'une unité spatiale donnée exclut toutes les autres. Une chose qui est ici ne peut pas être ailleurs. De même, dans le temps, un événement qui arrive avant ne peut pas avoir lieu après.

— Est-ce que cela ne peut pas attendre demain ? Au début, vous m'avez dit qu'il faudrait vingt-quatre heures pour établir un rapport concernant la nature exacte de cette toxine. Vingt-quatre heures, c'est un délai que je trouve satisfaisant.

— Mais vous avez demandé que l'analyse soit menée tambour battant. Vous vouliez qu'il soit immédiatement procédé à l'autopsie. À quatorze heures dix, quand j'ai été officiellement chargé des

investigations.

— Moi ? Je vous ai demandé cela ? (Oui, je l'ai demandé. Pour couper l'herbe sous le pied des maréchaux.) Arrêtez vos petits dessins. J'ai mal aux yeux. Contentez-vous d'explications verbales.

— Nous avons appris que ce caractère exclusif de l'espace n'est qu'une fonction du cerveau au niveau de la perception. Les données sont ainsi classées en unités spatiales mutuellement incompatibles. Par millions ou trillions, théoriquement. Mais, en soi, l'espace n'est pas exclusif. En fait, il n'existe pas en tant que tel.

— Ce qui signifie ?

Faisant un effort de volonté pour ne pas y aller d'un petit diagramme, Westerburg répondit :

— Une drogue comme le KR-3 abolit la faculté qu'a le cerveau d'isoler une unité spatiale parmi les autres. Ainsi, dans sa tâche d'organisation de la perception, le cerveau perd-il les notions du ici et du là. Il ne sait plus si un objet a disparu ou s'il est toujours là. Dès lors, il est incapable d'exclure les vecteurs spatiaux concurrents et toute la gamme des variations spatiales est alors ouverte. Le cerveau ne sait plus quels sont les objets qui existent et quels sont ceux qui sont seulement des possibilités non spatiales, latentes. Résultat : des corridors spatiaux parallèles s'ouvrent. Le système perceptif altéré s'y engouffre et tout un univers nouveau, un univers en création, apparaît au cerveau.

— Je vois, dit Buckman.

Mais, en réalité, il ne voyait rien et il s'en moquait. Il n'avait qu'un désir : rentrer chez lui et oublier tout cela.

— C'est d'une importance capitale, enchaîna Westerburg avec exaltation. Le KR-3 ouvre une brèche majeure. Qu'ils le veuillent ou non, les sujets affectés perçoivent par la force des choses des univers irréels. Je vous l'ai dit, des trillions de possibilités sont théoriquement susceptibles de se concrétiser d'un seul coup. Là, le hasard intervient et le système perceptif de l'individu en choisit une parmi toutes celles qui s'offrent. Il y est contraint, car, autrement, les univers rivaux se chevaucheraient et le concept même d'espace s'évanouirait. Est-ce que vous me suivez ?

— Il veut dire que le cerveau s'empare de l'univers spatial qui se trouve à sa portée, expliqua Herb Maime, assis un peu plus loin à son bureau.

— En effet. Vous avez lu le rapport confidentiel du laboratoire sur le KR-3, n'est-ce pas, monsieur Maime ?

— Il y a un peu plus d'une heure. La plus grande partie de l'analyse était trop technique pour que j'y comprenne quelque chose, mais j'ai noté que l'effet de cette drogue est temporaire. En définitive, le cerveau rétablit le contact avec les véritables objets spatio-

temporels qu'il percevait auparavant.

Westerburg acquiesça.

— C'est exact. Toutefois, pendant qu'il est sous l'influence de la drogue, le sujet existe ou croit qu'il existe…

— Il n'y a pas de différence entre les deux. C'est justement ainsi qu'elle agit. Le KR-3 efface cette distinction.

— Techniquement, objecta Westerburg. Mais le sujet se trouve dans un environnement actualisé, étranger à celui qu'il a toujours connu et il se comporte comme s'il avait pénétré dans un monde nouveau, un monde dont certains aspects sont transformés. L'importance quantitative de cette transformation est déterminée par la distance – si j'ose dire – séparant le monde spatio-temporel antérieurement perçu et le nouvel univers qui s'impose au sujet.

— Je rentre, dit Buckman. Je suis incapable d'en supporter davantage. (Il se leva.) Merci, Westerburg, fit-il en tendant automatiquement la main à l'adjoint du coroner qui la lui serra. Préparez-moi un résumé de tout ça, Maime. Je le lirai demain matin.

Et il fit mine de partir, son pardessus gris sous le bras, selon son habitude.

— Comprenez-vous maintenant ce qui est arrivé à Taverner ? lui demanda Herb.

Buckman s'immobilisa.

— Non.

— Il est passé dans un autre univers où il n'existait pas. Et nous y sommes entrés avec lui parce que nous sommes des éléments de son système perceptif. Quand la drogue a cessé de faire effet, il est reparti en arrière. En fait, ce qui l'a libéré n'est pas ce qu'il avait pris ou n'avait pas pris, c'est la mort de votre sœur. Du coup, le fichier central nous a tout naturellement fait parvenir son dossier.

— Bonne nuit.

Buckman sortit de la pièce, traversa la vaste salle silencieuse où s'alignaient des bureaux métalliques immaculés, tous identiques, tous vides à cette heure tardive, y compris celui de McNulty, et entra dans le tube ascensionnel qui prit son essor.

Quand il fut sur le toit, l'air froid et limpide de la nuit lui fit affreusement mal à la tête. Il ferma les yeux et grinça des dents. Au fond, Phil Westerburg pourrait me donner un analgésique. Il y en a probablement une cinquantaine d'espèces différentes dans la pharmacie de l'Académie et Westerburg a les clés.

Buckman s'engouffra à nouveau dans le tube et redescendit au quatorzième étage. Herb et Westerburg étaient encore en train de discuter dans le bureau.

— Je voudrais vous expliquer une chose à laquelle j'ai fait allusion, dit le premier au général. Que nous sommes des éléments de

son système perceptif.

— Ce n'est pas vrai, répliqua Buckman.

— C'est à la fois vrai et faux. Ce n'est pas Taverner qui a pris du KR-3 mais Alys. Tout comme nous, il est devenu une donnée du système perceptif de votre sœur qui l'a entraîné à sa suite quand elle est passée dans un univers parallèle. De toute évidence, elle était très intéressée par la personnalité de Taverner. Pendant un certain temps, elle a imaginé qu'elle le connaissait en chair et en os. Elle a résolu le problème avec cette drogue. Mais, en même temps, Taverner et nous demeurions dans notre univers propre. Nous occupions simultanément deux corridors spatiaux, l'un réel, l'autre irréel. Un univers effectif et une possibilité latente parmi beaucoup d'autres que le KR-3 a spatialisée de façon temporaire. Seulement temporaire. À peu près deux jours.

— Ce qui est suffisant pour léser considérablement le cerveau du sujet, renchérit Westerburg. C'est probablement moins la toxicité du produit qui a détruit le cerveau de votre sœur qu'une surcharge prolongée. Peut-être constaterons-nous que la cause ultime de sa mort a été une altération irréversible du tissu cortical, une accélération du déclin neurologique normal. En quelque sorte, son cerveau est mort de vieillesse en deux jours.

— Westerburg, pouvez-vous me donner du darvon ?

— La pharmacie est fermée.

— Vous avez la clé.

— En principe, je n'ai pas à l'utiliser quand le pharmacien n'est pas de service.

— Pour une fois, faites une exception, dit sèchement Herb.

Westerburg sortit en fourrageant dans son trousseau de clés.

— Si le pharmacien était là, il n'aurait pas besoin de la clé, murmura Buckman après son départ.

— Toute la planète est dirigée par des bureaucrates. (Maime décocha un coup d'œil perçant au général.) Vous vous rendez malade. Quand il vous aura apporté le darvon, rentrez chez vous.

— Je ne suis pas malade. Un peu patraque, c'est tout.

— Ce n'est quand même pas la peine de rester. Je prendrai la relève. Vous étiez parti. Pourquoi êtes-vous revenu ?

— Je suis comme un animal. Comme un rat de laboratoire.

Le téléphone posé sur le grand bureau de chêne grésilla.

— Croyez-vous que ce soit l'un des maréchaux ? demanda Buckman. Pas question que je leur parle cette nuit. Ça attendra.

Herb décrocha, écouta, puis plaqua la main sur le microphone.

— C'est Taverner… Jason Taverner.

— Donnez.

Buckman prit le combiné que lui tendait Maime.

— Allô, Taverner ? Il est bien tard.

— Je veux me livrer, dit Taverner d'une voix grêle. Je suis chez Heather Hart. Nous attendons ensemble.

— Il veut se livrer, répéta Buckman à l'adresse de son subordonné.

— Dites-lui de venir ici.

— Venez ici, dit Buckman à son interlocuteur. Pourquoi voulez-vous vous rendre ? Vous n'en réchapperez pas vivant, espèce de misérable assassin. Vous le savez. Pourquoi ne prenez-vous pas la fuite ?

— Pour aller où ? couina Taverner.

— Dans un campus. Vous n'avez qu'à aller à Columbia. Ils sont stabilisés. Ils ont de l'eau et des vivres pour un bout de temps.

— Je ne veux plus être traqué.

— C'est ça la vie… être traqué, gronda Buckman. D'accord, Taverner. Venez et on vous incarcérera. Emmenez la femme Hart avec vous pour qu'on enregistre sa déposition. (Se rendre ! Quel abruti ! songea-t-il.) Pendant que vous y êtes, coupez-vous donc les testicules, imbécile que vous êtes !

La voix de Buckman tremblait.

— Je veux me disculper, fit faiblement la voix de Taverner à l'oreille de Buckman.

— Quand vous serez là, je vous abattrai avec mon propre pistolet, dégénéré ! Pour résistance et violences contre représentants de la force publique. Ça ou autre chose. Selon l'inspiration du moment. (Il raccrocha.) Il vient se faire tuer.

— Vous l'avez sélectionné. Vous pouvez défaire ce que vous avez fait. Déclarez-le innocent et renvoyez-le à ses disques et à son émission ridicule.

Buckman secoua la tête.

— Non.

Au même moment, Westerburg surgit avec deux pilules roses et un gobelet en carton rempli d'eau.

— Voici le darvon.

— Merci.

Buckman goba les pilules, but une gorgée et laissa tomber le récipient dans le lacérateur. Les dents de l'appareil crissèrent doucement, puis tout bruit cessa.

— Rentrez chez vous, dit Herb. Ou, mieux encore, prenez une chambre dans un motel, un bon motel du centre, et, demain, faites la grasse matinée. Je m'occuperai des maréchaux quand ils appelleront.

— Il faut que je voie Taverner.

— C'est inutile. Je l'inculperai. Moi ou le sergent de garde. Comme n'importe quel autre criminel.

— Herb, j'ai l'intention de tuer ce type comme je l'ai dit au téléphone.

Buckman ouvrit le dernier tiroir de son bureau, en sortit un coffret de cèdre dont il souleva le couvercle. Le coffret contenait un Derringer 22 à un coup. Il le chargea avec une balle à charge creuse en veillant que le canon de l'arme soit dirigé vers le plafond. Par sécurité. C'était un réflexe.

— Montrez.

Buckman lui tendit le pistolet.

— Fabriqué par Colt qui en a acquis les brevets. J'ai oublié quand.

— C'est une belle arme de poing, dit Herb en soupesant le pistolet et en vérifiant l'équilibre. Mais une balle de 22, c'est trop petit, ajouta-t-il en le rendant à Buckman. Il faudrait le tirer juste entre les deux yeux. Qu'il soit donc exactement en face de vous. (Il posa sa main sur l'épaule du général.) Prenez un 38 spécial ou un 45. OK ? Vous le ferez ?

— Vous savez à qui appartient ce pistolet ? À Alys. Elle tenait à ce que je le garde dans mon bureau parce que, disait-elle, si elle l'avait sous la main à la maison, elle risquerait de s'en servir contre moi pendant une dispute ou quand elle est… quand elle était déprimée. Pourtant, ce n'est pas une arme de femme. Derringer faisait des pistolets pour dames, mais celui-ci n'en est pas un.

— C'est vous qui l'avez procuré à Alys ?

— Non. Elle l'a trouvé chez un prêteur sur gages de Watts. Il lui en a coûté vingt-cinq tickets. Ce n'était pas une mauvaise affaire compte tenu de l'état de l'objet. (Il dévisagea Herb.) Il faut vraiment l'abattre. Les maréchaux voudront avoir ma peau si on ne lui fait pas porter le chapeau. Et je tiens à conserver mon poste.

— Faites-moi confiance.

— C'est bon. (Buckman hocha la tête.) Je vais rentrer chez moi.

Il reposa le pistolet dans son lit de velours rouge, referma le coffret puis, se ravisant, le rouvrit et éjecta la balle de 22 sous les yeux de Maime et de Westerburg.

— Sur ce modèle, le canon bascule latéralement. C'est inhabituel.

— Il serait préférable qu'un véhicule de service vous ramène chez vous, suggéra Herb. Dans votre état et après ce qui s'est passé, vous ne devriez pas conduire.

— Je suis capable de conduire. Je suis toujours capable de conduire. La seule chose que je ne puisse pas faire, c'est de tuer avec une balle de 22 un homme debout devant moi. Il faut que quelqu'un s'en charge à ma place.

— Bonne nuit, murmura Herb.

— Bonne nuit.

Buckman les quitta, retraversa les bureaux et les salles désertes en direction du tube ascensionnel. Grâce au darvon, sa migraine, déjà, commençait à s'atténuer. Quel soulagement ! Maintenant, je vais pouvoir respirer l'air de la nuit sans souffrir.

La porte du tube s'ouvrit. Jason Taverner était à l'intérieur en compagnie d'une fort jolie femme. Tous deux étaient pâles, terrifiés. Deux êtres grands, beaux et inquiets. Visiblement des six. Des six vaincus.

— Vous êtes en état d'arrestation. Je vais vous donner connaissance de vos droits. Tout ce que vous déclarerez pourra être retenu contre vous. Vous avez le droit de vous faire assister par un avocat et si vous n'en avez pas les moyens, on vous en désignera un d'office. Vous avez le droit d'être jugés par un jury, mais vous pouvez y renoncer et être jugés par un juge nommé par l'Académie de police de la ville et du comté de Los Angeles. Comprenez-vous ce que je viens de vous dire ?

— Je suis venu pour me disculper, répondit Jason Taverner.

— Mes collaborateurs enregistreront vos dépositions. Les bureaux bleus que vous connaissez déjà. (Il fit un geste.) Vous le voyez, lui, là-bas ? Le type en veston avec une cravate jaune ?

— Est-ce que je peux me disculper ? Je reconnais que j'étais dans la maison quand elle est morte, mais je n'ai rien à voir avec sa mort. Je suis monté et je l'ai découverte dans la salle de bains. Elle était allée me chercher de la thorazine pour neutraliser la mescaline qu'elle m'avait donnée.

— Il l'a vue sous forme de squelette, dit la femme – qui ne pouvait être qu'Heather Hart –, à cause de la mescaline. Est-ce qu'il ne peut pas soutenir qu'il était sous l'influence d'un hallucinogène puissant ? Cela ne l'innocente-t-il pas aux yeux de la loi ? Il ne se contrôlait pas et, moi, je suis totalement étrangère à cette affaire. Ce n'est que ce soir en lisant le journal que j'ai appris qu'elle était morte.

— Il y a des États où ces arguments seraient suffisants.

— Mais pas la Californie, dit la femme d'une voix défaillante. (Compréhensive.)

Herb Maime, sortant de son bureau, jaugea la situation.

— Je vais l'écrouer et enregistrer leurs dépositions, monsieur Buckman. Rentrez chez vous comme convenu.

— Merci. Où est mon pardessus ? (Il jeta un coup d'œil à la ronde.) Bon Dieu ! Qu'il fait froid ! La nuit, on éteint le chauffage, expliqua-t-il à Taverner et à sa compagne. Je suis désolé.

— Bonne nuit, répéta Herb.

Buckman s'engouffra dans le tube ascensionnel et actionna le bouton commandant la fermeture de la porte. Toujours sans son pardessus. Je devrais peut-être prendre un noir-et-gris et demander à

un jeune cadet ambitieux de me reconduire. Ou, comme me l'a suggéré Herb, aller dans un bon hôtel du centre. Voire un de ces nouveaux hôtels insonorisés qu'on a construits près de l'aéroport. Seulement, je n'aurais pas mon mobilo pour retourner au bureau demain.

Le froid et l'obscurité qui régnaient sur le toit le firent tressaillir. Même le darvon ne peut rien. Je sens encore le froid.

Il monta à bord de son aéromobile et claqua la portière. Il faisait encore plus froid que dehors. Seigneur ! Il lança le moteur et mit le radiateur en marche. Un air glacé jaillit des ventilateurs du plancher, soufflant dans sa direction. Il se mit à trembler. Ça ira mieux à la maison. Il consulta sa montre. Deux heures et demie. Pas étonnant qu'il fasse si froid. Pourquoi ai-je jeté mon dévolu sur Taverner ? se demandait-il. Parmi les six milliards d'habitants de la planète… cet homme précis qui n'a jamais blessé personne, n'a jamais rien fait, à part attirer l'attention des autorités sur son dossier. Tout est là, songea-t-il. Jason Taverner a eu le malheur d'entrer dans notre collimateur et, selon le dicton, une fois qu'un homme a éveillé l'attention des autorités, on ne l'oublie jamais entièrement.

Mais je peux défaire ce qui a été fait ainsi que l'a souligné Herb.

Non. Là encore, la réponse est négative. Les dés ont été jetés dès le début. Avant que personne ne les ait même eus en main. Oui, tu étais condamné dès le départ, Jason Taverner. Dès ton premier acte.

Nous jouons tous un rôle. Nous occupons une position. Parfois médiocre, parfois importante. Parfois ordinaire, parfois étrange. Parfois incongrue et bizarre. Parfois visible, parfois obscure ou totalement invisible. Jason Taverner avait un rôle important et visible à la fin – et c'est à la fin que la décision a dû être prise. S'il avait pu rester ce qu'il était au début, un homme de peu de poids, sans papiers en règle, vivant dans un hôtel miteux, dans un quartier mal famé… S'il avait pu rester cet homme-là, peut-être s'en serait-il tiré. Ou, au pire, il se serait retrouvé dans un camp de travail. Mais Taverner n'a pas fait ce choix.

Il était mû par le désir irrationnel de se faire remarquer, d'être visible, connu. Eh bien, Jason Taverner, te voilà à nouveau connu comme avant. Mais en mieux. D'une autre façon. En un sens, cela sert des fins supérieures que tu ignores mais qu'il te faut accepter sans les comprendre. Quand on t'enterrera, ta bouche béante posera la question : « Qu'est-ce que j'ai fait ? » Et tu seras enterré ainsi, la bouche toujours béante.

Et je ne pourrai jamais t'expliquer. Si, j'aurais une chose à te dire : ne te fais jamais remarquer par les autorités. Ne suscite pas notre attention. Demeure un inconnu pour nous.

Peut-être qu'un jour, dans un lointain avenir où cela n'aura plus

d'importance, le rituel et les formes de ta chute seront rendus publics. À une époque où il n'y aura plus de camps de travail forcé, plus de camps bouclés par des policiers armés de mitraillettes à tir rapide, portant des masques à gaz qui les font ressembler à des rongeurs munis d'une grande trompe, aux yeux globuleux, à des sortes d'animaux inférieurs et nuisibles. Un jour, il y aura peut-être un procès en réhabilitation et l'on apprendra que tu n'as porté tort à personne. Que tu n'as rien fait, en réalité, sauf d'avoir attiré notre curiosité.

La grande vérité, la vérité essentielle, c'est que malgré ta célébrité, malgré le vaste public que tu as derrière toi, tu ne comptes pas. Moi, je compte. C'est cela qui nous différencie. En conséquence, il faut que tu disparaisses et que je demeure.

Le mobilo voguait dans la nuit constellée et Buckman se chantait une chanson silencieuse, s'efforçant de voir plus loin, plus avant dans le temps, de voir son univers douillet de musique, de méditation, d'amour, de livres, de tabatières orfévrées et de timbres rares. D'oublier un instant le vent impétueux qui l'assaillait tandis qu'il filait, étincelle perdue dans la nuit.

Il existe une beauté éternelle, se dit-il. J'en serai le gardien. Je suis de ceux qui la chérissent. Et je demeure. En dernière analyse, c'est la seule chose qui importe.

Il fredonnait un air discordant. Enfin, il éprouva une vague tiédeur : le radiateur du mobilo commençait à fonctionner.

Quelque chose coula de son nez, tomba sur sa veste. Mon Dieu ! songea-t-il avec horreur. Voilà que je me remets à pleurer. Il leva la main et s'essuya les yeux, c'était humide, un peu gras. Sur qui est-ce que je pleure ? Sur Alys ? Sur Taverner ? Sur Heather Hart ? Ou sur les trois ?

Non. C'est un réflexe. C'est la fatigue, l'inquiétude. Cela ne veut rien dire. Pourquoi un homme pleure-t-il ? Il ne pleure pas comme une femme. Il ne pleure pas pour des raisons sentimentales. Un homme qui pleure se lamente sur la perte de quelque chose, de quelque chose de vivant. Un homme peut pleurer sur une bête malade qui ne guérira pas. Sur la mort d'un enfant. Oui, un homme peut pleurer pour cela. Mais pas parce que la vie est triste.

Un homme ne pleure ni sur l'avenir ni sur le passé mais sur le présent. Et le présent, quel est-il ? À l'heure qu'il est, on est en train d'écrouer Taverner à l'Académie de police et il raconte son histoire. Comme tout le monde, il a une explication à donner, une justification pour se disculper. Voilà ce qu'est en train de faire Jason Taverner, tandis que je suis aux commandes de mon aéromobile.

Buckman braqua le volant et le mobilo amorça une longue trajectoire qui s'acheva par un immelmann. Il fit demi-tour sans

ralentir. Simplement, le véhicule repartit dans la direction opposée. Vers l'Académie.

Felix Buckman pleurait toujours. Ses larmes étaient de plus en plus grosses, leur débit de plus en plus pressé. Ce n'est pas le chemin, songea-t-il. Herb a raison. Il ne faut pas que je sois là. Je ne puis qu'être témoin d'une chose que je ne suis plus en mesure de contrôler. Je suis une fresque peinte. Seulement en deux dimensions. Nous ne sommes, Jason Taverner et moi, que des personnages d'un vieux dessin d'enfant. Plein de poussière.

Il appuya sur la pédale de l'accélérateur et contre-braqua. Le mobilo toussa et son moteur eut des ratés. La prise d'air est fermée. J'aurais dû l'ouvrir un peu. Ce moteur est froid.

À nouveau, il changea de direction.

Perclus de fatigue, il se résigna à glisser sa carte d'itinéraire perforée dans le bloc de commande et enclencha le pilote automatique. Il faut que je me repose. Il alluma le circuit sopo. Le mécanisme se mit à bourdonner et Buckman ferma les yeux.

Le sommeil artificiel le submergea instantanément, comme toujours. Il éprouva un sentiment d'euphorie en se sentant tomber en feuille morte. Soudain, un rêve contre lequel le circuit sopo ne pouvait rien s'empara de lui. Ce rêve, il le refusait lucidement. Mais il était incapable d'y faire obstacle.

Un paysage d'été, roux et sec. Le paysage de son enfance. Il était à cheval et un groupe de cavaliers s'approchait de lui par la gauche, lentement. Des hommes aux tuniques éclatantes, chacune d'une couleur différente, coiffés d'un casque pointu scintillant au soleil. Solennels, les chevaliers le dépassèrent et il remarqua le visage de l'un d'eux : un antique visage de marbre. Le visage d'un homme terriblement vieux dont la barbe blanche ondoyait. Quel nez prononcé ! Quelle noblesse dans ces traits ! Un homme las, sérieux, tellement éloigné des hommes ordinaires. De toute évidence, c'était un roi.

Felix Buckman n'ouvrit pas la bouche et les cavaliers ne lui adressèrent pas la parole. Ensemble, ils se dirigeaient vers la maison d'où il était sorti. Quelqu'un s'y était enfermé dans le silence, la solitude et l'obscurité, sans fenêtres, seul pour l'éternité. Jason Taverner. Immobile, inerte, existant à peine. Felix Buckman continua son chemin, galopant en rase campagne. Soudain, un cri atroce lui parvint. Ils avaient tué Taverner. Les voyant entrer, les devinant dans les ténèbres qui l'enveloppaient, sachant quelles étaient leurs intentions, Taverner avait hurlé.

Un chagrin absolu, une désespérance totale s'emparèrent de Felix Buckman. Mais, dans son rêve, il ne fit pas demi-tour, il ne se retourna pas. Il n'y avait rien à faire. Personne n'aurait pu arrêter les cavaliers

aux tuniques multicolores. Nul n'aurait pu leur interdire de faire ce qu'ils avaient à faire. D'ailleurs, c'était fini. Taverner était mort.

Son esprit désorienté et tumultueux parvint à actionner un relais par l'intermédiaire de minuscules électrodes reliées au circuit sopo. Un commutateur bascula et une sonorité intense et désagréable réveilla Buckman, cassa le rêve.

Il frissonna. Seigneur ! Comme il faisait froid ! Comme il était vide ! Comme il se sentait seul !

Un déchirant chagrin, séquelle de son rêve, lui poignait le cœur, le bouleversant encore. Il faut que j'atterrisse. Que je voie des gens. Que je parle à quelqu'un. Je ne peux pas rester seul. Même une seconde…

Il débrancha le pilote automatique et fit piquer le mobilo vers un rectangle de clarté fluorescente.

Quelques instants plus tard, il se posa en cahotant devant les pompes à carburant et s'arrêta à côté d'un autre mobilo. Vide. Abandonné, sans personne à l'intérieur.

Les lumières éclairaient la silhouette d'un Noir d'un certain âge vêtu d'un élégant pardessus, sa cravate colorée, son visage aristocratique aux traits profondément marqués. Les bras croisés sur la poitrine, l'air absent, il faisait les cent pas sur la piste maculée de taches d'huile. Manifestement, il attendait que le pompiste-robot ait fini de faire le plein. Le Noir n'était ni impatient ni résigné ; simplement, il existait, lointain, détaché, splendide et puissant, très grand, sans voir personne parce que c'était sans intérêt pour lui.

Felix Buckman se rangea, coupa son moteur, ouvrit la portière et sortit. Tout ankylosé. La nuit était froide. Il se dirigea vers le Noir.

Qui ne le regarda pas. Il gardait ses distances. Il déambulait, serein et impassible, sans rien dire.

D'une main que le froid faisait trembler, Buckman sortit de sa poche un stylo-bille et se fouilla à la recherche d'un morceau de papier, n'importe quoi, une feuille de bloc. Quand il l'eut trouvée, il la posa sur le capot du mobilo du Noir et, sous les lampes au halo éclatant et cru de la station, il dessina un cœur percé d'une flèche. Grelottant, il se tourna vers l'inconnu qui continuait de faire les cent pas et lui tendit le papier.

Le Noir, dont l'étonnement fit étinceler les yeux, grommela quelque chose d'indistinct, prit le feuillet et le regarda sous la lumière. Buckman attendit. L'autre retourna le papier. Il n'y avait rien au verso. À nouveau, il contempla le cœur percé d'une flèche, plissa le front, haussa les épaules, rendit la feuille au général de police et, croisant les bras, lui tourna le dos et s'éloigna. Le bout de papier s'envola au vent.

Felix Buckman remonta en silence à bord de son mobilo, lança son moteur, claqua la portière et décolla tandis que ses clignotants

ascensionnels scintillaient à l'avant et à l'arrière de l'engin. Ils s'éteignirent automatiquement quand l'aéromobile fila en bourdonnant en direction de la ligne d'horizon. Buckman ne pensait à rien.

Derechef, les larmes jaillirent de ses yeux.

Il tourna brusquement le volant à fond. Le mobilo se cabra, fit une violente embardée et glissa latéralement dans une trajectoire de descente. Quelques secondes plus tard, il s'immobilisa sous les lumières crues à côté de l'autre aéromobile vide, du Noir qui faisait les cent pas, à côté des pompes. Il freina, coupa le contact et, péniblement, mit pied à terre.

L'autre le regardait.

Buckman s'approcha de lui. Le Noir ne fit pas mine de battre en retraite. Il resta où il était. Alors, le général le serra dans ses bras.

Le nègre poussa une exclamation de surprise et d'effroi. Aucun des deux hommes ne parla. Au bout de quelques instants, Buckman le lâcha, tourna les talons et regagna son mobilo en flageolant sur ses jambes.

— Attendez, dit le Noir.

Buckman lui fit face.

Le Noir hésitait en grelottant.

— Connaissez-vous le chemin de Ventura ? La route aérienne 30 ? (Il attendit. Buckman demeurait muet.) C'est à une cinquantaine de miles au Nord. (Buckman gardait toujours le silence.) Vous n'auriez pas une carte de la région, par hasard ?

— Non. Je suis désolé.

— Je demanderai à la station, dit le Noir avec un petit sourire timide. Je suis heureux… de vous avoir rencontré. Comment vous appelez-vous ? (Il attendit longtemps.) Vous ne voulez pas me dire votre nom ?

— Je n'en ai pas, répondit Buckman. Pas maintenant. (Penser à cela lui était intolérable.)

— Êtes-vous une personnalité officielle ? Un membre du comité d'accueil ? Ou faites-vous partie de la Chambre de commerce de Los Angeles ? J'ai eu l'occasion d'avoir affaire à ces messieurs et ils sont parfaits.

— Non, je suis un individu. Comme vous.

— Moi, j'ai un nom. (Le Noir plongea prestement la main dans la poche intérieure de son manteau, en sortit un bristol qu'il tendit à Buckman.) Montgomery L. Hopkins, tel est mon titre. Regardez cette carte. Jolie gravure, n'est-ce pas ? J'aime les lettres en relief. Ça m'a coûté cinquante dollars les mille ; j'ai fait baisser le prix en marchandant. (Les grands caractères noirs étaient admirablement gravés.) Je fabrique des écouteurs à bio-rétroaction fonctionnant sur le

principe analogique. Bon marché. Au détail, on les vend pour moins de cent dollars.

— Venez me rendre visite.

— Faites-moi signe. Ces endroits, ajouta-t-il d'une voix lente et ferme mais en haussant un peu le ton, ces stations-service robots sont déprimantes la nuit.

Nous pourrons parler plus longuement un autre moment. Dans un lieu sympathique. Je comprends ce que vous éprouvez. Ça vous flanque le bourdon, ces endroits-là. En général, je fais le plein en rentrant de l'usine pour ne pas avoir à m'arrêter à une heure aussi tardive. Il m'arrive souvent de faire des tournées de nuit. Oui, je vois que vous n'êtes pas bien à l'expression déprimée de votre bouche. C'est pour cela que vous m'avez tendu ce billet et, de prime abord, je n'ai malheureusement pas compris. Et que vous m'avez pris dans vos bras comme l'aurait fait un enfant. Parfois, il m'est arrivé d'avoir la même inspiration… disons plutôt la même impulsion. J'ai quarante-sept ans. Je comprends. Vous ne voulez pas être seul la nuit, surtout par un temps aussi froid pour la saison. Oui, je suis tout à fait d'accord. Et, maintenant, vous ne savez trop que dire parce que vous avez agi sous le coup d'une impulsion irrationnelle, sans réfléchir aux conséquences. Mais rassurez-vous, je suis capable de comprendre. Ne vous faites pas de souci. Passez me voir. Ma maison vous plaira. Elle est très intime. Je vous présenterai ma femme et mon gosse.

— Comptez sur moi. Je garderai votre carte. (Buckman la glissa dans son portefeuille.) Merci.

— Je vois que mon mobilo est prêt. Il a fallu refaire également le plein d'huile.

Le Noir hésita, fit mine de s'éloigner, puis se retourna et tendit la main à Buckman qui la secoua brièvement.

— Au revoir.

Buckman suivit le nègre des yeux. Celui-ci paya, s'installa au volant de son mobilo quelque peu cabossé, mit le contact et décolla dans les ténèbres. En passant au-dessus de Buckman, il agita la main droite pour le saluer.

Bonne nuit, fit silencieusement Buckman en répondant à son salut, les doigts gourds de froid. Ensuite, il réintégra son propre aéromobile, hésita, complètement hébété, puis, ne voyant rien venir, claqua brutalement la portière et mit le contact. Un moment plus tard, il voguait dans le ciel. Coulez, mes larmes, songea-t-il. Le premier morceau de musique abstraite qui eût jamais été écrit. En 1600, par John Dowland dans son Second Livre du Luth. Je le passerai sur ma belle chaîne toute neuve en rentrant à la maison. Il me rappellera Alys et les autres. Il y aura une symphonie, un feu de bois et il fera chaud.

Demain matin à la première heure, j'irai chercher le petit en

Floride. À partir de maintenant, Barney restera avec moi. On sera tous les deux. Tant pis pour les conséquences. D'ailleurs, il n'y aura pas de conséquences. C'est fini. Je suis en sécurité. Pour toujours.

Le mobilo rampait dans le ciel nocturne comme un insecte blessé, à demi liquéfié, ramenant Buckman chez lui.

QUATRIÈME PARTIE

Écoutez ! Vous les ombres qui habitez les ténèbres :
Apprenez à mépriser la lumière.
Heureux, heureux ceux qui, aux Enfers,
Ignorent la hargne du monde !

ÉPILOGUE

Le procès de Jason Taverner, inculpé d'assassinat sur la personne d'Alys Buckman, grippa mystérieusement : l'accusé fut relaxé grâce, en partie, à l'excellent avocat auquel la NBC et Bill Wolfer avaient confié sa défense, mais aussi du fait que le prévenu était innocent. En réalité, il n'y avait pas eu crime. Les conclusions du coroner qui avait commencé l'enquête furent rejetées, le magistrat démissionna et fut remplacé par un autre, plus jeune. L'indice d'écoute de Jason Taverner, qui était tombé en chute libre pendant le procès, remonta après le verdict pour atteindre trente-cinq millions d'auditeurs contre trente précédemment.

Le statut juridique de l'ancienne résidence de Felix Buckman et de sa sœur demeura quelques années indécis. Alys avait légué sa part du patrimoine à une organisation lesbienne intitulée Les Fils de Caribron dont le siège social était à Lee's Summit, dans le Missouri, et qui voulait en faire un lieu de retraite à l'usage de ses adeptes. En mars 2003, Buckman vendit sa propre part à la société et, avec cet argent, alla s'établir avec ses nombreuses collections à Bornéo où la vie était bon marché et la police aimable.

Les expériences sur le KR-3, drogue induisant un espace multiple, furent abandonnées fin 1992 en raison de sa toxicité. Toutefois, la police continua pendant plusieurs années de l'expérimenter clandestinement sur les détenus des camps de travail. Mais, en définitive, le Directeur mit fin à ce projet à cause de l'importance des risques encourus.

Kathy Nelson apprit un an plus tard – et elle s'inclina devant le fait – que Jack, son mari, était mort depuis longtemps ainsi que McNulty le lui avait dit. Cela provoqua chez elle une brutale crise psychotique et elle fut à nouveau hospitalisée, pour de bon, cette fois, dans un établissement spécialisé beaucoup moins chic que Morningside.

Ruth Rae épousa en cinquante et unièmes noces et ce sera le dernier mariage de sa vie – un importateur d'armes à feu d'âge mûr, riche et bedonnant, habitant le New Jersey, dont les activités étaient à l'extrême limite de la légalité. Elle mourut au cours du printemps 1994 pour avoir absorbé une trop forte dose d'alcool associée à un nouveau tranquillisant, la phrénozine, agissant comme dépresseur du système nerveux central et qui inhibe également les fonctions du nerf vague. Au moment du décès, elle pesait trente-huit kilos. Cet amaigrissement était la conséquence des problèmes difficiles – et chroniques – qui la travaillaient. On n'a jamais pu déterminer avec certitude si sa mort fut un accident ou un suicide. Après tout, ce

médicament était relativement récent. Son dernier époux, Jake Mongo, avait des dettes jusqu'au cou et il lui survécut à peine plus d'un an. Jason Taverner assista aux obsèques de Ruth et fit connaissance au cimetière d'une amie de la défunte, Fay Krankheit, qui devint bientôt sa maîtresse. Leur liaison dura deux ans. Fay lui apprit que Ruth participait périodiquement aux activités du réseau téléphonique. Du coup, il comprit mieux pourquoi elle était devenue ce qu'elle était devenue quand il l'avait rencontrée à Las Vegas.

Heather, cynique et vieillissante, abandonna peu à peu sa carrière de chanteuse et disparut de la circulation. Jason Taverner renonça à la retrouver après plusieurs tentatives infructueuses et tira un trait sur ce qu'il considérait comme la plus belle réussite de sa vie en dépit de son triste dénouement.

Il lui revint également que Mary Anne Dominic s'était vu décerner un prix international prestigieux pour ses céramiques, mais il ne chercha pas à retrouver sa trace. En revanche, Monica Buff réapparut dans son existence vers la fin de 1998, toujours aussi peu soignée mais encore attirante dans le style crasseux. Ils se revirent plusieurs fois, puis Jason la laissa tomber. Pendant des mois, elle lui envoya de longues lettres bizarres agrémentées de dessins sibyllins. Cette correspondance finit, elle aussi, par se tarir, ce dont il se félicita.

Peu à peu, les populations étudiantes terrées sous les ruines des grandes universités renoncèrent à leurs vains efforts en vue de maintenir le style de vie qu'elles avaient choisi et rejoignirent – volontairement pour la plupart – les camps de travail. Ainsi les vestiges de la seconde guerre civile s'effacèrent-ils graduellement. En 2004, on reconstruisit l'université de Columbia pour en faire une institution pilote, et des étudiants inoffensifs et raisonnables furent autorisés à s'inscrire aux cours bénéficiant de *l'imprimatur* de la police.

Au soir de sa vie, le général de police Felix Buckman écrivit une étude autobiographique sur l'appareil policier planétaire. Son livre ne tarda pas à être diffusé sous le manteau dans les principales villes de la Terre. Pour cette raison, le commandant Buckman fut abattu à l'été 2017 par un assassin qui ne fut jamais identifié. Son ouvrage, *La loi et l'esprit de l'ordre*, continua de circuler clandestinement plusieurs mois après sa mort, mais finit par tomber à son tour dans l'oubli. Les camps de travail forcé déclinaient et ils furent enfin supprimés. Au fil des décennies, l'appareil policier s'alourdissait progressivement, à tel point qu'il ne faisait plus peur à personne et on supprima le titre de maréchal de police en 2136.

Quelques-uns des dessins bondage qu'Alys Buckman avait collectionnés au cours de sa vie prématurément interrompue échouèrent dans les musées spécialisés dans les objets portant témoignage des cultures populaires éteintes. Le *Librarian's Journal*

Quarterly proclama officiellement qu'Alys avait été l'autorité marquante de la fin du XXe siècle dans le domaine de l'art sado-maso. Le un dollar noir du Trans-Mississippi que Felix lui avait offert fut acheté dans une vente par un marchand de Varsovie en 1999. Il disparut dès lors dans l'univers indécis de la philatélie et ne revint jamais à la surface.

Barney, le fils de Felix et d'Alys Buckman, parvenu péniblement à l'âge d'homme, s'engagea dans la police de New York. Au cours de sa seconde année de service comme agent de ronde, il tomba d'une échelle d'incendie défectueuse alors qu'il procédait aux constatations d'usage après un cambriolage dans un immeuble où vivaient jadis des Noirs fortunés. Paralysé à partir des hanches à l'âge de vingt-trois ans, il se mit à s'intéresser aux vieilles publicités de la télévision. Bientôt, il se trouva à la tête d'une impressionnante bibliothèque rassemblant les documents les plus anciens et les plus recherchés, qu'il achetait et échangeait judicieusement. Il vécut jusqu'à un âge avancé, ne gardant qu'un lointain souvenir de son père et aucun de sa mère. En général, Barney Buckman ne se plaignait guère et continuait en particulier à se passionner pour les vieux spots Alka-Seltzer, sa spécialité parmi toute cette poudre aux yeux.

Quelqu'un, à l'Académie de police de Los Angeles, vola le Derringer 22 que Felix Buckman gardait dans son bureau et le pistolet s'évanouit définitivement. Les armes à projectiles de plomb étaient désormais tombées en désuétude et n'avaient d'intérêt que comme pièces de collection. Aussi le préposé aux inventaires chargé de le retrouver considéra-t-il avec sagesse que le Derringer faisait maintenant l'ornement de la garçonnière de quelque petit fonctionnaire de police et il ne poussa pas plus loin ses investigations.

En 2047, Jason Taverner, depuis longtemps retiré du show-biz, mourut dans une maison de santé select de fibrose alcoolique, affection dont étaient victimes les Terriens fréquentant les colonies martiennes à l'usage des nababs blasés qui venaient y chercher un aléatoire divertissement. Sa succession consistait en une maison de cinq pièces sise à Des Moines, presque entièrement remplie de souvenirs, et un gros paquet d'actions émises par une société qui avait essayé – sans succès – de financer une ligne de navettes commerciales à destination de Proxima Centauri. Sa disparition passa à peu près inaperçue, bien que la plupart des journaux métropolitains eussent publié de brèves notices nécrologiques. Les bulletins d'informations télévisées la passèrent sous silence. Seule y prêta attention Mary Anne Dominic qui, même à quatre-vingts ans, considérait encore Jason Taverner comme une célébrité et sa rencontre avec lui comme un tournant important de sa longue et fructueuse vie.

Le vase bleu qu'elle avait tourné et que Jason Taverner avait

offert à Heather acheva sa carrière dans une collection privée de terres cuites modernes. Il s'y trouve toujours aujourd'hui et on le conserve comme une relique. En fait, nombre de connaisseurs ne cachent pas l'amour sincère qu'ils lui vouent.

FIN